PÉLERINAGE

A JÉRUSALEM

ET

AU MONT SINAÏ.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

EN VENTE

CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES.

L'unique Chose nécessaire ; 1 vol. in-12, avec grav.

Lettres à Eugène sur l'Eucharistie ; 1 vol. in-12, avec grav., 3e édit.

Au Tombeau de mon Sauveur; grand in-18, avec grav., 2e édit.

Aspirations aux sacrées Plaies ; in-18, avec vignettes, 6e édit.

Litanies pour une bonne Mort ; in-18, avec grav.

— Les mêmes, sans gravure.

A Jésus crucifié ; in-18, avec grav. et vignette.

Marie au pied de la Croix ; in-18, avec grav. et vignettes.

Litanies à l'honneur de Jésus-Christ souffrant, modèle et soutien des affligés, in-18, avec grav.

L'Éternité s'avance, et nous n'y pensons pas; 1 vol. in-12, avec grav.

LYON.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE

DE LOUIS PERRIN.



Daniele Crespi dipinse. *Giò. Ballero incise.*

ATTRITUS EST PROPTER SCELERA NOSTRA

Pietro Anderloni diresse.

LAVAL.

P. A. GENESLEY - PORTIER.

1836.

ATTRITUS EST PROPTER SCELERA NOSTRA.

Pietro Anderloni diresse

PÉLERINAGE
A JÉRUSALEM
ET
AU MONT SINAI,

EN 1831, 1832 et 1833;

PAR LE RÉVÉREND PÈRE

MARIE-JOSEPH DE GÉRAMB,

RELIGIEUX DE LA TRAPPE.

TOME PREMIER.

« Lui seul! lui partout, toujours lui! »

PARIS.

ADRIEN LECLERE ET C^IE, QUAI DES AUGUSTINS, 35.

LAVAL.

P. A. GENESLEY-PORTIER.

1836.

Au

Clergé de France.

*

Prêtres Vénérables,

Pendant qu'armés du glaive de la parole, couverts du bouclier de la foi, vous combattez pour la gloire de Jésus-Christ et l'honneur de l'Eglise sa divine Epouse; pendant que vous consacrez vos veilles laborieuses à la défense de

l'Evangile et à toucher les coeurs par sa divine influence; que vous soutenez si vaillamment le poids de la chaleur et du jour, ouvriers infatigables, au milieu des scandales et des sacriléges dont votre triste patrie fut le malheureux témoin; courbé moi-même sous le poids de vos propres afflictions, le bâton de voyageur à la main, j'ai fui un moment cette terre qui me paraissait maudite. Le coeur froissé par la douleur, je suis allé chercher de nouvelles espérances et puiser de douces consolations sous le ciel de la Judée, où le Sauveur du monde, le Réparateur de l'univers a versé son sang pour le salut de tous.

J'ai vu Bethléem et le Calvaire, Nazareth et la Ville infidèle, j'ai parcouru ces routes maintenant désolées où le Fils de Marie semait tant de bienfaits et soulageait tant de misères. Au milieu de ces grandes ruines et de ces illustres débris entassés çà et là par la main de la Providence, les voix prophétiques d'Isaïe et de Jérémie semblaient encore résonner à mes oreilles; mes larmes ont coulé plus d'une fois au milieu de ces religieux souvenirs. Alors je

pensais au beau pays de France, j'implorais en faveur de votre patrie les miséricordes de Jésus, sur les lieux à jamais témoins des effets de sa sévère justice.

Assis sur les pierres dispersées du Sanctuaire, agenouillé dans l'Etable de Bethléem, humblement prosterné dans le Tombeau du Sauveur, j'ai écrit les émotions diverses et multipliées dont mon ame était pénétrée, et c'est à Vous, vénérable Clergé de l'Eglise de France, que j'ose les offrir, heureux si, par les inspirations de cette foi catholique que je suis allé retremper sur les lieux mêmes où notre commun Maître se montra avec tant d'amour et tant de gloire, je peux vous présenter un léger délassement à vos fatigues, et quelques pensées chrétiennes et pieuses capables d'édifier les fidèles confiés à vos soins !

FRÈRE MARIE-JOSEPH DE GÉRAMB,

Religieux de la Trappe.

PRÉFACE.

Il y avait quelques jours que les événements de juillet 1830 venaient d'avoir lieu. De paisibles religieux se livraient à l'agriculture, chantaient les louanges du Seigneur, partageaient avec les pauvres ce qu'ils avaient, et priaient sans cesse pour le bonheur et la prospérité de la France. Les nouvelles du siècle ne venaient jamais interrompre le silence de mort auquel ils s'étaient voués ; le monastère de Notre-Dame de la Trappe du Mont-des-Olives, situé près de Mulhausen en Alsace, était un établissement qui méritait d'être protégé. Il n'en fut pas ainsi. Toutefois,

nous devons le reconnaître, et nous aimons à le publier, non seulement le gouvernement ne partagea point la violence de nos ennemis, mais il nous donna et a continué depuis à nous donner des marques d'égards, comme à un établissement paisible et inoffensif. Quant au peuple des environs, en général éminemment pieux, il ne se contenta pas de nous prodiguer les preuves les plus touchantes d'intérêt; il vint encore, à l'envi, garder notre monastère pendant la nuit, dans la crainte qu'il ne fût incendié!

Je n'accuse personne; je me jette aux pieds de Jésus-Christ, je le supplie dans son infinie miséricorde d'ouvrir les yeux de ceux qui furent nos oppresseurs, et de leur pardonner comme nous leur pardonnons.

Notre église venait d'être fermée; il fallut quitter notre habit monastique, et tous les religieux qui n'étaient pas Français reçurent l'ordre de quitter la France. Nous, propriétaires, qui avions adopté la France pour patrie, étrangers aux événements, ne connaissant aucune nouvelle, ignorant absolument tout ce qui se passait hors de la clôture, obéissant aux lois, payant nos contributions, soumis au nouveau gouvernement comme à l'ancien, nourrissant les pauvres du fruit de nos sueurs, nous étions chassés de notre asyle par des gens

sans droit et sans mission. Malades, infirmes, tout dut partir; l'Ordre n'était point encore établi. Je le répète, je n'accuse personne; je me jette aux pieds de Jésus-Christ, je le supplie dans son infinie miséricorde d'ouvrir les yeux à ceux qui furent nos oppresseurs, et de leur pardonner comme nous leur pardonnons.

Un monastère de religieuses trappistes eut à subir le même sort. Oh! je n'oublierai jamais le jour et l'heure où les portes de ce monastère s'ouvrirent! je vois encore ces colombes éplorées, tout effrayées de sortir du sanctuaire où leur cœur avait trouvé le repos; je les vois arrosant de leurs larmes le sol d'où elles étaient si cruellement expulsées. Une jeune professe était portée sur un brancard par quatre sœurs; elle expira à quelques pas de l'asyle sacré! Son lit de poussière fut bientôt entouré d'une foule de personnes: elles venaient visiter la tombe de la jeune martyre.

Rentrer dans le monde après en avoir été séparé pendant seize années, quel déchirement de cœur! Je demandai et j'obtins de mes supérieurs la permission d'écrire à l'abbé de Saint-Urbain, pour qu'il voulût bien me recevoir jusqu'à des temps plus heureux dans cette célèbre abbaye de Saint-Bernard que le canton de Lucerne a le bonheur de posséder. Ce digne pré-

lat ne tarda pas d'accéder à ma demande avec cette charité qui le caractérise, qui lui gagne tous les cœurs, et qui s'étend bien au delà de l'enceinte de son abbaye.

Je visitai souvent nos communautés dispersées dans les montagnes de l'Helvétie; je fus même obligé de faire d'assez longs séjours à Soleure et à Berne, pour intéresser en notre faveur le gouvernement de ces cantons.

A Saint-Urbain, je fus instruit des profanations qui ont souillé quelque temps la France; mon ame était plongée dans une tristesse profonde; je me prosternai souvent devant Dieu pour lui demander grace et pardon. Hélas! les croix avaient été abattues, le signe sacré de notre Rédemption traîné dans la fange! quelle douleur! Ah!

« Pleurez l'outrage fait au Dieu de la nature,
Brillantes œuvres de sa main!
De vos dômes, forêts, dépouillez la verdure;
Fleurs, fanez-vous dès le matin.....

Pleure, toi que nourrit le pain de la misère,
Pleure, petit enfant, sur le sein maternel,
Pleure, ministre saint, à l'ombre de l'autel;
Et toi qui vers la tombe arrives solitaire,
Plein d'espérance au Dieu dont tu gardas les lois,
Laisse encore, ô vieillard! des larmes sur la terre....
Les ennemis du Christ ont abattu sa croix. »

Je fus malade à Soleure, malade encore à Saint-Urbain, et fort malade à Berne. Voyant que notre réunion en communauté devenait de jour en jour plus difficile, je demandai à mes supérieurs la permission de faire un pélerinage en Palestine; ils me l'accordèrent. Je m'adressai alors au nonce du saint-siége en Suisse, Monseigneur de Angelis, archevêque de Carthage (le nommer, c'est rappeler l'idée de toutes les vertus), pour avoir par son entremise l'agrément de Sa Sainteté, sa bénédiction et des lettres de recommandation de la sacrée Propagande. Sa Sainteté m'accorda tout avec la plus touchante bonté. Je m'occupai donc de mon pélerinage; mais je devais avant tout me rendre à Fribourg pour puiser les instructions nécessaires, et recevoir une règle de conduite du saint pontife, le prince évêque de Genève et de Lausanne, qui gouverne ce vaste diocèse avec tant de piété et de sagesse, et qui m'honore d'une amitié dont je sens tout le prix. Je désirais si vivement que mon pélerinage fût agréable à Dieu!

Avant mon départ, je crus devoir faire imprimer, pour la plus grande gloire de Dieu, une invitation aux ames pieuses et ferventes; je vais la transcrire, elle fera connaître le motif de mon pélerinage:

JÉSUS.

Que toutes les bouches s'unissent pour le bénir, et tous les cœurs pour l'aimer !

†

INVITATION AUX AMES PIEUSES,

A l'occasion du voyage du père Marie-Joseph de Géramb, partant pour la Terre-Sainte.

« Les églises profanées, la croix, ce signe sacré
« de notre Rédemption, livrée à la rage et au
« délire sacrilége des enfants du blasphême :
« voilà le spectacle qui, depuis quelques mois,
« n'a cessé de faire verser des larmes de sang à
« tous les vrais fidèles.

« Pour moi, ayant quitté avec mes frères no-
« tre monastère du Mont-des-Olives[1], où il ne
« nous est plus permis de prier et de souffrir
« loin de la vue des hommes, j'ai senti se re-
« nouveler, avec plus de force, dans mon cœur
« ulcéré, le désir que j'avais formé, en sortant
« en 1814, du donjon de Vincennes, d'entre-
« prendre en esprit de pénitence le pélerinage
« de la Terre-Sainte.

[1] Près de Mulhausen, en Alsace.

« Je vais donc, je vais avec l'approbation de
« mes supérieurs et honoré des bénédictions du
« Père commun des Chrétiens, faire amende
« honorable pour tant de crimes, et puis, au
« pied du Calvaire, sur le rocher sanglant où
« l'immortelle Clémence s'est immolée pour
« nous, demander la paix de l'Église, la persé-
« vérance des justes et la conversion des pé-
« cheurs.

« Pécheur moi-même et le plus ingrat de tous,
« je m'adresse aux ames pieuses, je les conjure
« de joindre leurs prières aux miennes, afin que,
« présentées toutes au Dieu de miséricorde, sur
« les lieux mêmes où il a consommé son sacri-
« fice, elles fassent descendre sur les coupables
« les graces privilégiées que mon indignité, lais-
« sée à elle-même, m'empêcherait d'obtenir.

« Jésus, mon Sauveur et mon Dieu, votre
« croix, ce salut du monde, est brisée et traînée
« dans la fange, et ce sont des Chrétiens qui
« ont pu tomber dans cet abyme d'aveuglement
« et de fureur! A cette pensée, accablé de tris-
« tesse, le cœur navré, j'éprouve le besoin de
« m'adresser à vous, pour faire monter jusqu'au
« pied de votre trône le cri de ma douleur.

« Les impies! dans leur délire, ils ont osé
« méconnaître votre divinité, et vous, ô mon
« Jésus, qui devriez recueillir l'amour de notre

« vie tout entière, vous, ô mon bien-aimé,
« vous avez été en proie aux outrages les plus
« sanglants ! Dieu juste, Dieu vengeur, oui,
« vous leur rendrez selon leurs œuvres; oui,
« grand Dieu, votre gloire demande une répara-
« tion éclatante. Contre ces impies, ces mons-
« tres sacriléges... vengeance! Qu'ai-je dit? Non,
« non, Dieu bon, tendre et compatissant, Dieu
« des miséricordes, qui ne voulez pas la mort
« du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse
« et qu'il vive; qui, sur la croix, abreuvé d'in-
« sultes et d'opprobres, au milieu des angoisses
« du plus affreux supplice, n'avez su que bénir
« le larron pénitent, et prier pour vos bour-
« reaux, souffrez que je vous adresse, en faveur
« des coupables, ces paroles d'amour qui sorti-
« rent de votre bouche divine : *Mon Père, par-*
« *donnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Oui,
« Père tendre, Sauveur de tous les hommes,
« pardonnez-leur; faites-leur sentir l'énormité
« de leurs attentats; remplissez-les de salutaires
« remords, et qu'ils viennent à vos pieds ex-
« pier, à force de repentir et d'amour, leur
« aveuglement et leurs crimes.

« Pour moi, ô Jésus, mon Père, mon amour
« et mon Dieu, recevez l'hommage public de
« ma confession et de ma foi; vous, Jésus, que
« mon sang, ruisselant sous la hache des bour-

« reaux, confesserait encore, lorsque ma langue
« glacée aurait cessé d'invoquer votre saint nom.
« Votre Église sainte est battue par la tempête;
« imposez silence aux vents et à la mer, rendez-
« lui la paix, et que tous, reconnaissant enfin
« que vous seul êtes *la voie*, *la vérité*, *la vie*,
« s'efforcent de procurer votre gloire par les
« œuvres d'une foi vive et d'une charité sincère.
« Ainsi soit-il.

« SAINT-URBAIN, *le* 20 *juin* 1831.

« FR. MARIE-JOSEPH DE GÉRAMB,
« *Religieux de la Trappe.* »

Les lettres qu'on offre ici au public, ont été écrites par un religieux trappiste, pauvre d'esprit, pauvre de connaissances humaines. Il n'a entrepris le voyage de la Terre-Sainte que pour prier, adorer et faire amende honorable.

Si, en écrivant mon journal, j'eusse ressenti en moi quelque chose de moi, je me serais jeté à genoux pour demander au Seigneur de m'ôter tout esprit propre, et de ne me laisser que le sien.

Mon ouvrage n'est point destiné à cette classe de gens du monde auquel un livre du genre de celui-ci ne saurait plaire, si le charme du style, la pureté et l'élégance de la diction, la grace et

la pompe des descriptions et des peintures n'en rehaussent le mérite. Quel intérêt, sous ce rapport, prétendrais-je inspirer après des écrivains tels que MM. de Châteaubriand, Michaud, Poujoulat, de Lamartine, dont les noms forment une si belle portion de la gloire littéraire de la France ? Mes lettres s'adressent principalement à cette sorte de lecteurs qui n'exigent point qu'on leur montre la vérité parée de tous les ornements qui pourraient l'embellir ; elles s'adressent surtout à ces lecteurs simples et pieux dont on est assuré de satisfaire le cœur, lorsqu'en leur rappelant ce que Jésus-Christ a fait pour nous, en les conduisant, pour ainsi dire, sur la trace de ses pas, on leur présente de nouveaux motifs d'admirer, d'adorer son infinie bonté, d'aimer et de pratiquer sa religion, et de s'attacher à lui comme à l'unique Sauveur.

Encore une fois, je ne suis allé en Palestine que pour adorer, pleurer, et prier. Je ne voulais pas mesurer avec le compas de l'incrédulité les monuments sacrés ; assez d'autres voyageurs se chargent de ce soin. La plupart parcourent la Palestine avec une si grande rapidité, qu'ils sont obligés de suppléer par leur imagination à ce qui a échappé à leurs fugitifs regards. Cependant, malgré cet esprit du siècle qui les fait écrire avec tant de légéreté sur des monuments

si vénérables, il y a eu tressaillement dans leur cœur. La Religion ne perd jamais ses droits; ce cœur a frémi lorsqu'ils ont gravi la sainte montagne du Calvaire, lorsqu'ils ont vu la roche sanglante sur laquelle le Sauveur du monde rendit le dernier soupir en réconciliant la terre avec les cieux, lorsqu'ils ont visité cette tombe sacrée que son pied victorieux a franchie. Mais cet élan du cœur a bientôt été refoulé; l'esprit a saisi la plume que lui présentait l'orgueil.

J'ai écrit ces lettres dans les sables brûlants du désert, sur la cime de montagnes arides, sur un vaisseau battu par les vagues, sous une tente, sur un dromadaire, dans une grotte, étendu dans une cellule, sur un lit de douleur; mais je crois n'avoir jamais perdu de vue la présence de mon Dieu, le désir de faire connaître aux hommes son amour : j'ai toujours voulu le faire aimer.

PÈLERINAGE

A JÉRUSALEM

ET AU MONT SINAÏ.

LETTRE PREMIÈRE.

La sainte volonté de Dieu.

Abbaye de Saint-Urbain, le 23 juin 1831.

Je pars enfin, cher ami, je pars demain, malgré ma santé chancelante, malgré des dangers que votre amitié pour moi vous fait redouter si fort. A trois heures du matin je commencerai mon heureux pélerinage. Je vous l'avoue; à mon âge, à peine remis d'une maladie grave, la peste qui parcourt le pays que je dois visiter, les troubles qui y règnent, pourraient m'intimider, si je courais après les richesses périssables de ce monde........... mais qu'importent, cher ami, le ciel brûlant de l'Asie et de l'Afrique, les maladies contagieuses, mes infirmités, et les malheurs qui inondent cette vallée de larmes!!! Ah! déja je suis heureux des souf-

frances et des périls qui m'attendent! je me dis, la droite sur le cœur et les yeux levés vers le ciel : je vais visiter les lieux saints, voilà le but de mon voyage; je vais pleurer sur le tombeau de Jésus-Christ; la main paternelle de mon Dieu va me conduire au terme où m'appelle son amour.

Priez pour moi; adieu!

LETTRE DEUXIÈME.

Lucerne, le 25 juin 1831.

Me voilà à Lucerne, mon cher ami; je n'y resterai que trois ou quatre jours; je m'embarquerai ensuite sur son lac enchanteur pour aller à Altorf; je traverserai le Gothard, et me rendrai le plus promptement possible à Venise, et peut-être à Trieste, où j'espère trouver quelque vaisseau partant pour Alexandrie ou l'île de Chypre.

Il est dans notre ordre un usage touchant. Lorsqu'un religieux quitte le monastère pour un voyage de long cours, il va se prosterner, la face contre terre, devant le Saint-Sacrement, et la communauté réunie prie sur lui à haute

voix pour attirer les bénédictions du Seigneur. Je devais partir de grand matin ; je priai l'abbé de vouloir bien permettre que ces prières, que je désirais ardemment, se fissent après Complies; il y consentit. Jamais office ne m'avait paru plus solennel; jamais, dans nos cantiques sacrés, je n'avais élevé vers le ciel une voix plus émue, et porté avec plus de ferveur au pied du trône de l'Éternel l'expression de mon amour et de ma reconnaissance; cependant le *Salve*, qui termine Complies, finissait; je descends de mon stalle et je me prosterne. O Dieu! vous savez ce qu'éprouvait votre pauvre serviteur, lorsque tous ses frères, d'un cœur attendri, demandaient à votre infinie bonté de le bénir et de le protéger!

Je versais des larmes; de mon cœur oppressé s'élançaient avec des soupirs les prières les plus ferventes pour le bonheur du monastère que j'allais quitter. Je conjurais surtout le Dieu des miséricordes de bénir mon pélerinage, de me faire la grace d'en remplir le but d'une manière qui lui fût agréable, de me préserver de toute action, de toute pensée qui pût lui déplaire. Je priais Marie ma tendre mère d'étendre sur moi sa main tutélaire; Marie, cette *étoile de la mer* qu'invoque le nautonnier, pour voir se dissiper la tempête. Je traversai le matin, peut-être

pour la dernière fois, les cloîtres majestueux de Saint-Urbain. Alors j'éprouvai dans tout mon être une émotion profonde, et ces tressaillements d'une ame que Dieu saisit aux premiers instants d'une naissante aurore. Un religieux s'avance vers moi; je reconnais le révérend père abbé qui se rendait à l'Église. Je ne pouvais lui parler, la règle ne le voulait pas ; mais qu'est-il nécessaire de parler dans de pareils moments? Je me jette aux pieds de ce vertueux prélat; j'avais encore besoin d'une nouvelle bénédiction. Il me serra long-temps sur son cœur, et je sentis couler sur mes joues des larmes qui s'échappaient de ses yeux.

LETTRE TROISIÈME.

Lucerne, le 2 juillet.

Je devais partir hier; la barque était prête, on transportait mes effets à bord : une fièvre violente est venue me jeter sur un lit de douleur; la plus amère de toutes les souffrances est dans mon ame.

Le 6.

La fièvre continue ; elle me réduit à une grande faiblesse.

La diète fédérale s'assemble cette année dans cette ville. Le corps diplomatique est ici. Notre digne ambassadeur, le comte de B......, que j'ai l'honneur de connaître depuis long-temps, me prodigue les marques du plus tendre intérêt : à sa prière, M. de Lutz, de Berne, médecin en chef de l'armée fédérale, vient me donner des soins. C'est un médecin distingué. Mais, je ne puis m'empêcher de le dire, je suis très souffrant.

Le 12.

La diète a fait aujourd'hui l'ouverture de ses séances. J'avais reçu plusieurs billets pour la cérémonie, qui est assez curieuse, surtout à cause des costumes bizarres des huissiers. Cependant, quoique ce soit le jour où la fièvre me laisse un peu de repos, je ne me suis pas rendu à l'invitation. Eh ! qu'importent à un religieux, à un religieux de la Trappe surtout, pélerin de la Terre-Sainte, toutes les vaines cérémonies du monde!

LETTRE QUATRIÈME.

Lucerne, le 20 juillet.

Il y a dans les prisons de la ville un homme condamné à mort pour meurtre; il sera exécuté samedi. Je viens d'écrire au curé de Lucerne pour lui demander la permission de passer avec ce malheureux sa dernière nuit, et de l'accompagner au lieu du supplice. Le digne pasteur est venu me voir, et m'a dit qu'il n'est pas d'usage de passer la nuit auprès d'un condamné, que celui à l'égard duquel je désirais exercer cet acte de charité recevrait la communion la veille de l'exécution, à six heures du soir; que le lendemain les ecclésiastiques se rendraient à la prison à cinq heures du matin; que si je voulais me mêler à ce triste cortége, je pourrais moi-même me rendre dans ce séjour de douleurs et de larmes, et me joindre à eux.

Le condamné avait paru recevoir quelque consolation en apprenant qu'un religieux de la Trappe l'accompagnerait jusqu'au dernier moment; mais je crus devoir consulter à ce sujet les chanoines Widmer et Geiger, qui joignent à une haute piété, la vertu, l'esprit et une

grande connaissance des usages du pays. Voici la lettre que je reçus du chanoine Geiger, quelques heures avant l'exécution :

« Mon très révérend Père,

« Je viens de parler à M. le chanoine Wid-
« mer, et voici notre avis : Si vous accompagnez
« le condamné, vous présenterez à toute la
« population un spectacle nouveau ; tous les
« regards se porteront sur vous et sur votre
« habit monastique; par cela même, l'attention
« ne se portera plus sur le malheureux con-
« damné, et cependant toute cette population
« prie pour lui en silence : vous voulez faire du
« bien, vous feriez peut-être du mal..... »

Je devais suivre sans hésiter le conseil pieux de ces dignes ecclésiastiques. Cependant, mon cher ami, j'éprouvai quelque chagrin de ne pouvoir procurer au condamné la consolation qu'il paraissait désirer. Il fut conduit au supplice ; arrivé sur l'échafaud, il eut les yeux bandés; du haut de cet échafaud, le curé de la ville adressa une allocution au peuple. Celui qui allait être supplicié put en entendre une partie, et le coup fatal tomba sur une tête résignée.

Il est à Lucerne un usage bien extraordi-

naire, un usage qui fait frémir, et qu'on ne trouve que là. La loi veut que la peine de mort ne soit prononcée que contre celui qui a avoué son crime. Les coupables convaincus, et de qui toutefois on n'a pu arracher un aveu, ne sont punis que des galères. Mais quel horrible supplice pèse sur la triste vie qui leur est laissée! à la plus proche exécution, le dernier condamné est contraint de paraître au lieu où est dressé l'échafaud, de prendre la tête à l'instant où elle tombe, et de la porter dans la fosse en présence de toute la population. Il y a quelques mois, qu'une malheureuse fille fut exécutée; elle était coupable d'*infanticide*. Son misérable complice, condamné seulement aux galères, parce qu'il n'avait pas voulu avouer son crime, fut donc obligé, étant le dernier condamné, de prendre la tête de celle qu'il avait aimée, qu'il avait séduite, qu'il avait perdue. A la vue de cette tête pâle et livide, de ces cheveux ensanglantés, il recula d'horreur et d'épouvante. Ce fut en vain qu'il refusa d'obéir, les coups de fouet le forcèrent à remplir le devoir imposé par la loi. Ame vile et méprisable! il devait demander pardon à Dieu, avouer son crime, et mourir.

LETTRE CINQUIÈME.

Lucerne, le 17 août 1831.

J'ai été très malade depuis ma dernière lettre, mon cher ami; Dieu m'éprouve, mais il me soutient. A une fièvre brûlante s'est jointe une douleur dans les yeux, qui me rend presque aveugle. La perte de la vue pour un chrétien résigné, facilite le recueillement, éloigne de lui une foule d'objets qui pourraient le distraire; son ame voit Dieu, elle se voit; elle trouve là son bonheur. Mais j'avais une mission à remplir. O mon Dieu! que votre sainte volonté soit faite! Toutefois vous avez dit à mon cœur que je verrai bientôt! J'ai lu quelque part que l'athéisme uni à la privation de la vue, est le dernier degré de l'infortune, et certes l'imagination ne peut rien concevoir au delà.

Quoique d'une faiblesse extrême, je me trouve mieux depuis quelques jours, et je veux absolument partir. Le jour de la fête de l'Assomption, je me suis mis de nouveau sous la protection de Marie, notre bonne mère à tous; je l'ai suppliée avec instance de me soutenir, de

me protéger et de m'obtenir miséricorde de son Fils adorable, si je succombe dans le voyage que je devais entreprendre.

Je ne puis vous donner une idée, mon cher ami, de toutes les bontés, de tous les égards charitables dont j'ai été l'objet pendant ma maladie. M. Lutz, après m'avoir prodigué ses soins avec un zèle et un dévoûment dignes de toute ma gratitude, y a mis le comble par le désintéressement le plus généreux. J'avais cru devoir, en lui adressant mes remercîments, lui envoyer de l'argent. « Je suis médecin de Berne, et non « pas de Lucerne, m'a-t-il répondu, et je ne « puis recevoir aucune rétribution. Je suis am« plement dédommagé des soins que j'ai pu « vous donner par le bonheur d'avoir fait votre « connaissance. » Ce peu de mots suffit pour peindre le cœur de ce célèbre médecin, dont le beau talent est encore rehaussé par une délicatesse de sentiments qui devient tous les jours plus rare. J'ai été assez heureux pour lui faire accepter un petit objet qui m'avait appartenu.

Mais pourrais-je vous dire aussi, mon cher ami, tout ce que je ressens pour les personnes si bonnes, si sensibles chez lesquelles je suis venu chercher un asyle? Oui, époux chrétiens, je ne vous oublierai jamais : sur les rives du Jourdain, du lac de Tibériade, de

la mer Morte, du Nil, comme sur les bords du lac de Lucerne, votre image sera toujours présente à mon esprit, et profondément gravée dans mon cœur. Je vous verrai toujours, respectable Lucie B., pansant mes plaies, humectant mon œil privé de la lumière. Et vous, son époux, mon cher et vénérable ami, qui rendiez à votre hôte souffrant tous les services d'une charité parfaite. Ah! je ne vous oublierai jamais! Eh! à qui dois-je ces services? à des gens pauvres, poussés par l'appât du gain, par l'espoir d'une récompense? Non, à des personnes riches, mais chrétiennes, qui savent que les services rendus au prochain sont écrits dans le ciel; à des époux qui aiment Dieu et qui le servent avec simplicité et ferveur, et qui voient Jésus-Christ dans tout être qui souffre.

Il faut que je vous parle encore, mon cher ami, d'une famille chérie qui m'a comblé de bontés pendant ma maladie, qui, pendant mes accès de fièvre, a essuyé de mon front la sueur brûlante, et m'a donné les preuves du plus sincère attachement. Jules, Augustine, Hermine et Marie de F***, je ne vous oublierai jamais!

LETTRE SIXIÈME.

Altorf, le 24 août 1831.

Enfin, mon cher ami, j'ai dit adieu à Lucerne, et, pour éviter huit ou dix heures de navigation qui auraient pu devenir dangereuses dans mon état de convalescence, j'ai pris le parti d'aller en voiture jusqu'à Fluelen ; là, je me suis embarqué. Oh! quelle belle journée! que le lac de Lucerne est magnifique! et comme je regrette vivement que ma maladie m'ait empêché de visiter en détail ses bords enchanteurs! Cependant j'ai voulu parcourir le trajet de Fluelen à Altorf; j'avais besoin de voir, de sentir, d'admirer. La nature n'est-elle pas un beau livre de prières? Qu'il est à plaindre celui qui ne voit pas Dieu dans les beautés que d'une main prodigue il a jetées sur ce vaste univers!

Je visitai l'endroit immortalisé dans les fastes de la Suisse, cette colline de Grütly où trois hommes courageux conçurent le dessein d'affranchir leur patrie. J'ai vu la place où Guillaume Tell échappa à la surveillance de ses oppresseurs. Une chapelle est bâtie en cet en-

droit; on y célèbre tous les ans la messe le jour anniversaire de sa délivrance. Les murailles de la chapelle sont couvertes de mauvaises peintures qui représentent le serment de Grütly, et les divers événements de cette époque. Je contemplais ces tableaux, et je me disais avec un profond soupir : Que de crimes enfantés sur la terre par l'abus de ce mot *liberté!* que de larmes, que de sang il a fait couler! que de calamités il causera encore!

Walter Furst, Arnold de Melchthal, Werner Stauffacher, vous qui vous sacrifiâtes avec un noble héroïsme pour le bonheur et le salut de votre patrie, si j'avais pu évoquer vos ombres; si, déroulant devant elles l'histoire des cinq siècles qui se sont écoulés depuis que vous n'êtes plus, j'avais pu leur montrer tous les maux dont les hommes ambitieux ont accablé la terre en profanant le saint nom de la *liberté*, saisies d'épouvante, elles se seraient à l'envi rejetées dans la tombe.

LETTRE SEPTIÈME.

Milan, le 27 août.

J'ai traversé le Gothard. Cette route nouvelle est vraiment digne des Romains. Je me suis ar-

rêté long-temps sur le point le plus élevé. La cime des monts a je ne sais quoi d'auguste, de religieux; là, les pensées s'élèvent aux choses divines, et invitent l'homme à la contemplation et à la prière. Le vent mugissait; à peine pouvais-je retenir mon manteau. Placé au dessus des nuages, j'adorais le Créateur de l'univers; le monde semblait à mes pieds, et je sentais dans mon cœur un élan qui m'entraînait vers d'autres merveilles, un élan qui me transportait dans le sein de ce Dieu dont mon ame avait soif. Jamais je n'avais été si vivement, si profondément ému. Je jetai un regard sur le pays que j'allais quitter, et où je laissais tant d'êtres chers à mon cœur, êtres que je croyais ne revoir jamais; je les recommandai alors à ce grand Dieu, père de toute miséricorde; je priai pour vous, religieux de mon monastère, dispersés dans les montagnes de la Suisse; et pour vous aussi, mes enfants, qui, malgré une si longue absence, m'êtes aussi présents que lorsque je vous prenais aux bras de votre mère pour vous presser sur mon cœur.

J'arrivai le soir à Airolo, accablé de fatigues; j'étais encore si faible! Le lendemain, à Magadino, près du lac Majeur, je voulus m'embarquer sur le bateau à vapeur. Religieux depuis dix-sept ans, je ne connaissais les bateaux à vapeur ni

par les autres, ni par moi-même; cette traversée me présentait un singulier attrait.

Il faut, mon cher ami, que je vous révèle ce qui se passe dans mon cœur pendant quelques instants, et vous verrez combien l'orgueil avait encore d'empire sur moi, religieux de la Trappe depuis si long-temps. Le bateau à vapeur est divisé en deux parties : l'une, couverte, est occupée par des personnes que l'on appelle *comme il faut*; au dessous est un salon à leur usage : l'autre partie est découverte; la chambre du bas, moins commode et moins ornée, n'est guère occupée que par des personnes d'une condition inférieure, ou par celles qui désirent voyager avec plus d'économie. Eh bien! le croiriez-vous? rien n'égala mon embarras lorsqu'on me demanda d'une voix assez haute, et devant tout le monde, quelle place je prendrais. Il s'engagea alors, entre M. le baron de Géramb et le père Marie-Joseph, un petit combat. Le baron de Géramb voulait prouver au père Marie-Joseph que tout exigeait impérieusement qu'il prît place dans la première partie. Il avait pour le prouver mille raisons: d'abord la décence, puis le danger de prendre un coup de soleil dont la guérison aurait coûté beaucoup à celui qui avait fait vœu de pauvreté, puis la propreté, qui est une vertu, etc., etc.

Le père Marie-Joseph alléguait de son côté que, s'étant voué à l'humilité, il était assez heureux pour lui de trouver cette occasion pour expier certains petits reproches qu'il avait à se faire à ce sujet. Avec la grace de Dieu, le père Marie-Joseph l'emporta.

Que le lac Majeur est beau, qu'il est ravissant, qu'il réveille de souvenirs dans mon ame! Je l'avais traversé à dix-huit ans; je rêvais alors le bonheur : un océan de jouissances se présentait à ma bouillante imagination, car alors j'étais entouré de tout ce qui peut rendre heureux sur la terre. L'avenir s'offrait à mes yeux comme un palais enchanté; je ne voyais aucun obstacle; je voulais tout, et je croyais pouvoir obtenir tout ce que je voulais. Maintenant, assis obscurément dans le coin d'un bateau, je me rappelais ces jours où, sur ce même lac, j'apercevais déja le ciel enchanteur de l'Italie; où je sentais déja cet air embaumé qui endort si mollement les sens. Italie! sur ton sol j'avais cherché à épuiser la coupe de tous les plaisirs; maintenant religieux, et religieux pénitent, je me demandais si j'avais été alors véritablement heureux : non, jamais je n'avais goûté le bonheur; un moment d'ivresse et de folie ne le donne pas. J'ai été heureux au donjon de Vincennes; j'ai été heureux au monastère de la

Trappe, sur le sac et la cendre; car alors j'ai retrouvé Dieu. Pour assouvir ma faim dévorante, le monde ne me jetait qu'une miette, et pour étancher ma soif, qu'un breuvage empoisonné qui brûlait mes entrailles; mais dans ma captivité, dans ma retraite, Dieu a visité son misérable serviteur, il m'a montré un océan d'amour; toutes les puissances de mon ame ont été enivrées, et j'ai su ce que c'était que le bonheur. Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu! notre cœur ne trouve de repos qu'en vous. Qu'importent alors les lambris dorés ou les sombres murs d'une prison!

Le bateau à vapeur fendait les ondes avec rapidité; les bords enchantés semblaient s'enfuir; je pensais à la rapidité avec laquelle nous passons sur la terre.

On aperçoit sur la rive du lac, près d'un monastère, la statue colossale de saint Charles Borromée, monument qui rappelle aux voyageurs les hautes vertus d'un vénérable pontife, l'une des lumières de l'Église, et l'immense charité avec laquelle il se dévoua comme victime pour le salut du peuple qui lui avait été confié.

Les mariniers du bateau à vapeur sont des gens affreux; et tels que dans un long voyage, je n'ai rien trouvé qui puisse leur être comparé.

Ils ne sont ni Suisses ni Italiens ; c'est un mélange d'êtres grossiers qui, par leur costume, leurs haillons, leur avidité, et surtout leurs blasphêmes, inspirent de l'horreur. Je ne pouvais ni les voir ni les entendre sans éprouver un sentiment de souffrance que je ne saurais dépeindre; les noms les plus sacrés étaient sans cesse sur leurs lèvres, associés à ce que la licence des propos a de plus sacrilége et de plus impur.

Arrivé à Milan, je devais la première visite au Maître des maîtres, au maître de la ville, à mon maître, au maître de tous : je devais parler à Dieu. J'allai donc à la cathédrale lui offrir mes profondes adorations. Je voulais aussi invoquer le grand saint dont elle porte le nom. Il était tard, on fermait les portes; cependant, à ma demande, on voulut bien m'accorder quelques moments.

Que cette cathédrale est belle! que son architecture est imposante! quelles profondes sensations elle fait éprouver !.... comme cette majestueuse obscurité impose tout-à-coup silence aux pensées de la terre, comme elle inspire le recueillement et dispose à la prière !......... Mon ame s'élevait, mon cœur était ému : je me sentais pénétré de la présence du grand Dieu qui, par le prodige d'une infinie bonté, s'est abaissé

jusqu'à vouloir résider sur nos autels, afin de se mettre en quelque sorte plus à la portée de l'homme. Il me semblait qu'il était là tout exprès pour moi, tout exprès pour y recevoir l'hommage de mon repentir et de mon amour. Prosterné sur le parvis, je répétais avec un saisissement religieux ces paroles du saint patriarche Jacob : « Que ce lieu est terrible ; c'est la maison de Dieu, c'est la porte du Ciel ; Dieu est vraiment ici [1] ! »

Pendant le court séjour que je viens de faire à Milan, j'ai passé de longs moments dans cette cathédrale, et je n'ai pas besoin de dire que ce furent les plus heureux.

Depuis ma sortie du donjon de Vincennes, c'est-à-dire depuis dix-sept ans, je n'avais pas vu de nos soldats. Je ne puis vous retracer, mon cher ami, l'émotion que j'éprouvai en les retrouvant à la frontière. Ceux-ci étaient des Hongrois. Je leur parlai de notre patrie, de leurs campagnes, du souverain qui les gouverne. Ah ! jamais je n'ai pu prononcer son nom sans que mon cœur tressaillît, sans que mes yeux fussent remplis de larmes. J'ai souvent hasardé ma vie pour ce souverain chéri ; je la sacrifierais mille fois encore ! Tous ses sujets le

[1] Genes. XXVIII. 16 et 17.

feraient avec la même ardeur; car cet auguste monarque est aimé, parce qu'il est juste : je dirais presque adoré, parce qu'il est plein de bonté et de bienfesance, et que son cœur est le sanctuaire de la vertu. Les longues années qu'il a déja régné nous ont paru bien courtes; puisse le Seigneur le laisser long-temps encore à son peuple!

Qu'il est facile à un prince de se faire aimer! J'ai lu quelque part que les rois n'ont reçu le pouvoir que pour être bons; qu'ils doivent leur grandeur, en quelque sorte, à nos besoins, et que s'il n'y avait pas des faibles et des malheureux, le Ciel n'aurait pas imposé des maîtres à la terre. Le nom des premiers rois dont parle l'Écriture signifie *roi-père.*

Je vais encore vous raconter une de mes joies : le plaisir le plus grand que j'aie éprouvé dans mon séjour à Milan, a été de voir nos soldats venir en foule dans la cathédrale adorer le Dieu des armées. Le cœur me battait en contemplant ces guerriers agenouillés devant le Seigneur, et le priant avec cette piété recueillie qui attire les graces de Dieu et mérite ses bénédictions.

Quelle douce et religieuse impression fait naître dans l'ame l'aspect de cette mâle fierté qui ne craint pas de se courber humblement

devant nos autels ! Mais qu'elle fait mal et pitié la vue du soldat qui, quelquefois respectueux jusqu'à la servilité devant son chef ou son roi, ose se permettre des irrévérences dans le temple du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs !

J'ai été témoin ce matin, mon cher ami, d'un spectacle qui m'a profondément touché : Une jeune fille, belle comme un ange, guidait à la sainte table une personne aveugle d'une figure très intéressante ; je pense que c'était sa mère. A leur retour j'ai cru voir une élue accompagnée de son ange gardien.

Je savais que mon frère le lieutenant-général était à Milan. Je ne l'avais pas vu depuis ma sortie du donjon de Vincennes, époque à laquelle il se trouvait à Paris avec l'armée autrichienne. Ma maladie m'avait arrêté deux mois à Lucerne ; je craignais que l'amour fraternel ne mît des obstacles à la rapidité de mon voyage ; je voulais me rendre au plus tôt à Venise ou à Trieste pour m'embarquer. J'hésitai donc : je ne savais si j'irais le voir. Hélas ! il est si triste de se voir un moment pour se quitter peut-être pour toujours. Cependant je n'ai pu résister au besoin de le serrer sur mon cœur.... Il me contemplait sans pouvoir se rappeler mes traits, ce bon frère...... « C'est bien la voix de Ferdinand, me disait-il ; mais j'ai toute la peine possible à

te reconnaître...» Dix-sept années au monastère de la Trappe avaient sillonné mon front de rides et rendu ma tête chauve; mais elles n'avaient pas changé ma tendresse pour lui.

LETTRE HUITIÈME.

Venise, le 4 septembre.

Je suis ici depuis deux jours, et je m'embarque demain pour l'île de Chypre. C'est une espèce de miracle ; j'ai eu le bonheur de rencontrer un vaisseau qui est encore en quarantaine, et avec lequel je me suis arrangé pour mon départ. Je suis toujours très souffrant. A mon arrivée, la maîtresse de l'hôtel où je demeure, me voyant malade, a envoyé chercher un médecin. Je lui ai dit que je partais pour la Terre-Sainte, il a cru que je délirais. Lorsqu'il a vu ma ténacité, il n'est pas revenu. Il partage, ce me semble, le sentiment de mon médecin de Lucerne, qui soutenait qu'il était de toute impossibilité que je supportasse le voyage.

Nouveau malheur : j'ai été assez maladroit pour me laisser tomber dans l'église de Saint-Marc, qui est pavée en mosaïque; et j'ai été tel-

lement étourdi de ma chute, qu'on a été obligé de me transporter sans connaissance chez un chanoine. Tout cela est triste sans doute; mais Dieu est là, et mon bon ange m'accompagne!

Revenu de mon évanouissement, je me suis hâté de présenter mes lettres de recommandation à S. Exc. le comte de Spaur, gouverneur des provinces Vénitiennes, et à l'amiral Paulucci. Ils m'ont reçu avec cette amabilité qui les caractérise. Le comte de Spaur est justement vénéré dans son gouvernement; il en est le père, l'exemple et l'honneur. L'amiral Paulucci rappelle le brave sir Sidney Smith; je trouve une ressemblance entre les deux amiraux. Le commandant du port, M. Pierre Todorovich, m'a rendu tous les services qui dépendaient de lui.

LETTRE NEUVIÈME.

Lazaret de Poveglia, le 6 septembre 1831, à bord du vaisseau *l'Ulysse*.

J'ai eu tant et tant affaire, mon cher ami, pendant mon séjour à Venise, qu'il m'a été impossible de trouver un moment pour fermer ma lettre, en vous disant adieu, peut-être pour

bien long-temps. Je suis à bord du vaisseau *l'Ulysse*; il n'a pas achevé sa quarantaine, et se trouve sous toutes les rigueurs des lois sanitaires. Depuis mon embarquement je suis regardé moi-même comme un pestiféré. Cette lettre sera prise avec des pincettes, mise dans une boîte de fer-blanc, et vous la recevrez percée, vinaigrée et parfumée.

J'ai quitté Venise à sept heures du matin; la gondole de l'amirauté est venue me prendre à mon hôtel. Le capitaine du port avait eu la bonté de me faire acheter les objets qui me sont nécessaires pendant le trajet. Je me suis rendu au Lazaret, éloigné de Venise d'une petite lieue; puis, à bord du bâtiment. Le pavillon autrichien a été hissé à mon approche : j'ai été reçu par le capitaine, le second et l'équipage.

Avant de quitter Venise j'ai voulu aller à la cathédrale : l'église n'était pas encore ouverte, vingt pauvres attendaient à la porte. Réduit à prier *de loin*, je me suis rappelé le publicain de l'Évangile; j'ai frappé ma poitrine, et j'ai dit comme lui : « Seigneur, ayez pitié de moi, je suis un pécheur. »

Le vent vient de changer; il est absolument contraire; nous ne pouvons lever l'ancre, et les pilotes ne peuvent nous faire sortir du canal.

Six heures du soir.

Le vent est toujours contraire. Je suis sur le pont, l'œil à la lunette; Venise est devant moi, Venise, autrefois reine de la mer, veuve maintenant et oublieuse de sa gloire passée, mais belle encore et superbe malgré sa chute. Il faudrait lire en face de Venise quelque chose des chants funèbres des prophètes sur Tyr et Sidon, reines jadis, elles aussi, des mers et des nations.

Nous sommes à peu près à l'endroit où se célébrait, il n'y a pas long-temps encore, une majestueuse cérémonie, alors que le doge épousait la mer Adriatique. Le *Bucentaure* doré conduisait l'époux à cette épouse orageuse; il croyait assurer sa fidélité en jetant un anneau dans son sein.....

Le 7.

Le vent nous est favorable, et je finis... Adieu, cher ami, quand vous recevrez cette lettre, je serai bien loin de vous. Adieu, adieu! Autrefois ce mot avait pour moi quelque chose de poignant, de déchirant; maintenant mon cœur a

compris le sens de ce mot *adieu*; c'est *à Dieu* que je vous recommande, que je vous confie, et je suis tranquille. Et vous aussi, mon cher ami, vous me dites : adieu ! et ce mot rafraîchit mon cœur, car vous m'aimez en Dieu. Seulement, si vous apprenez que je meurs sur une terre étrangère, priez pour moi; l'amitié du chrétien est éternelle.

LETTRE DIXIÈME.

Larnaca, île de Chypre, le 15 octobre 1831.

Voici avant tout, mon cher ami, mon journal depuis notre départ de Venise.

Le 7 septembre. — Le vent, comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre, nous étant devenu favorable, nous sommes sortis du canal.

Notre équipage se compose du capitaine Ragazzi, du second et de dix matelots, y compris le mousse, tous Vénitiens. J'aperçus dès le premier moment une certaine indifférence pour les pratiques de la religion; les prières communes, si fort en usage sur les vaisseaux italiens, ne se fesaient pas. Cependant le mousse criait le soir : « Allumez les lampes, étei-

gnez le feu, au nom de Jésus et de sa sainte Mère notre reine; que ce soit elle qui nous conduise à bon port. Santé, liberté en ce voyage, ainsi que dans tous ceux que nous ferons, s'il plaît à Dieu; un *Pater* et un *Ave* pour les saintes ames du purgatoire et pour notre bon voyage.... » L'équipage écoutait avec respect, mais tout se bornait là.

J'ai fait nettement au capitaine mes remarques à ce sujet. Il m'a répondu qu'autrefois on récitait les Litanies tous les soirs; mais que, s'étant aperçu qu'un ou deux de ses matelots avaient tourné cette pratique de piété en ridicule, il y avait renoncé. Je lui ai fait sentir que ce n'est point une raison pour abandonner un si saint usage; j'ai ajouté : Demain, jour de la Nativité de la Sainte-Vierge, je commencerai à les réciter jusqu'à notre arrivée en Chypre, et personne n'en fera un objet de raillerie.

Le 8. — Je me suis habillé de bonne heure, en religieux de la Trappe, et malgré un très gros temps, je suis monté sur le pont. Les matelots m'ont reçu avec joie. Je suis allé chercher ensuite une image de la Sainte-Vierge, que j'avais remarquée dans la cabine; je l'ai attachée au grand mât. J'avais été fortement recommandé au capitaine; il s'est prêté d'assez bonne grace au déplacement, m'a apporté un marteau et des clous, et tout

s'est passé le mieux du monde. Les Litanies ont été récitées avec décence et dévotion ; et le vent, qui depuis quelques heures nous était contraire, après nos prières a changé tout-à-coup. Les matelots se sont écriés : « *Padre! padre!* aussitôt Père! Père! le vent est changé. » Je leur ai répondu en souriant « Dieu ne refuse jamais rien à sa sainte Mère ».

Vous sentez bien, mon cher ami, que je ne vous présente point cet événement comme une chose surnaturelle, comme un miracle; mais, au reste, la confiance était dans mon cœur. Cette Vierge, si bonne, si douce, que Dieu nous a donnée pour Mère, ne pouvait-elle pas venir à notre secours? est-il bien sûr qu'elle n'y soit pas venue? n'est-elle pas la mère des pécheurs qui l'invoquent? N'est-elle pas la mère de tous ceux qui veulent aimer son divin Fils? Quel est le chrétien, quel est l'homme sur la terre qui ne puisse lui dire « ma Mère »? Nous avions donc droit à son cœur. Elle voyait des matelots agenouillés devant son image, ballotés sur une mer orageuse; elle voyait un pauvre religieux appartenant à un Ordre qui lui est particulièrement dévoué, allant pleurer sur le tombeau de son Fils, et qui disait au fond de son ame l'hymne religieuse du poète :

Vierge auguste, à ton nom, dans une ame troublée,
Souvent renaît la foi, l'espérance et l'amour;
L'orphelin te bénit, la veuve désolée
T'implore en soupirant près du noir mausolée,
Quand vient la nuit, quand naît le jour.

Parmi les verts buissons, sous l'épine sauvage,
Ton image est propice au pieux pélerin;
Blanche étoile des mers, lorsque gronde l'orage,
Le navire perdu sur des flots sans rivage
Te redemande un ciel serein.

Ne montrez pas, mon cher ami, ces lignes de mon journal à certaines personnes que vous connaissez, surtout à............; vous entendriez quelques plaisanteries qui vous affligeraient. Ah! cher ami, aimer Marie, c'est le bonheur ! je puis le dire après les Pères : c'est le sceau des élus. Nous sommes à Jésus par le baptême; nous avons été marqués du signe de la croix. Nous sommes à Marie, car Jésus nous a donnés à sa mère. J'aime beaucoup saint Bernard. Ah! qu'il aimait la Sainte-Vierge! Il disait souvent : « Aimez cette tendre mère, aimez-la de toute la force de votre ame, de toute la *vie* de votre cœur. C'est le bon plaisir de celui qui nous a tout donné par elle. Mes petits enfants, voilà l'asyle des pécheurs; là est le fondement d'une confiance que rien jamais ne pourra ébranler. »

J'avais quelques fruits à bord avec une par-

tie de mes provisions; je les ai distribués à l'équipage. C'est le jour de la naissance de Marie! il a été célébré avec joie.

Le 9. — Deux personnes de l'équipage sont malades: le second et le garçon de la chambre. — La fièvre est violente.

Le 10.—Nous avons trois malades.—Je crains une épidémie. — Le capitaine paraît inquiet.

Le 11. — Deux des malades se portent mieux. — Le temps est beau et le vent est favorable.

Le 12.—Calme. — Un faucon est venu nous rendre visite. Les marins regardent son arrivée comme un mauvais présage. Nous sommes au soir; les poissons sautent autour du bâtiment; autre mauvais présage pour nos matelots. — Je me moque d'eux.

Le capitaine est un fort brave homme; mais il faut s'accoutumer à ses manières: il en a qui sont véritablement à lui. En France on rirait; il est bizarre, même un peu original! Lorsque je récitais à voix basse mon *Bréviaire*, dès le premier jour il venait derrière moi et lisait en bredouillant, et cela le plus naturellement du monde. Je fermais alors mon livre, je mettais les doigts sur ma bouche pour lui montrer qu'il fallait se taire; cette conduite le surprenait beaucoup, il s'en allait alors un peu fâché, et se mettait à chanter le *Te Deum* ou

le *Magnificat*. Si j'ai la plume à la main, il vient avec la plus grande simplicité lire ce que j'écris ; si je l'éloigne, il va ouvrir mon portefeuille dont il fait l'inventaire avec la meilleure foi possible, et sans y entendre malice. Je lui donne sur les doigts en riant, pour lui faire sentir que cela ne convient pas. Il laisse alors le portefeuille pour prendre la boîte des pains à cacheter ; il l'ouvre, les pains s'envolent, et il court pour les ramasser ; mais en chemin, il trouve mes lunettes ; il se les met sur le nez, et quoiqu'elles ne soient pas à sa vue, il cherche et me rapporte, froissés ou brisés, quelques-uns des pains que son imprudence a livrés au vent ; puis il me demande si j'ai la vue basse......... Au reste, ce capitaine est bon enfant, complaisant, et même pieux.

Le 13. — Les matelots ont eu raison : nous avons un temps affreux ; tout roule dans le vaisseau. Je suis assis sur le pont, le dos appuyé contre un tonneau, me tenant à une corde, récitant mon office tant bien que mal. — Je suis entièrement couvert par une vague... Il n'y avait qu'un moment que je récitais ces paroles : *Benedicite maria et fulmina Domino*. Cela m'a rappelé qu'une fois à la Trappe, tandis que nous récitions l'office de la Vierge, office qui toujours se récite sans lumière, à ces mots : *Benedicite fulgura et*

nubes Domino, un éclair accompagné de coups de tonnerre vint remplir notre église d'une telle clarté, que nous crûmes être au milieu du jour. N'eût-on pas dit que le Ciel répondait à nos prières ?

Qu'il est imposant le spectacle d'un vaisseau luttant sur la mer contre tous les éléments ! comment l'homme a-t-il osé s'abandonner à une si fragile nacelle ? Dieu avait ses desseins ; il voulait réunir les hommes des contrées les plus éloignées. Une mer orageuse est devenue le lieu de la charité ; mais la charité n'a-t-elle pas aussi ses orages sur la terre et ses tempêtes ?

Le 14. — Le mauvais temps continue.

Le 15. — Nous avons enfin bon vent. Quelque temps qu'il fasse, je suis toujours sur le pont. Je ne descends que pour dormir quelques heures. Comment peut-on abandonner la vue d'un ciel étoilé, d'une lune qui se réfléchit dans les vagues, sur un vaisseau qui fend la mer, pour aller se renfermer dans un petit réduit de bois où souvent on est étouffé par la chaleur ? Pendant les pluies les plus fortes, les vents les plus impétueux, je reste sur le pont, je m'appuie contre le mât, enfermé dans mon manteau ; je brave alors le mauvais temps ; j'admire le Seigneur dans le torrent qui m'inonde, comme je l'admirais sur la terre dans la goutte

de rosée qui, au lever de l'aurore, rafraîchit la fleur du printemps.

Le 16, le 17. — Beau temps.

Le 18. — Nous passons devant Corfou; le 19, devant Zante.

Le 20. — Nous découvrons l'île de Candie; bon vent, un temps à souhait.

Je n'oublierai jamais ces nuits que j'ai passées en méditation sur le pont de *l'Ulysse*, éclairé par la lueur argentine de l'astre de la nuit, les yeux fixés sur cette amie des voyageurs, des infortunés et de tout être sensible, que j'avais appris à aimer dès mon enfance, qui a toujours eu des charmes indéfinissables pour moi, lorsqu'elle pénétrait à travers les fenêtres dorées du palais des rois, comme lorsque dans ma captivité elle perçait les grilles du donjon de Vincennes. Que d'heures j'ai passées à la contempler !

Je méditais surtout sur le voyage que Dieu, dans sa miséricorde, me permettait de faire. Mon cœur battait. J'allais être bientôt en Palestine; j'allais parcourir cette terre toute sillonnée de prodiges depuis les âges les plus reculés, cette terre féconde où Jésus a fait entendre sa voix, cette voix divine qui a renouvelé la face du monde. Rentrant en moi-même, je me demandais alors : Qui suis-je, moi, pour un tel bonheur? je suis un pécheur; et quel pécheur?

un pécheur qui pendant la plus grande partie de sa vie a offensé, outragé son Créateur, son bienfaiteur, son père et son Dieu ; et il est permis à ce pécheur de toucher le sol sur lequel ont passé les pieds sacrés du Sauveur du monde ! Les lèvres de ce pécheur vont baiser la crêche, le tombeau, et cette roche sanglante où, pour sauver le genre humain, le Fils de l'Homme, l'amour du Ciel, expira dans d'horribles tourments !

Je vais voir Jérusalem, Bethléem, Nazareth, le Jourdain, le Thabor, le mont des Olives.... A cette pensée mon cœur brûle d'amour et de reconnaissance, je tombe à genoux, et j'adore le Dieu trois fois bon.

Le 21 et le 22. — Le temps a été si beau, le vent si favorable, que nous avons fait près de trois cents milles.

Le 23.—Nous ne sommes pas aussi heureux. Assaillis par un vent nord-nord-ouest, et une violente mer sortant avec fureur de l'Archipel, nos marins les plus expérimentés ne savent quelles ressources appéler à eux. Le vent mugit dans nos cordages ; il ne nous reste qu'une petite voile ; elle peut être si facilement déchirée ! Les vagues battent avec force contre notre bâtiment ; *l'Ulysse* est devenu l'objet de leur fureur.

Un proverbe dit que « c'est principalement

sur mer que l'impie apprend à prier »; je comprends cela, surtout pendant une de ces nuits affreuses, sans autre clarté que celle des éclairs et de la foudre, où les cris des matelots se mêlent au bruit de la mer en courroux. Les esprits forts se troublent, pâlissent, et alors,

> Ils regardent le Ciel secours des malheureux.
> La nature qui parle en ce péril extrême,
> Leur fait lever les mains vers l'asyle suprême;
> Hommage que toujours rend un cœur effrayé,
> Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié.

Pour moi, couché sur le pont, souffrant encore, entouré d'une corde pour n'être pas entraîné par une vague, je me dis : La main de Dieu est empreinte partout; j'aurai le bonheur de visiter la Terre-Sainte; il doit être acheté, ce bonheur, par des souffrances, des privations et des dangers. Dieu ne peut donner à ses amis que ce qu'il a donné à son divin Fils. La croix, voilà la monnaie avec laquelle il paie ici-bas ceux qui le comprennent et qui l'aiment.

Supposez pour un instant, mon cher ami, que le tombeau de notre Sauveur est près de Paris. Voilà la Seine devenue le Jourdain; Neuilly, Bethléem; Fontainebleau, Nazareth, etc. Ne voyez-vous pas aussitôt, comme moi, un peuple profane fouler sans respect cette terre

sacrée, en faire le théâtre de ses jeux, de ses plaisirs criminels? N'entendez-vous pas les conversations étranges de la multitude, ces propos impies ou d'une légèreté non moins sacrilége, qu'à la veille d'un jour consacré au repos par la religion, tiennent des gens qui pourtant se croient encore chrétiens : « Nous irons demain à Bethléem en *omnibus* ; nous irons à l'hôtel des Ambassadeurs, on y dîne fort bien ; après dîné nous irons à la Crêche, nous serons à temps pour l'Opéra» ; et l'irrévérence, le scandale n'iraient-ils pas encore plus loin que je ne le dis, si les lieux saints étaient en France, au lieu d'être en Asie? Non, non, ce long trajet plein de périls pour arriver en Terre-Sainte, cette Palestine dans les mains des infidèles, cette tombe sacrée que de faibles mortels gardent au péril de leurs jours, ce Jourdain qu'on ne peut approcher sans danger, ces chrétiens épars qui ne vont à la tombe de leur Dieu que d'un pas timide et tremblant : tout cela est marqué du sceau d'un Dieu né dans une étable et mort sur un gibet ; il devait entourer l'avenue du lieu de sa naissance et de son tombeau, de ronces, d'épines, de privations et de dangers.

Le 24. — Le temps est toujours mauvais.

Le 25. — Le temps est meilleur ; le vaisseau est encore agité. Nous avons eu depuis

hier d'aimables visites : de jolis petits oiseaux, effrayés par le mauvais temps, s'étaient réfugiés sur notre vaisseau ; j'avais surtout remarqué une charmante tourterelle. Les matelots s'en seraient emparés bien volontiers ; mais j'étais là pour la défendre, et si elle avait été déclarée de bonne prise, j'aurais offert sa rançon. Hélas! le pauvre oiseau était, comme nous, voyageur ! il était venu parmi nous chercher un asyle ; devait-il devenir la nourriture d'un matelot à qui rien ne manquait? Un magistrat fut chassé d'Athènes pour avoir repoussé un oiseau qui s'était réfugié dans son sein, il était païen ; et il y a je ne sais quoi dans un cœur chrétien qui l'attendrit pour tous les êtres créés par son bon Maître. Nous avions cependant à bord un animal traître et perfide, symbole de l'hypocrisie ; je n'ai jamais pu l'aimer. Les matelots caressaient Rosso ; il faut avouer qu'il avait un talent tout particulier pour saisir avec ses griffes les pauvres volatiles qui venaient nous demander l'hospitalité. De grand matin j'entends des cris de joie, je croyais être en vue de l'île de Chypre; un matelot me présente l'aile ensanglantée de la pauvre tourterelle : Rosso en avait fait sa proie. Y a-t-il des remords dans le cœur d'un chat ?.... Rosso n'a jamais osé se représenter devant moi.

Le 26.—Le temps est meilleur, la mer moins houleuse ; je suis moins souffrant ; mais les parages que je parcours, réveillent dans mon cœur de cruels souvenirs. Je vois cette lutte d'extermination , cette guerre épouvantable qui a eu lieu entre les Turcs et les Grecs , guerre signalée de part et d'autre par des actes de cruauté et des fureurs qui épouvantent, que l'imagination effrayée repousse, et que la plume refuse de tracer. Bien des fois, en passant devant quelque île, il me semble que les flots vont apporter quelques lambeaux de chair, quelques membres palpitants ; et le vent, qui souffle à travers les cordages et les voiles, augmente l'illusion. Je prête l'oreille, et je crois entendre les pleurs, les cris, les soupirs des victimes.

Un soir j'étais sur le pont ; je m'entretenais de cette guerre, de ce carnage horrible avec une personne qui avait habité l'île de Chypre. Elle nous raconta un fait confirmé par le capitaine et par tout l'équipage de *l'Ulysse*, fait caractéristique de ces temps de confusion et d'horreur où la soif du sang appelait la soif du sang. Malheureusement les Grecs se sont montrés tout aussi barbares que les Turcs. Ils étaient opprimés, il est vrai, mais ils ont tellement souillé leur cause, qu'on se demande avec effroi quel a été le plus atroce, le musulman ou le chrétien ? Les Grecs de l'île

de Chypre n'avaient pris aucune part à l'insurrection : on leur avait demandé leurs armes ; ils les avaient données avec soumission et promptitude ; ils avaient fait plus, ils avaient apporté au gouverneur de l'île, Coutsciouk-Méhémet, un présent de cent mille piastres en le priant de l'envoyer à la sublime Porte, et de leur faire obtenir un firman qui, rendant justice à leur fidélité, les mît à l'abri de toute vexation. Ce monstre leur promit tout, et se fit chèrement payer ses promesses. Il convoqua plusieurs fois l'archevêque, les quatre évêques et tous les notables de l'île; il leur assurait, le plus gracieusement possible, qu'il venait d'expédier un Tartare à Constantinople, qu'il avait écrit en leur faveur au Sultan, qu'il appuyait de toutes ses forces leur juste demande, qu'il aimerait mieux mourir que de leur faire la moindre peine. Au surplus, il avait la certitude que le grand-seigneur leur serait favorable. Cependant le Tartare n'arrivait pas avec le firman. L'archevêque, homme de beaucoup de mérite, d'un esprit fin, et qui connaissait la scélératesse du gouverneur, n'était pas sans inquiétude ; il alla un jour chez Coutsciouk-Méhémet, et lui montra quelque crainte. « Sois tranquille, lui répondit le gouverneur, je le jure sur le Coran et par le grand prophète, jamais le glaive ne

touchera ton cou ; me punisse Allah, si je suis parjure ! »

Ce serment rassura l'Archevêque. Cependant ses craintes n'étaient que trop fondées. Dans l'espoir de s'emparer des biens des principaux Grecs de l'île de Chypre, Coutsciouk-Méhémet avait fait un rapport absolument contraire à ce qu'il avait promis ; il avait dépeint l'archevêque, les évêques grecs et les notables, comme des factieux prêts à se soulever contre la Porte, et à secouer le joug ottoman.

Le Tartare arriva enfin de Constantinople. Le gouverneur fit annoncer à l'archevêque, aux quatre évêques et aux quatre-vingt-treize notables de l'île, qu'il avait reçu un firman qui surpassait en clémence tout ce qu'il avait pu espérer ; qu'il les engageait à se rendre à Nicosie pour en entendre la lecture. Ils y allèrent, non seulement sans crainte, mais même avec joie. Quelle fut leur surprise, leur consternation, lorsque le cruel Coutsciouk, paraissant au milieu d'eux, leur fit la lecture d'un firman qui ordonnait qu'ils fussent tous mis à mort. Comment peindre cette terrible scène ? Les uns se jettent à genoux dans un état de désespoir, en prenant le Ciel à témoin de leur innocence ; les autres, furieux, demandent vengeance de cette atroce barbarie, sans exemple dans les annales des peuples ;

quelques-uns prononcent d'une voix entrecoupée de sanglots les noms de leurs épouses et de leurs enfants, et se recommandent au Père des miséricordes; d'autres veulent fuir, mais la fuite est impossible. L'archevêque s'avance vers le perfide gouverneur pour lui reprocher son crime et lui rappeler son serment: « Je t'ai promis, dit le monstre, que le couteau ne passerait pas sur ton cou ; je tiendrai parole : tu vas être pendu. » Ce fut le signal du carnage.

Assis sur son divan, les jambes croisées, la pipe à la bouche, entouré de ses satellites, Coutsciouk-Méhémet désignait tranquillement quelles devaient être les premières victimes, et riait avec ses conseillers à la vue des angoisses qu'éprouvaient ceux qui attendaient la mort. Beaucoup d'autres Grecs furent décapités, leurs biens confisqués, leurs femmes et leurs filles incarcérées...... Mais je m'arrête...... Dois-je placer ici une pensée qui, chaque fois qu'il m'arrive de parler de la Grèce, vient assaillir mon esprit et attrister mon cœur? je ne sais; mais elle m'échappe. La nation grecque, qui toujours a inspiré tant d'intérêt, pour laquelle tous les peuples ont fait tant de sacrifices, n'eut jamais à cœur de s'en montrer véritablement digne : jamais, et dans ces derniers temps même où elle avait à défendre une si belle cause, elle n'a

pas su répondre à ce qu'on attendait d'elle. Ah! sans doute il est dans son sein d'honorables exceptions, je me plais à le reconnaître, je puis en rendre témoignage; mais ceux qu'il faut excepter sont en trop petit nombre pour m'empêcher de dire que, malgré le fanatisme, malgré l'aversion pour les sciences, malgré le despotisme et la cruauté du musulman, je préfère un Turc à un Grec. Pour qui a étudié le caractère des deux peuples et les a vus de près, il n'est pas nécessaire de justifier cette préférence.

Le 27. — Le capitaine de *l'Ulysse*, comme je l'ai déja dit, est un excellent homme; mais il ajoute à son originalité quelque peu de superstition. Hier au soir il était d'une humeur charmante. Nous apercevions l'île de Chypre ; le vent était très favorable, nous avancions avec rapidité. Je m'approchai de lui pour lui demander quand nous pourrions arriver à Larnaca, lieu de notre débarquement, si nous avions toujours le même vent. Il ne me répondit pas; je réitérai ma demande; il se troubla, son visage se rembrunit, puis il me répondit: «On ne fait pas de pareilles questions, elles portent malheur. » Je ne pus m'empêcher de sourire, et je me tus. Pendant la nuit, le vent devint contraire; je m'en aperçus aussitôt. Ce matin, lorsque je suis monté sur le pont, au lever de l'aurore, le capi-

taine est venu à moi et m'a dit d'un air courroucé, en se tournant du côté de ce malheureux vent : « Mon Père, voilà votre ouvrage ». J'avais envie de lui répondre comme ce petit écolier paresseux à qui son maître demandait en colère « Qui a fait le ciel et la terre ? » et qui s'écriait tout éploré «C'est moi ! c'est moi ! mais je n'y retournerai plus ». Le vent contraire a duré toute la journée.

Le 28. — Le vent est un peu plus favorable.

Le 29. — Bon vent. A trois heures nous étions devant Larnaca ; nous allions entrer dans la rade, lorsqu'une barque sanitaire est venue nous donner la triste nouvelle que le choléra fait des ravages affreux à Alexandrie, dans toute l'Égypte et la Syrie, et que toute communication est interrompue avec ces contrées. Nous venions de Venise ; mais nous ne pouvions obtenir la permission de débarquer, sans prouver que nous n'avions eu en mer aucune communication.

Ce soir, nous avons jeté l'ancre ; nous étions en règle, nous avons pu débarquer. Pour me faire oublier ses petites boutades, le capitaine a hissé, avec le pavillon autrichien, le pavillon de Jérusalem, qu'il avait à bord par le plus grand des hasards ; il voulait même me saluer de toute son artillerie au moment du débarque-

ment. J'ai eu beaucoup de peine à obtenir de lui qu'il ne fit pas cet acte de folie, qui aurait jeté le ridicule, et sur lui, et sur moi pauvre trappiste.

J'ai écrit de suite à M. Antoine Caprara, consul autrichien; je lui ai envoyé les lettres de recommandation que j'avais pour lui, je l'ai prié de prévenir de mon arrivée les pères Franciscains de la Terre-Sainte, et de leur dire que je désirais loger chez eux.

Le 30 septembre.—J'ai débarqué et j'ai trouvé M. le consul autrichien, qui m'a conduit dans sa voiture à Larnaca, m'a présenté à sa femme, à ses enfants, à son chancelier et aux drogmans. Je me suis rendu de là au couvent des révérends pères Franciscains, qui m'ont reçu avec l'humilité et la charité religieuses.

Je ne saurais vous dire, mon cher ami, la consolation que j'éprouve en me voyant de nouveau dans un monastère. Je ne puis me lasser de contempler tristement ces longs cloîtres à moitié écroulés, ces armes de Jérusalem sur tous les murs; ces religieux, loin de leur patrie, sous un ciel embrasé, chantant, au milieu des Turcs, des Arabes et des Grecs, les louanges du Seigneur.

Les Turcs de ce pays respectent les pélerins, qu'ils appellent *hadschi*. Je suis revêtu de mes habits religieux, objet de curiosité pour la

foule, qui d'ailleurs ne paraît nullement songer à m'inquiéter ou à me tourner en dérision. Ces bons Turcs ne sont pas encore assez avancés dans la civilisation pour savoir combien les vêtements particuliers aux ordres monastiques sont offensants pour les lumières du siècle. Je laisse croître ma barbe, comme c'est l'usage parmi les religieux.

Quoique nous soyons au 30 septembre, le soleil est brûlant, la campagne aride et entièrement blanche. Le peu d'arbrisseaux qu'on aperçoit est couvert de poussière, le paysage est blanchâtre, triste et monotone. On reconnaît au premier coup d'œil que tout ici est asiatique ; tout frappe un Européen qui y vient pour la première fois : à chaque moment on rencontre de longues files de chameaux conduits par des Arabes et des Turcs à pied et à cheval, armés de pied en cap, et des femmes voilées dont on ne voit que les yeux.

La Marine et Larnaca sont deux villes, si toutefois on peut leur donner ce nom, qui touchent, pour ainsi dire, l'une à l'autre. Rien n'est plus mesquin, plus triste ; elles commencent à donner l'idée des villes du Levant : de chétives maisons de boue avec des terrasses, voilà tout. Je les ai trouvées presque désertes. Un grand nombre d'habitants s'étaient enfuis dans les

montagnes, depuis l'apparition du choléra-morbus que l'on croit avoir été introduit dans l'île par la conduite criminelle du consul général de Toscane à Alexandrie. Celui-ci fuyait le fléau qui ravageait l'Égypte; et, pour qu'il ne fût apporté aucun obstacle à son débarquement, il avait négligé de déclarer la mort de son secrétaire et de plusieurs matelots qui avaient péri à bord. Lorsque l'on connut cette supercherie, on le contraignit de se rembarquer. Mais la terreur était d'autant plus grande, que d'autres débarquements clandestins avaient aussi été opérés sur divers points, par des équipages venant de la Syrie, où le choléra fesait de rapides ravages. Damas, Jaffa, Saint-Jean-d'Acre, Jérusalem, ont perdu, m'assure-t-on, une quantité prodigieuse de leurs habitants.

Vous n'attendez assurément pas de moi, mon cher ami, que je vous redise ici ce que fut l'île de Chypre pour l'antiquité païenne, que je vous parle de l'infame déesse à laquelle elle était consacrée, des fêtes et du culte impur dont cette déesse fut l'objet à Paphos, à Amathonte, etc., de la part d'un peuple adonné au luxe, et perdu de débauche. Un pélerin qui va visiter le tombeau du Fils de Marie, détourne sa pensée de pareils tableaux, et en abandonne la peinture à cette classe de poètes dont la muse lubrique

ne rougit pas de célébrer, dans ses vers, les plus coupables déréglements de l'esprit, les plus honteux penchants du cœur. Au lieu de tels détails, je vous dirai au moins en peu de mots ce qui, depuis l'ère chrétienne, peut vous intéresser davantage, sous le rapport de la religion et de l'histoire.

L'île de Chypre, située entre la côte de Syrie et la Cilicie, aujourd'hui Caramanie, est la plus considérable de la Méditerranée. L'an 14 de Jésus-Christ, saint Paul et saint Bernabé allèrent y annoncer l'Evangile; ils prêchèrent d'abord à Salamine dans les synagogues des Juifs, et de là, se répandirent dans les autres villes. A Paphos, saint Paul convertit le proconsul Sergius-Paulus, en frappant d'aveuglement le faux prophète Bar-Jésu, qui s'opposait à sa prédication. Quelques années après, saint Bernabé, que l'on tient pour le premier évêque de Chypre, fut lapidé à Salamine par les Juifs, et y mourut martyr. Le corps de cet apôtre fut découvert dans la suite près de là. On trouva dans le cercueil une copie de l'Évangile de saint Matthieu, en langue hébraïque, copie écrite de la propre main du saint. Elle fut envoyée en 485 à l'empereur Zénon.

Après avoir formé plusieurs royaumes tributaires de l'Égypte et de l'empire Romain, l'île

de Chypre avait passé sous la domination des empereurs d'Occident et de Constantinople. Isaac I^er^, de la famille des Comnènes, la posséda longtemps. Richard I^er^, roi d'Angleterre, en ayant fait la conquête, la vendit aux Templiers, qui, à leur tour, la remirent entre les mains de Richard; et enfin ce dernier la céda à Guy de Lusignan. Charlotte, dernière héritière de cette famille, en fut chassée par son frère naturel, Jacques. Elle épousa depuis Louis de Savoie; et de là vient que les rois de Sardaigne prennent encore le titre de roi de Chypre. Après la mort de Jacques, Cornara sa femme, étant restée sans enfant mâle, abandonna l'île en 1480 à la république de Venise. En 1570 les Turcs s'en rendirent maîtres et la possèdent encore.

L'île de Chypre a deux cent vingt milles de longueur, soixante-cinq de largueur, et environ six cents de circuit. Elle est traversée, du levant au couchant, par une chaîne de montagnes dont les plus élevées sont l'Olympe et Sainte-Croix. Fagamouste, Nicosie et Larnaca sont les seules places importantes de l'île, renommée d'ailleurs par sa fertilité. Qu'il est à regretter qu'elle ne soit pas la possession d'un souverain européen!.... Sous la domination de la Porte, et sous les *sangsues* appelées gouverneurs de l'île, elle dépérit totalement : « Chaque jour, dit à ce

« sujet un voyageur célèbre, voit éclore un
« nouvel impôt; et, après s'être engraissé de la
« substance des peuples, après avoir enrichi les
« agents de ses cruautés, objet de l'exécration
« publique, chargé d'or et de malédictions, ce
« gouverneur se retire pour faire place à un autre
« qui enchérit sur les rapines et les vexations
« de son prédécesseur. »

Quelques instants avant mon départ de Fribourg, l'évêque de Lausanne me chargea d'une lettre et d'une aumône que les sœurs Visitandines de cette ville voulaient faire passer à un monastère de leur ordre. « Que nos sœurs seraient heureuses, me dit le prélat, si vous pouviez vous-même remplir le message! —Vous serez obéi, Monseigneur», répliquai-je aussitôt. Je croyais que cette commission était pour quelque ville de la Suisse ou de la Savoie. Je regardai l'adresse, et je lus: *A Madame la Supérieure des Visitandines, à Antoura sur le mont Liban en Asie*........ Quelle fut ma surprise! Monseigneur! m'écriai-je alors, à quelque distance que soit Antoura, avec le secours de Dieu, votre commission sera remplie..... En effet, jusqu'à mon arrivée en Chypre, j'espérai de pouvoir porter moi-même l'aumône des bonnes sœurs de Fribourg; mais me voici tout-à-coup arrêté.

Hélas! que je suis malheureux de ne pouvoir m'élancer de cette île sur le sol sacré, objet de tous mes vœux et de tous mes désirs! sur ce sol où Jésus nous racheta de son sang divin! où Marie, cette Vierge sainte, cette reine des anges, arrosa de ses larmes les traces ensanglantées de son Fils adorable! mais Dieu a voulu que la maladie dont il frappe aujourd'hui le monde, me rendît pour le moment impossible l'approche de cette terre sur laquelle il me tarde tant de répandre aussi des larmes d'amour et de reconnaissance: toutes les communications avec ces régions de la mort sont maintenant coupées. Que son nom soit béni!.... Hélas! en pensant qu'il ne permit pas au pieux chef d'Israel d'entrer dans la terre promise, ne dois-je pas trembler!.......... Mais, encore une fois, bénie soit sa volonté, toujours juste, toujours adorable! Et s'il ordonne que la main qui trace ces lignes, devienne, dans quelques heures, froide et immobile, que son nom soit béni encore!

J'éprouve ici, mon cher ami, ce qu'ont éprouvé plusieurs Européens en venant dans ces climats, un malaise général, une faiblesse inconcevable; je puis à peine certains jours monter l'escalier qui conduit à mon appartement; et à tout cela se joint une maladie qu'en Égypte on appelle *fleur de Nil*, espèce de lèpre qui me couvre

tout le corps. En me regardant, je me trouve quelque ressemblance avec cet homme des immenses douleurs, le pieux Job : heureux si je pouvais participer à sa patience, comme je participe à ses maux !

Dans ce moment, je reçois la triste nouvelle que le vice-roi d'Égypte marche contre le pacha d'Acre, dont le pachalik s'étend sur toute la Palestine. Pauvre Terre-Sainte ! Jérusalem va donc dans peu de semaines être la proie d'une armée égyptienne qui traînera à sa suite tous les fléaux de la guerre !.... Ma position est d'autant plus triste qu'il n'y a chez moi qu'une pensée, continuellement dirigée vers ce pays sacré, but de mon voyage. Cependant, mon ami, dans mon dictionnaire, le mot *peur* est rayé du nombre de ceux qui sont à mon usage ; d'ailleurs, j'ai souvent fait l'expérience que le courage consiste à entreprendre, et que le danger fuit devant celui qui le brave. Je tâcherai donc, malgré la saison avancée et périlleuse, malgré mille autres obstacles, de faire le trajet, à défaut de vaisseau, dans quelque barque arabe qui me jettera sur les côtes de la Palestine, éloignées de cinquante ou soixante lieues d'ici.

Voilà une lettre bien longue, mon cher ami ; vous vous apercevrez aisément, par la nature des détails et des réflexions qui les accom-

pagnent, qu'elle n'est pas l'œuvre d'un seul jour. En attendant qu'elle pût partir, j'ai pris, repris la plume chaque fois qu'il s'est présenté à ma pensée quelque chose qui dût vous intéresser. Adieu. Priez pour moi; ma première lettre vous viendra, si Dieu n'en ordonne pas autrement, de la rive opposée.

LETTRE ONZIÈME.

Larnaca, le 25 novembre 1831.

L'homme propose et Dieu dispose, mon cher ami; il lui a plu, dans sa miséricorde infinie, de me frapper de paralysie. Le côté droit et la tête ont été affectés; l'œil droit, la joue, la bouche ont été tout-à-fait privés de leur mouvement naturel. Je ne parlais que très difficilement, je buvais et mangeais avec une grande peine. Je ne pouvais cracher. Ce fut pendant la nuit que je m'aperçus que mon visage avait subi un grand changement. Je me levai, et bientôt j'eus la triste conviction que j'étais paralytique. Ce qui m'effraya le plus, ce fut cet œil droit, malgré moi toujours ouvert, immobile, qui me regardait fixement, et qui semblait

me dire : Il n'y a plus pour toi de Palestine, car tu vas mourir. Cependant aucune autre partie n'avait souffert, le cerveau était parfaitement libre.

J'avoue que j'éprouvai d'abord un sentiment pénible en me voyant ainsi défiguré. Toutefois, Dieu m'inspira d'aller à l'église pour lui offrir cette maladie, en esprit de pénitence; et, si je m'en souviens bien, je récitai le *Te Deum*. Des médecins grecs furent appelés; ils assurèrent qu'une saignée était urgente. Je ne voulus pas me rendre à leur avis; j'avais, je ne sais pourquoi, une aversion invincible pour cette opération, surtout sous un ciel embrasé, et dans une saison où les chaleurs sont encore étouffantes. Mais le supérieur du monastère voyant que je courais le plus grand danger, me dit d'un ton sévère : « Mon père, je vous ordonne de vous laisser saigner. » J'obéis alors sans hésiter, et l'on dit que c'est ce qui m'a sauvé.

Je n'oublierai jamais la soirée du jour suivant : je souffrais beaucoup, et aux souffrances du corps venaient se joindre celles de l'esprit, parce que je redoutais les progrès de la paralysie; et puis pouvais-je ne pas me souvenir que je me trouvais à six cents lieues de ma patrie et de tout ce qui m'était cher ! Je n'étais pour-

tant pas abandonné, car tous les pères de Terre-Sainte entouraient mon lit de douleur, et me prodiguaient toute sorte de consolations. Mais, ô nouvelle peine! mes yeux rencontrent un religieux portugais qui semble annoncer, par des signes répétés, que je suis un homme perdu. Néanmoins, d'une voix faible et pouvant à peine articuler quelques paroles entrecoupées, je remerciai la communauté de l'intérêt qu'elle voulait bien témoigner au pauvre pélerin ; je me recommandai à ses prières, et je fis quelques dispositions pour le cas de mort. Mes pensées étaient tournées surtout vers la crêche où voulut naître l'éternel amour, vers le Golgotha, vers la tombe sacrée, et quand je réfléchissais que vraisemblablement je ne verrais pas ces lieux si chers à mon cœur, mes yeux se remplissaient de larmes.

Quelle belle étude eût offert à un peintre cette vaste chambre éclairée seulement d'une lampe, cette chambre, où, étendu sur un divan dans mon habit blanc de la Trappe, j'étais entouré de ces bons religieux dont le vêtement, de couleur très foncée, contrastait avec le mien ! Leur longue barbe, leurs mains croisées sur la poitrine, et cette expression de figure où la charité se peignait dans chacun de leurs traits, rappelaient si bien les anciens solitaires!

Pendant ma maladie, tous les consuls m'ont comblé d'égards, surtout M. Caprara, consul d'Autriche. Les médecins grecs qui me donnaient des soins ont été infatigables.

Je ne saurais exprimer ce que j'ai éprouvé la première fois qu'il m'a été permis de descendre au jardin.

O jour de la convalescence,
Jour d'une pure volupté!
C'est une nouvelle naissance,
Un rayon d'immortalité.

Je te rends grace, ô mon ange gardien! tu sais si je fus enivré de bonheur en voyant que je pourrais continuer mon pélerinage! Oui, cette pensée était pour moi pleine de félicité; elle versait en mon ame des torrents d'une joie ineffable.

Dans une de mes chambres où je me tiens presque toujours, et qu'on appelle *chambre des divans*, parce qu'elle en est entourée, j'ai deux tableaux d'une très grande dimension: l'un représentant saint François d'Assise, et l'autre saint Antoine de Padoue. Au bas de ces tableaux sont les armes d'Autriche, avec les lettres M. T.; c'est un présent de Marie-Thérèse, de cette impératrice dont l'ame, encore plus grande que ses vastes états, se plaisait à ré-

pandre des bienfaits même dans les contrées les plus éloignées; de cette princesse qui étonnait le monde par sa piété autant que par son courage, et qui, entourée de faste et de grandeur, prenait plaisir à abaisser, devant le Roi seul éternel, sa tête auguste, sur laquelle tant de couronnes rayonnaient; de cette princesse qui n'oublia jamais que, quoique reine, elle n'était que cendre et poussière; de cette souveraine, enfin, dont le cœur fut sans cesse ouvert aux demandes de ses sujets, et dont le nom fut toujours un nom de bénédiction et d'amour. Je n'oublierai pas de vous dire qu'une fort belle pendule qui se trouve à la porte de ma chambre, est aussi un don de la même impératrice.

Voilà bientôt deux mois que je suis en Chypre, mon cher ami. Depuis mon rétablissement, je monte souvent à cheval pour connaître les environs; mais ma promenade favorite, c'est le bord de la mer; je n'y vais jamais sans m'y arrêter long-temps, les yeux fixés vers la contrée après laquelle je soupire, et que toutes les facultés de mon ame appellent à grands cris.

On trouve malheureusement ici plusieurs renégats, devenus turcs lors des massacres, les uns pour sauver leur vie, les autres pour pouvoir négocier plus librement.

Renier, abandonner son Dieu par crainte de la mort, c'est affreux, sans doute; mais l'abjurer, le renier de sang-froid et sans autre motif qu'un sordide intérêt, c'est le comble de l'indignité ! Si, au coin d'une rue étroite, il m'arrivait de rencontrer une charrette chargée de cadavres de pestiférés dont il me fût impossible d'éviter le contact, j'en éprouverais moins d'effroi, moins d'horreur que de la vue d'un renégat.....

Notre monastère a été fermé pendant quinze jours, à cause d'un bruit de peste qui se joignait à la terreur causée par le choléra. Je n'ai pu m'empêcher de sourire de la bonhomie avec laquelle nos bons Pères prenaient certaines précautions minutieuses en même temps qu'ils en négligeaient de beaucoup plus importantes. D'un côté, rien ne pouvait entrer sans une sévère purification; de longues pincettes, du vinaigre, étaient toujours là; une pomme de terre n'était pas admise avant d'avoir passé vingt fois par l'eau; d'un autre côté, dix chats sortaient de la maison, allaient et venaient, et pouvaient à chaque instant y introduire le fléau; moi-même, un jour, ayant crié au portier, qui ouvrait la porte à un chien : « Père Génipert! que faites-vous? gare la peste ! » Il me répondit avec la plus grande ingénuité : « Mais

ne faut-il pas que notre pauvre Castor vienne dîner ? » Castor n'a été mis dehors que depuis hier. Une pareille inconséquence de la part de ces bons Pères m'explique la mort de tous les religieux du monastère de Saint-Jean-d'Acre. Ces derniers, au reste, s'ils se sont montrés aussi imprudents dans les moyens d'empêcher la communication avec le dehors, seul préservatif contre la peste, ont fait paraître une charité héroïque en se servant mutuellement, malgré les dangers de mort auxquels ils ne pouvaient ainsi échapper. Par la position des cadavres, il était aisé de juger que les deux Pères qui avaient succombé les derniers, avaient expiré à peu près au même moment : l'un était étendu à côté du lit de l'autre, ayant à la main une coupe qui annonçait qu'il portait du secours à son confrère. Vraisemblablement leurs ames se sont présentées ensemble devant Dieu, pour recevoir le prix de leur charité.

P. S.—Béni soit le Dieu de miséricorde! j'apprends à l'instant qu'une goëlette turque part après demain pour Jaffa ; je vais tâcher, n'importe à quel prix, de faire le trajet avec elle.

LETTRE DOUZIÈME.

Jaffa, le 3 décembre 1831.

Je viens d'arriver dans cette ville, mon cher ami, sur la goëlette turque *Elpis* (l'Espérance), commandée par le capitaine Husseim. Notre traversée a été extrêmement heureuse. Ce n'est pas que le vent fût très favorable; mais nous avions un temps magnifique, fort à propos pour moi, car la *cajute* est une espèce de trou où l'on peut à peine se tenir, et l'odeur qu'on y respire est insupportable. Je n'ai pris du repos que sur le pont, sans autre lit qu'un tapis et une couverture. Si je n'eusse eu la précaution d'acheter en Chypre ces objets indispensables pour mon voyage, je me verrais bien souvent obligé de coucher par terre.

Qui n'a pas voyagé sur un bâtiment turc, ne peut s'en faire une juste idée; celle qu'en donneraient les descriptions même les plus exactes, serait certainement imparfaite. Notre capitaine, assis sur des coussins, dormait ou fumait. Les matelots grecs, au nombre de cinq ou six, jouaient, s'amusaient ou fesaient les

fous. Le plus entendu de tout l'équipage était le fils du capitaine, appelé Moustapha, enfant charmant de sept à huit ans, d'une figure très heureuse et où respirait une rare candeur, une rare honnêteté. Il était le petit économe : c'était lui qui tenait les provisions, et il s'acquittait de cet office avec une intelligence et une grace toutes particulières. Le jour même où je montai à bord, cet enfant m'intéressa par une action digne de remarque : il mangeait, et ayant laissé tomber un morceau de pain, il le ramassa avec respect, le porta trois fois à son front, puis à sa bouche, en levant les yeux au ciel, comme pour dire à Dieu qu'il connaissait le prix de la nourriture que dans sa bonté le Seigneur daignait lui accorder. Pauvre enfant! me disais-je souvent en le regardant, quel dommage que tu ne sois pas chrétien!

Moustapha était aussi mousse. Rien de si curieux que de le voir grimper jusqu'au plus haut des mâts, avec la prestesse et la légéreté de l'écureuil; pour descendre il se glissait le long d'une corde avec une rapidité effrayante.

Rien de plus curieux encore que de le voir au timon : il se donnait alors un air de gravité qui contrastait singulièrement avec son âge. Tout l'équipage l'admirait. Quant à moi, je ne l'aimais point à ce poste, que les matelots lui

confiaient momentanément, soit par paresse, soit pour répondre à ses supplications, et obtenir ainsi de lui, en sa qualité d'économe, quelques fêves ou quelque morceau de biscuit de plus. Mais si Moustapha était le plus aimable des enfants, il était aussi le plus rusé. S'apercevant de l'impatience que j'avais de voir la Terre-Sainte, il s'avisa un jour de monter au haut du mât, et de crier : Terre! terre! A ce mot, chacun se lève, car il y avait à bord encore quelques pélerins; on regarde, on se frotte les yeux, on regarde encore, mais on ne voit rien, sinon Moustapha, qui, son petit turban à la main, allait de pélerin en pélerin demander un *bachis*, c'est-à-dire une étrenne pour sa bonne nouvelle; ce que tout le monde s'empressa de lui donner en souriant, convaincu que c'était un tour de sa façon.

Nous naviguions sans boussole pendant les premiers jours. Sur ma demande bien prononcée, on en plaça une qui devint matière à dispute; le fait est que nous n'étions pas sur notre route. C'était désolant! heureusement nous avions, comme je vous l'ai dit, un temps magnifique, quoique avec un vent contraire. Pour vous donner une idée du désordre qui régnait à bord, je vous dirai, mon cher ami, que le second jour, ayant ordonné qu'on me

fît cuire quelques œufs pour mon dîné, on vint me dire qu'il n'y avait point de bois, que l'écrivain avait oublié de s'en procurer en Chypre............ On s'était imaginé sans doute que, comme pélerin trappiste, l'espérance d'apercevoir bientôt le pays où se portaient toutes mes pensées, où se dirigeaient toutes mes affections, en nourrissant mon ame, devait soutenir mon corps; je pris patience.

La nuit du 1er décembre fut d'une beauté ravissante. Un doux calme régnait dans l'air! le ciel offrait un voile semé de diamants! Les vagues de la mer jouaient autour de notre goëlette! L'épouse qni attend un époux chéri, qu'elle n'a pas vu depuis long-temps; la mère qui, à toute heure, croit entendre les pas d'un fils qu'elle est impatiente de revoir après une guerre meurtrière; la jeune fille qui va être mariée, et qui n'a pas encore vu paraître celui qui doit la conduire à l'autel pour lui jurer un éternel amour, n'éprouvent pas un sentiment d'une plus tendre impatience que celui que je ressentais de voir la Terre-Sainte! Les pélerins qui étaient à bord, partageaient cette impatience. Une jeune Grecque des environs de Constantinople, qui allait à Jérusalem avec son mari et trois petits enfants, se tenait continuellement sur le pont. L'un de ces enfants

était encore à la mamelle. Les deux autres ne cessaient de lui faire des questions, et elle leur montrait dans le lointain, au delà de la mer..... et s'élevant sur la pointe de leurs petits pieds, ils regardaient de tous leurs yeux, sans discontinuer de jaser et d'interroger leur mère, qui me semblait leur parler toujours du bon Dieu. Enfin, à la pointe du jour, nous aperçumes la Palestine!.... nous nous précipitâmes à genoux, les yeux fixés sur cette terre, que le Sauveur du monde a remplie de ses mystères, et couverte de ses prodiges! A sept heures du matin nous étions devant Césarée; à gauche, s'élevait dans le lointain, le mont Carmel. J'avais devant moi les côtes de la Palestine; elles sont d'une affreuse tristesse.

Le soir, nous jetâmes l'ancre devant Jaffa. C'est une ville bâtie en amphithéâtre, d'un assez triste aspect. Son premier nom était *Joppé*, et c'est celui que lui donne l'Écriture, qui en parle souvent. Quelques auteurs profanes ont prétendu qu'elle fut ainsi appelée de Jope, fille d'Éole, et femme de Céphée. On croit communément qu'elle est une des plus anciennes villes du monde, et qu'elle doit sa fondation à Japhet, second fils de Noé. Ce fut là que Jonas s'embarqua pour aller à Tharse. Hiram, roi de Tyr, y fesait arriver les vaisseaux chargés de bois et de

marbre, qu'il envoyait à Salomon pour la construction du temple. Saint Pierre y demeurait lorsqu'il eut une vision au sujet de Corneille, et qu'il ressuscita Tabithe. Josèphe rapporte que les Romains ruinèrent cette ville de fond en comble pendant le siége de Jérusalem.

La rade de Jaffa est fort périlleuse, très redoutée des navigateurs, qui doivent toujours être sur leur garde.

Hier matin, à la pointe du jour, des barques vinrent entourer notre vaisseau pour nous conduire à la ville, dont l'accès est difficile, à cause de ses nombreux rochers qui présentent à l'œil leurs flancs dégarnis. Les murailles étaient couvertes de spectateurs qu'avait attirés la curiosité. Les barques étant beaucoup plus basses que le pont sur lequel ont doit grimper, et n'y ayant point d'échelle, le débarquement n'a pas lieu sans danger. Plus d'une fois il est arrivé que des passagers, en s'élançant, se sont estropiés, et nous eussions pu éprouver le même accident si plusieurs personnes ne se fussent empressées de venir à notre aide. L'indolence apathique de l'administration turque voit tout cela sans y porter remède.

A peine débarqué, malgré la foule qu'attirait autour de moi l'*étrangeté* de mon costume, je me prosternai pour baiser cette terre sacrée,

où Dieu, dans sa miséricorde, m'avait conduit d'une manière si miraculeuse. Les Turcs et les soldats du vice-roi d'Égypte, qui se trouvaient là en grand nombre, quelque étonnés qu'ils fussent de ma conduite, ne se permirent pas le moindre signe d'improbation; plusieurs même, paraissant en comprendre le motif, me témoignaient du respect; le mot de *hadchi* (pélerin) s'entendait de tout côté. Cependant la foule augmentant de plus en plus, les drogmans des Pères de la Terre-Sainte de Jaffa, qui avaient été envoyés à ma rencontre, firent faire place, et marchant devant moi, me conduisirent au monastère. Je demandai, avant tout, à aller à l'église. De là, je portai mes lettres de recommandation au supérieur, et je fis une visite aux autres Pères, qui me reçurent avec bonté et politesse. Le neveu du cardinal don Emmanuel Cantillo Jovellanos archevêque de Tolède, jeune prêtre de la Terre-Sainte, me céda sa chambre. Le monastère venait d'être reconstruit avec des matériaux tirés de Césarée. O Providence de mon Dieu! les pierres qui avaient servi à Hérode pour fonder une ville en l'honneur d'Auguste, servaient maintenant à bâtir un temple à l'enfant dont la naissance lui avait causé tant d'épouvante, et qu'il avait voulu faire périr. Quoique réédifié à neuf, le mo-

nastère de Jaffa, qui a coûté beaucoup d'argent, ressemble à tous les monastères de la Terre-Sainte : il offre l'aspect d'une forteresse, d'un manoir du dixième siècle; ce sont des pierres amoncelées, et voilà tout.

La cellule que j'occupe donne sur la mer. Je restai long-temps à ma fenêtre, à contempler ce superbe, mais perfide élément, lien des deux mondes, que ses eaux mugissantes engloutiraient, si la main puissante de Dieu n'en avait posé les limites dans le grain de sable auquel il a commandé de l'arrêter. Je considérais avec un sentiment de plaisir et une sorte de reconnaissance le frêle bâtiment qui m'avait transporté en Palestine. L'homme est ainsi fait; passager dans cette grande vallée de pleurs, il attache son ame et ses affections immortelles à tout ce qui le presse et l'environne..... Hélas! je ne devais plus le revoir, ce vaisseau : quelques heures après il vint se briser contre les écueils qui rendent la rade de Jaffa si périlleuse. Il périt entièrement; l'équipage fut sauvé, mais après avoir éprouvé toutes les horreurs de la mort! Que j'y fusse resté quelques instants encore, et moi-même peut-être je n'existerais plus!..... Au moment où j'écris ces lignes, les Pères de la Terre-Sainte seraient probablement occupés à enlever mon cadavre étendu sur la plage, et

après quelques heures passées à l'église, au milieu des chants funèbres, ils l'auraient enfin dirigé vers sa dernière demeure. L'Arabe, en voyant le convoi, aurait demandé qui l'on enterrait : « Nous l'ignorons, aurait dit un Père; c'est un pélerin du bâtiment qui vient de faire naufrage; à son habit il paraît un religieux. » Et la froide terre m'aurait couvert, sans qu'un ami se fût approché de ma fosse, sans qu'une larme fût tombée sur mon cercueil, sans qu'on eût jamais aperçu, sur la petite élévation de poussière formée par ma dépouille mortelle, l'empreinte du genou d'un être qui m'eût aimé!

Lors de notre arrivée, Jaffa, comme vous avez pu le conclure de ce que j'ai dit précédemment, était au pouvoir du vice-roi d'Égypte. Le fils de ce prince, Ibrahim-Pacha, s'en était emparé depuis quelques jours par une ruse dont une circonstance imprévue lui avait suggéré l'idée, et qu'il avait mise à exécution avec autant d'habileté que de promptitude. Il allait avec quelques vaisseaux attaquer Saint-Jean-d'Acre; à son passage devant Jaffa, un certain nombre de personnes de cette ville crurent devoir le visiter. Mais à peine furent-elles à bord, que, profitant de l'occasion, il fit arrêter les pilotes qui les avaient amenées, et les contraignit de diriger eux-mêmes quelques-uns de ses bâ-

timents de guerre, et d'opérer pendant la nuit le débarquement de quinze cents hommes, qui se rendirent aussitôt maîtres de la place. Pris au dépourvu, les soldats du pacha de Saint-Jean-d'Acre s'enfuirent sans combat.

Il y a à Jaffa un consul russe fort aimable, M. Mostras; il est uniquement chargé par son prince de prêter appui aux pélerins de sa nation.

Rien de plus beau, de plus fertile que les jardins qui entourent la ville. Les citronniers et les orangers, dont les fruits sont très renommés, s'y trouvent en telle quantité, que les feuilles permettent à peine de distinguer la tige et les branches qui les portent.

C'est ici que le voyageur commence à rencontrer les femmes toutes voilées. Quand je dis voilées, ce n'est pas d'un voile qui descende de la tête jusqu'au milieu du corps, mais d'une espèce de guimpe noire ou d'un vert jaunâtre, presque collée sur la figure de manière à ne laisser apercevoir que les traces du nez, du menton et des joues; la bouche et les yeux ne paraissent point. C'est affreux, c'est horrible pour un Européen peu accoutumé à ce spectacle! Je rencontrai dans une rue une troupe de ces femmes fantômes, dont mon costume de trappiste attirait les regards. Il me prit un frisson en me voyant entouré de telles figures; je

pensai aux sorcières de Macbeth..... Elles sont toutes extrêmement vêtues; elles s'enveloppent, quand elles sortent, d'une grande pièce de coton blanc qui les couvre de la tête aux pieds, et qu'elles drapent d'une façon gracieuse. Avec cela, elles portent des bottes ordinairement jaunes, qui, par leur largeur, répondent parfaitement à tout le reste. Je ne sais à quoi comparer une femme turque, accoutrée de la sorte: par la tête elle ressemble à un spectre, et par le reste du corps à une espèce de tonneau ambulant placé sur deux poutres. Les femmes du peuple s'appliquent sur le nez et la bouche un linge sale, ne laissant à découvert que les deux yeux, très souvent malades.... Mais que fais-je, mon ami, et n'est-ce pas trop m'occuper de choses si étrangères au but de mon voyage? La pénible impression que j'en ai ressentie m'a fait oublier que je suis en Terre-Sainte, et a, pour ainsi dire, malgré moi, distrait un instant ma pensée du bonheur prochain qui m'attend.

Je pars demain pour Rama, et de là je m'acheminerai vers Jérusalem.

Encore un mot. Le monastère que je vais quitter n'est habité que par des Pères Franciscains espagnols, qui, avec les italiens, desservent en général les monastères de la Palestine. Le Père gardien du tombeau de notre

Seigneur, qui remplit la première dignité, doit toujours être italien; le vicaire, qui remplit la seconde, était toujours français; mais depuis que la France n'a plus d'ordres monastiques, cette charge se donne alternativement à des Espagnols et à des Italiens. La troisième grande charge, et peut-être la plus importante, est celle de procurateur : elle embrasse les affaires temporelles des monastères de Terre-Sainte, et ne peut-être confiée qu'à un Espagnol. Les couvents desservis par les Pères Franciscains en Asie et en Afrique, sont ceux de Jérusalem, de Rama, de Saint-Jean-d'Acre, de Jaffa, de Larnaca, de Nicosie, de Bethléem, de Saint-Jean-du-Désert, de Nazareth, de Sidon, de Tripoli de Syrie, d'Alexandrie, du Caire, du mont Liban, de Damas et d'Alep.

A Jérusalem, à Bethléem et à Nazareth, les Pères sont des deux nations; à Jaffa, à Rama, à Saint-Jean-du-Désert, à Damas, les Pères sont exclusivement espagnols. Les autres endroits se trouvent desservis par les Italiens.

Adieu, mon cher Charles, adieu!

LETTRE TREIZIÈME.

Rama, le 5 décembre 1833.

Mon cher ami, je partis hier, après midi, de Jaffa, avec un guide, un mulet pour moi, et deux ânes pour mon bagage; j'emporte, entre autres choses, un sac de pommes-de-terre. Ceci vous paraîtra singulier; mais comme je ne mange pas de viande, qu'il se trouve peu de légumes en Palestine, et que la saison des fruits est passée, j'ai dû prendre quelques mesures pour mes nombreuses excursions.

Je ne puis vous dire combien je fus effrayé en voyant que le mulet sur lequel je devais faire le trajet de Jaffa ici, avait pour toute selle un énorme sac rempli de je ne sais quoi; pour étriers, de mauvaises cordes; pour bride, une chaîne passée autour du cou. J'eus beau gronder, beau prier, beau promettre de l'argent, tout fut inutile; il me fallut grimper sur ma triste monture, et m'y tenir les jambes tellement écartées, que je suis arrivé presque éreinté. Que sera-ce d'ici à Jérusalem?... Encore douze

ou quatorze heures sur un pareil coursier, par des chemins affreux, que deviendrai-je ? Mais je m'oublie...... Je me plains...... Je me plains! Hélàs! est-ce donc sur la route de Jérusalem, qu'un chrétien, un religieux, un trappiste, doit gémir à l'idée d'une douleur?.......

En sortant de Jaffa, je m'égarai loin de mon guide, au milieu d'une place où l'on tenait marché, et où de nombreux vendeurs avaient étalé à terre des oranges, des verres, des pots, et plusieurs autres marchandises. Autour des denrées surtout, je remarquai un grand nombre de Turcs, d'Arabes, de soldats égyptiens, bien reconnaissables à leur costume rouge, beaucoup de femmes et d'enfants; tous ces groupes étaient entremêlés d'ânes et de chameaux, de manière à ne pas laisser de passage; et moi, sur mon mauvais mulet sans bride, embarrassé dans cette populace, je demandais, en italien, si l'on avait vu mon guide, et quelle était la route de Rama; et l'on me riait au nez. Les vendeurs dont j'approchais de trop près, et qui voyaient déja les pieds de mon mulet dans leurs marchandises, jetaient les hauts cris; tout le monde me poussait, les petits Arabes me tiraillaient; enfin, j'étais dans une position d'autant plus pénible, que la moindre impatience, la moindre vivacité de ma part au-

rait pu avoir des suites fâcheuses. Cependant je vis bientôt arriver gravement vers moi un Turc, à qui j'inspirais probablement de la pitié, qui, sans me dire un mot, prit mon mulet par sa chaîne, et fesant faire place, n'épargnant pas surtout les petits Bédouins, me conduisit à la porte par laquelle je devais sortir pour aller à Rama. Ce ne fut que là que je retrouvai mon guide et mon bagage......... Je dois rendre justice aux soldats égyptiens, ils se comportèrent très bien, et ne se permirent pas même un sourire. En général, les soldats, quoique peu exercés et mal tenus, ont une espèce de discipline dont on s'aperçoit aisément.

La journée était superbe, et me rappelait ces belles journées de printemps de l'Italie. La plaine de Sarons, que je traversais, si louée par l'Écriture, était émaillée de fleurs. Le poète a eu raison de dire :

> Ainsi qu'on choisit une rose
> Dans les guirlandes de Sarons.

On aperçoit de loin à loin, sur cette belle plaine quelques mauvais hameaux. Je passai près de l'un d'eux; il était entouré de troupeaux innombrables de vaches, de moutons, et surtout de chèvres noires de la plus grande beauté.

Leurs longues oreilles pendantes sont pardessus tout remarquables. Je ne me souviens pas d'avoir vu en Europe, près d'aucun village, une aussi grande quantité de bestiaux; cela rappelait à ma mémoire les troupeaux d'Abraham, de Loth et de Jacob. Ce fut dans cette plaine que Samson brûla les blés des Philistins: les renards y sont fort communs.

Plus j'avançais vers Jérusalem, plus mon cœur battait; j'étais bien aise d'arriver le samedi au soir à Rama pour y passer le dimanche, et me préparer au jour mémorable de mon entrée dans la ville sainte, jour le plus beau, le plus heureux de ma vie!

Rama, presque sur les confins de la plaine de Sarons, est dans une position délicieuse. La ville est fort mal bâtie. Les maisons sont de pierre grise, et ressemblent à de grandes cabanes; les rues sont horribles : lorsqu'il pleut, on ne saurait faire quatre pas sans tomber dans la fange jusqu'au genou. Pour y arriver, je passai à travers une forêt de napals, d'une étendue immense. Je descendis à l'hospice des Pères de Terre-Sainte, où l'on me reçut très bien, quoiqu'il fût tard.

Le monastère est bâti à l'endroit même où était la maison de Nicodême, à qui l'église est dédiée. Il n'y a dans l'hospice que deux

Pères espagnols et un frère convers. Ce matin, après l'office, je suis allé voir la citerne que sainte Hélène, mère de Constantin, a fait construire. On y descend par environ trente marches; l'intérieur en est très vaste; on y compte vingt-quatre arcades, autrefois ornées de belles peintures que le temps a presque entièrement effacées. La Palestine est pleine de monuments qui attestent la piété et la charité de l'illustre princesse.

A un petit quart de lieue de là, se trouve la tour des Quarante-Martyrs, du sommet de laquelle on jouit d'une vue magnifique. Cette tour, d'un très bel effet, tombe en ruine. Elle est entourée de cloîtres d'une assez belle architecture qui appartiennent à un monastère dont le nom m'est échappé.

Je comptais partir aujourd'hui, mon cher ami; mais le temps, jusqu'à présent si beau, a changé tout-à-coup; il a plu toute la nuit. Mon guide, comme tous les Turcs, n'aime pas à se mouiller; il n'est pas venu; je l'attendais cependant avec les montures. Mon départ n'aura donc lieu que demain. Les bruits les plus contradictoires se répandent sur le plus ou le moins de sûreté qu'il peut y avoir dans les chemins d'ici à Jérusalem: quelques personnes assurent que l'on ne court aucun danger; d'autres disent que les Arabes,

profitant de l'état d'anarchie où se trouve la Palestine, pour ainsi dire sans maître maintenant, infestent la route, et ajoutent au brigandage, le meurtre et le massacre. J'en saurai quelque chose demain.

LETTRE QUATORZIÈME.

Jérusalem, le 8 décembre 1831.

Avant-hier, mon cher ami, à cinq heures du matin, des coups redoublés à la porte du monastère, vinrent m'annoncer l'arrivée de mon guide. Le jour commençait à poindre, lorsque je montai à cheval. Le guide montait un âne; mon bagage était porté par un mulet. J'étais en habit de trappiste; car, comme j'ai déja eu occasion de vous l'écrire, dans ce pays d'infidèles un religieux peut faire ce qu'il n'oserait se permettre dans un état réputé chrétien. Une croix de bois et un chapelet pendaient à mon côté. Faut-il le dire, à ma honte, je n'aurais pas été fâché d'y joindre le sabre que je portais jadis. Le ciel était nébuleux. La pensée de cette ville, où tout parle du Sauveur du

monde, plus que jamais remplissait mon ame, et absorbait toutes mes pensées! J'avais devant moi les montagnes de la Judée, où je ne parvins qu'au bout de deux heures et demie, après avoir traversé une plaine inégale et inculte. Ces montagnes, assez basses d'abord, s'élèvent peu à peu; et ne présentent qu'un aspect triste et sévère; ce sont des rochers posés en amphithéâtre les uns sur les autres, sur le flanc desquels on n'aperçoit que quelques oliviers et quelques chênes qui semblent avoir été frappés de la foudre.

Pour des chemins, il n'y en a pas trace; partout des pierres qui roulent sous les pieds. Heureusement les chevaux et les mulets du pays y sont si bien habitués, qu'ils bronchent rarement, même dans les endroits les plus difficiles. Arrivé à une certaine hauteur, je me retournai vers le sud pour considérer cette belle plaine de Sarons et la mer qui la termine; ma vue, attristée par l'aridité du sol, avait besoin de ce soulagement.

De Rama à Jérusalem, on passe par un village qu'on appelle Jérémie ; on y paie un droit, ou plutôt une contribution forcée, à un chef de tribu arabe, que l'on pourrait, sans blesser la charité, appeler chef de brigands. Son nom est Ibrahim-Abou-Gosch. Il a succédé

à son frère Ibals-el-Rouman, qui était la terreur du pays, et qui est mort, il y a quelques mois, en revenant de La Mecque. Comme on avait pillé récemment des voyageurs et assommé leur guide, je n'étais pas sans crainte en approchant de cet endroit, surtout me trouvant obligé de passer à travers une trentaine d'Arabes couchés par terre, et dont je n'avais aperçu les turbans qu'à une portée de pistolet.

Cependant plus nous avancions, plus les montagnes devenaient arides, et les chemins difficiles. Nous marchions entre des rochers blanchâtres, ne découvrant çà et là qu'un peu de pâle verdure que quelques chèvres se disputaient, et des buissons sans feuilles qui montraient leurs racines. Des Bédouins d'une figure affreuse, et à peine couverts de quelques lambeaux, passaient de temps en temps à côté de nous, quelques-uns à pied, d'autres à cheval et armés. Mon costume paraissait les surprendre beaucoup : ils s'arrêtaient, me regardant fixement. Dans certains chemins étroits, quelquefois j'étais si près d'eux, que nous nous touchions presque. Mon guide eut quelques moments d'inquiétude.

Nous avions cessé de monter; nous parcourions une plaine pierreuse; il venait de pleuvoir assez fortement, et nous avions devant

nous un des plus beaux arcs-en-ciel que j'aie vus de ma vie. Son éclat ne servait qu'à rendre les objets sur lesquels il se réfléchissait plus tristes et plus lugubres.

Il était quatre heures ; la ville sainte ne pouvait être éloignée. Le cœur me battait ; je respirais à peine : à chaque éminence qui venait frapper mes regards, je croyais voir les murs de la sainte cité. Remarquant une tour et quelques maisons : La voilà ! m'écriai-je.... Mais mon guide m'apprit que c'était le mont des Olives. A ce mot, qui rappelle à la piété de si touchants souvenirs, je me découvre, profondément ému ; mes yeux se remplissent de larmes. Je m'avance la tête nue..... un quart d'heure s'écoule. Oh ! qu'il fut long !..... Tout-à-coup, sans voix, dans l'extase, et palpitant de bonheur, je m'élance de cheval, et, le front dans la poussière, j'adore Jésus-Christ, le fils du Dieu vivant, le Sauveur du monde : j'avais aperçu Jérusalem !

.... Il était cinq heures moins quelques minutes, lorsque j'entrai pieds nus, par la porte du Bien-Aimé (Bab-el-Kzalil) dans la ville sainte ; à cinq heures un quart j'étais dans l'église du Sauveur, l'adorant dans son saint sacrement. Les Pères Franciscains me reçurent avec une charité digne des gardiens du tombeau de

celui dont la vie et la mort furent consacrées au bonheur des hommes.

Je remis mes lettres de recommandation au révérend Père François de la Grotte, gardien du saint - sépulcre, auquel j'étais particulièrement recommandé, d'après un ordre de Sa Sainteté, par la Propagande à Rome. Après m'avoir lavé les pieds, et donné quelque nourriture, on m'assigna ma cellule vis-à-vis de celle du révérend Père. J'avais besoin de repos j'étais harassé, mon corps avait souffert, et mon ame avait reçu des impressions qu'aucun langage ne peut rendre. Cependant je ne pus dormir; si parfois je m'assoupissais, je me réveillais bientôt. Tu es à Jérusalem, me disais-je! tu es à Jérusalem, à trois cents pas du Calvaire, de la tombe de Jésus-Christ ton Sauveur.......... et cette idée remuait toutes mes facultés. Parfois il m'arrivait de me demander si ce n'était point un songe ; mais aussitôt la douce conviction de la réalité écartant cette espèce de doute, ne laissait plus dans mon ame qu'un sentiment délicieux de bonheur et de joie.

Mon projet avait été d'aller, en me levant, à l'église du Saint-Sépulcre, de m'y renfermer avec huit ou neuf religieux de Terre-Sainte, qui s'y trouvent toujours, comme je vous

l'expliquerai plus tard; mais parce que la fête de l'Immaculée-Conception était le lendemain, et que la communauté aurait peut-être trouvé singulier que je ne la célébrasse pas avec elle, je remis au jour suivant mon entrée au Saint-Sépulcre.

A l'aurore j'étais déja sur la terrasse du monastère, d'où l'on aperçoit toute la ville et ses environs.

Le soleil se levait majestueusement derrière le mont des Olives. J'avais devant moi, à peu de distance, l'église du Saint-Sépulcre et ses hautes coupoles; plus loin, le parvis, et la place où fut jadis le temple de Salomon, et que termine la vallée de Josaphat; à droite l'ancien palais de David. A genoux, penché sur le parapet, je ne pouvais me lasser de considérer ces lieux et ces monuments. J'écoutais à peine le bon frère qui me les montrait, car mon cœur les avait devinés avant que sa bouche en eût prononcé les noms. Je contemplais surtout cette église du Saint-Sépulcre, à laquelle se rattachent des souvenirs si douloureux et si touchants. Il me fallait attendre vingt-quatre heures encore avant de m'y rendre; chaque instant me paraissait un siècle. Cependant j'étais très décidé à ne m'approcher la première fois de la roche sanglante où l'immortelle clé-

mence s'immola pour nous, et de la tombe sacrée, que seul et dans le silence de la nuit. Je savais combien cela me serait difficile, à raison du grand nombre de pélerins grecs et arméniens venus cette année à Jérusalem ; toutefois, j'espérais trouver bientôt quelque heure favorable pour l'exécution de mon dessein. En attendant, pressé de connaître la *Voie douloureuse*, et ne pouvant satisfaire entièrement mon impatience, je voulus visiter au moins une partie des lieux par où passa l'auguste Victime en allant consommer la grande expiation.

A deux heures après midi, je sortis du monastère des Pères Franciscains, accompagné du Père Perpétue, de Soléra, secrétaire de Terre-Sainte, et d'un drogman. Une profonde tristesse s'était déja emparée de mon ame, et elle s'accrut encore à mesure que je m'avançais vers ce théâtre de tant de souffrances.

La rue qui conduit à la voie Douloureuse est un peu moins irrégulière que cette voie elle-même, et l'on descend presque continuellement jusqu'à l'endroit où le Cyrénéen Simon aida notre Seigneur à porter sa croix.

La première station qui se présente en partant du monastère, est celle où Jésus-Christ, suivi d'une foule immense, se retourna vers

les femmes d'Israel, qui gémissaient et pleuraient sur son sort : elle est indiquée par une porte murée. Je crus devoir en ce lieu donner quelque signe de respect; le drogman me fit observer que je serais insulté par les Turcs, si j'étais aperçu. Je ne fus pas de son avis : je me prosternai, et, à la vue des endroits les plus remarquables où le Fils de l'Éternel se traîna chargé du bois sur lequel il allait expier les péchés des hommes, je renouvelai le même hommage d'adoration et de douleur, et personne ne me dit mot.

Nous avancions dans la voie Douloureuse, quand le Père qui m'accompagnait s'arrêtant, « C'est ici, me dit-il, que Jésus rencontra sa sainte Mère! » Ces paroles me firent éprouver une sensation profonde : elles retentiront longtemps dans mon ame. En effet, quel être au monde ne se sentirait pas ému en pensant à cette mère si tendre, rencontrant son fils qui déja avait succombé une fois sous le fardeau qu'il portait!....... Il était entouré de bourreaux, défiguré, couvert de crachats, de poussière et de sang!.....

C'était Jésus! c'était son fils! celui qu'elle avait nourri de son lait! qu'elle avait réchauffé sur son sein! celui avec lequel elle avait fui en Égypte! dont elle avait soigné l'enfance! avec

lequel elle avait partagé le pain de la pauvreté! dont une absence de quelques jours seulement lui avait causé de si vives alarmes! C'était Jésus! c'était son fils! c'était son Dieu qu'elle voyait marcher à la mort! et à la mort la plus infame, la plus douloureuse! c'était son fils qu'elle accompagnait, et dont elle arrosait de larmes les traces ensanglantées!.....

Nous étions parvenus au prétoire de Pilate, où Jésus-Christ fut condamné à mort.

En présence des débris de ce palais, et sur le lieu où l'Homme de douleur reçut avec une si entière résignation sa sentence de mort, il me semblait entendre encore les cris homicides qui y avaient retenti, il y a dix-neuf siècles, et distinguer, à travers les clameurs de mort, ces horribles paroles : « Que son sang retombe sur « nous et sur nos enfants! »......... Je croyais les apercevoir écrites en lettres de sang sur chacune des pierres qui m'entouraient !.....

Il n'était pas très tard, et j'étais impatient de voir Gethsémani, ce jardin où Jésus se retirait souvent avec ses disciples, et où, la veille de sa mort, il fut trahi par un baiser; je priai le Père secrétaire et le drogman de m'y accompagner. Nous passâmes par la porte Bab-el-Sidi-Mariam, qui fait face au mont des Olives ; on l'appelle indifféremment la porte de Saint-

Étienne, ou la porte de Marie, parce que ce fut par cette porte que le saint sortit pour aller au martyre, et qu'elle conduit aussi au tombeau de la Sainte-Vierge.

Nous descendîmes presque tout de suite par une pente extrêmement rapide de la vallée de Josaphat, à l'endroit où saint Étienne fut lapidé : *Et ejicientes eum extra civitatem.... lapidabant Stephanum invocantem, et dicentem : Domine Jesu, suscipe spiritum meum*[1].

> « Un peuple de bourreaux, déchaînant son courroux,
> Se jette sur sa proie. On l'entoure, on l'entraîne ;
> Étienne les bénit en tombant sous leurs coups.
> A leurs cruels efforts l'impiété préside ;
> Elle souffle sa rage au cœur de ces pervers.
> La fureur les transporte, et la pierre homicide
> Échappe de leurs mains et vole dans les airs.
> Le martyr triomphant sourit à son supplice ;
> Il salue avec joie une si sainte mort ;
> Et, consommant en paix son sanglant sacrifice,
> Dans les bras de son Dieu s'abandonne et s'endort. »

On me fit voir l'endroit où Saul, qui avait consenti à sa mort, gardait les habits de ceux qui le lapidaient : *Testes deposuerunt vestimenta sua secus pedes adolescentis qui vocabatur Saulus...... Saulus autem erat consentiens neci ejus.*

Pour arriver au jardin des Douleurs, il faut

[1] Act. VII.

traverser le torrent de Cédron. Ce jardin appartient aux Pères de Terre-Sainte; il n'est clos que par une mauvaise muraille de trois pieds de haut, construite à pierre sèche. Son étendue est de plus de cent pas en carré. On y remarque huit oliviers d'une grosseur extraordinaire et d'une antiquité si visible, que l'on peut croire, avec la tradition, qu'ils existaient du temps de Jésus-Christ. Je n'ignore point que lors du siége de la ville sainte, Tite ordonna d'abattre *tous* les arbres d'alentour. Mais quand on supposerait que l'ordre fut exécuté à la rigueur, il me paraîtrait encore permis et même raisonnable de penser qu'il dut en échapper quelques-uns, comme dans une ville prise d'assaut, malgré l'ordre formel du général de *tout* passer au fil de l'épée, il est rare, très rare que huit, dix personnes, et même plus, n'échappent au massacre. D'ailleurs, il est reconnu que les oliviers vivent des milliers d'années; et quand ceux dont je parle n'auraient sur les arbres de la même espèce d'autre avantage que celui d'avoir puisé leur sève dans une terre arrosée de la sueur et du sang du fils de l'Éternel souffrant pour l'homme coupable, il y en aurait assez, ce me semble, pour fixer l'attention du chrétien, et mériter de sa part une sorte d'hommage. Aussi personne ne s'en approche sans respect:

le Grec, l'Arménien, l'Arabe même les vénèrent comme nous.

Le couvent de Jérusalem entretient une garde turque pour empêcher qu'on ne touche à ces oliviers, qui, malgré leur décrépitude, donnent quelques olives avec lesquelles on fait des chapelets; leur rareté semble ajouter encore quelque chose à tout le prix qu'on y attache. J'en ramassai un certain nombre. Il était trop tard quand on m'avertit qu'il était défendu, sous peine d'excommunication, de toucher aux feuilles et aux branches. Je m'étais déja permis d'en couper quelques-unes, péché d'ignorance que vous trouverez, j'espère, bien excusable. Je vous les montrerai un jour, si Dieu me ramène auprès de vous.

Vers l'extrémité du jardin est l'endroit où les Apôtres s'endormirent lorsque notre Seigneur les laissa pour aller prier. On m'assura que leur corps s'était empreint sur la pierre où ils avaient dormi, et qu'il en restait quelques traces. Mais je ne reconnus là rien qui pût m'autoriser à croire une pareille assertion.

Un peu plus loin est la grotte où Jésus fit sa prière; elle porte le nom de grotte de l'Agonie. Elle est absolument dans le même état où elle se trouvait au temps de notre Seigneur. L'espèce de voûte qu'elle forme s'appuie sur trois

pilastres de la même roche. Le jour y pénètre par une ouverture pratiquée dans le haut, sur laquelle s'étend une grande grille destinée à repousser les pierres que les Turcs pourraient y jeter. Autrefois on y arrivait de plain-pied; maintenant on y descend par huit ou dix marches. Elle est fermée par une porte dont les révérends Pères Franciscains gardent la clé.

Ce fut dans ce lieu, l'un des plus augustes de l'univers, que le Sauveur du monde ressentit les terreurs du trépas, qu'il éprouva des tourments sans mesure, qu'il éleva vers le Créateur ses défaillantes mains, et que de ses yeux s'échappèrent des larmes brûlantes qui, se mêlant à une sueur de sang, inondèrent son corps sacré; ce fut là enfin que Jésus, innocent, supporta pour nous tous toutes les rigueurs de la justice inexorable........ A l'endroit même de l'Agonie, est un autel surmonté d'un tableau représentant notre Seigneur soutenu par l'ange qui vient le fortifier. On y lit cette inscription:

HÎC FACTUS EST SUDOR EJUS, SICUT GUTTÆ
SANGUINIS DECURRENTIS IN TERRAM [1].

Un lieu qu'on ne peut regarder sans éprouver un frémissement secret, c'est celui où Judas livra son maître. C'est un espace de quinze ou

[1] Luc. XXII. 44.

vingt pas de long sur deux de largeur, entre deux petits murs. On l'appelle *Osculo*, de ce passage de l'Écriture : *Juda, osculo Filium hominis tradis* [1]. Le pélerin, après avoir adoré Jésus trahi et lié, s'éloigne aussitôt saisi d'horreur.

Si le malheureux apôtre, après le pacte sacrilége par lequel il s'était engagé à livrer son maître aux Juifs, leur eût dit : « Celui que je frapperai, c'est lui-même » ; qu'ensuite, à la tête d'une troupe homicide, l'épée à la main, il fût venu fondre sur Jésus, il y eût eu après tout dans cette conduite atroce, mais exempte d'hypocrisie, quelque chose de moins hideux. L'ame se fût moins révoltée à cette horrible idée. Mais où les annales des crimes offrent-elles un plus affreux signal de trahison, que celui d'un baiser ?..... « Celui que vous me verrez embrasser, « c'est lui ; saisissez-le à l'instant, et conduisèz-« le aux prêtres assemblés. » Quel langage ! Le signe le plus tendre de l'amour pour vendre un ami, un bienfaiteur, un père, et le livrer à ses plus acharnés ennemis !.....

Je retournai au monastère dans un religieux silence.

Aujourd'hui, jour de la Conception, il y a eu un office solennel ; le révérend Père gardien

[1] Luc. XXII. 48.

du saint sépulcre a célébré avec la plus grande pompe. Il est mitré, et a la crosse; il donne la confirmation. Ses fonctions durent trois ans, à l'expiration desquels, s'il n'est pas réélu, il rentre dans l'ombre de son cloître. L'église était tendue de superbes draperies; les ornements des officiants étaient blancs et ornés de broderies en or d'une grande beauté : c'est un don venu du Portugal. Le trône du Père gardien, au dessus duquel j'ai remarqué avec plaisir les armes d'Autriche, est en drap d'argent. Tout ce que j'ai eu devant les yeux est magnifique; mais ce qui m'a frappé le plus, ce sont deux candelabres de huit pieds de haut, en argent, avec des bas-reliefs d'un travail exquis. Ils ont été faits des débris d'une lampe d'une richesse et d'une beauté extraordinaires, donnée par la famille impériale d'Autriche, qui sait si noblement allier la piété et la générosité à la gloire. Cette lampe en contenait trois cents autres plus petites. Malheureusement un si admirable chef-d'œuvre excita la jalousie des Grecs, qui coupèrent la chaîne à laquelle elle était suspendue devant le saint-sépulcre, ce qui en causa la ruine.

Le devant d'autel est d'argent massif; il représente la Descente du Saint-Esprit; c'est un don des rois de Naples, ainsi que le baldaquin

pour le Saint-Sacrement, qui est d'or massif, et enrichi de pierreries. Charles III ôta de son doigt un anneau d'un grand prix, pour en orner ce baldaquin. En général, la Terre-Sainte abonde en monuments de la piété des souverains catholiques de l'Europe, qui, jadis surtout, se sont plu à décorer les lieux saints d'ornements somptueux. En aucune église, je n'en ai vu d'aussi beaux que dans celle de Jérusalem. Mais ce qui m'a paru à moi plus admirable encore, c'est la manière dont l'office se fait : la majesté, la précision, l'ensemble des cérémonies, l'harmonie de l'orgue et de quelques belles voix, tout cela ravit, enchante, élève l'ame et la transporte au sein de Dieu!.....

Au sortir de l'office, j'allai faire visite aux principaux religieux de la maison. J'étais accompagné du Père Perpétue, secrétaire de Terre-Sainte. En entrant dans leurs cellules, je fus attendri à la vue de l'extrême pauvreté que j'y remarquai : dans chacune je ne trouvai pas plus d'une mauvaise chaise; de manière que si la courtoisie me l'offrait, le secrétaire devait s'asseoir sur le lit, et celui que je visitais rester debout, ou prendre place sur un petit coffret s'il y en avait un. « Tout pour Dieu, rien pour nous », c'est la noble devise d'un religieux de Terre-Sainte. Le révérend Père gardien du saint

sépulcre n'a pour logement que deux petites chambres mal meublées......... Voilà néanmoins l'homme qu'on a osé représenter comme un souverain entouré d'un luxe asiatique. Et pourtant, dans la réalité, ce n'est rien autre qu'un pauvre moine Franciscain, qui (excepté quand il officie) n'a aucun signe extérieur de sa dignité, si ce n'est la canne à pommeau d'argent dont il se sert lorsqu'il sort, déchaussé comme ses frères, habillé comme ses frères, sans croix, sans bague, et humble comme le dernier des enfants de saint François. La table des Pères est très frugale ; sans cette frugalité, jointe à la plus stricte économie, ils ne pourraient pas venir au secours de tant de malheureux qui sont nourris et entretenus en Terre-Sainte; ils ne pourraient satisfaire la rapacité turque, ni échapper aux vexations, aux injustices, aux avanies de toute espèce dont ils sont continuellement menacés de devenir les victimes.

C'est demain, mon cher Charles, le grand jour pour moi; demain je me renferme dans l'église du Saint-Sépulcre; demain, si la foule n'y met obstacle, sur le Calvaire, et près du tombeau du Sauveur du monde, les bras levés vers le ciel, je remplirai la tâche que je me suis imposée en venant à Jérusalem.

. . . . Qui, devoto
Il gran Sepolcro adora, e scioglie il voto.

LETTRE QUINZIÈME.

Jérusalem, église du Saint-Sépulcre, 16 décembre 1831.

Mon cher ami, le 9, de grand matin, je m'acheminai vers l'église du Saint-Sépulcre avec le drogman et les Turcs qui en ont la clé. A peine y étais-je entré, que ceux-ci fermèrent la porte. Neuf ou dix religieux Franciscains habitent cette église, où ils se renferment pour trois mois. Après ce temps on les remplace, à moins qu'ils ne veuillent y passer six mois, un an, par dévotion. Ma cellule était préparée. C'était celle du Père gardien de Terre-Sainte. Ces bons Pères me reçurent avec la charité qui les caractérise.

Avant de vous parler d'autres choses, mon ami, il est bon de vous donner une idée de cette église. C'est un vaste édifice à deux dômes, bâti très irrégulièrement, parce qu'il a fallu se régler sur les différents endroits qui ont dû y être enclavés. Il contient, non seulement le saint sépulcre, dont il a pris le nom, mais le Calvaire, et quelques autres sanctuaires.

Les catholiques, les Grecs, les Arméniens y

sont chacun en possession d'une église particulière; les cophtes n'y ont qu'un oratoire adossé au saint sépulcre, et les nestoriens ou jacobites de la Chaldée et de la Syrie, ainsi que les maronites du mont Liban, seulement un autel.

L'office divin s'y fait selon le rite des diverses nations chrétiennes. Les trois premières sont les seules qui aient le droit de célébrer la sainte messe dans le sépulcre. A côté de leur église est le couvent où demeurent les religieux qui s'y renferment.

Les pélerins peuvent s'y faire renfermer pour une nuit; et, en ce cas, ils couchent dans le couvent de leur nation respective, quelquefois où ils peuvent, faute de place.

L'église est assez ordinairement ouverte au temps de Pâques et de Carême. Les pélerins qui y viennent alors, ne manquent jamais de trouver dans l'intérieur et tout près de la porte, huit ou dix Turcs qui, étendus sur un énorme divan, les jambes croisées, font des contes entre eux, fument, boivent du café, et ne s'interrompent que pour les rançonner avant de leur en permettre l'entrée; mais quand le pélerinage a cessé, cette porte reste souvent fermée pendant plus d'un mois, et il n'y a plus d'autre moyen de la faire ouvrir qu'en payant une cer-

taine somme à ceux qui en ont les clés. La nourriture et les autres objets dont on a besoin alors, parviennent par une ouverture pratiquée au grand portail, ouverture qui n'est point assez grande pour laisser passer une personne. La nuit une croix de fer la rétrécit encore.

Je reviens, mon cher ami, à ce qui m'est personnel. Le récit d'un petit incident vous dira, mieux que ne feraient mille paroles, de quels sentiments mon ame était remplie. J'aperçus, en entrant dans l'église, les Pères de Terre-Sainte, qui, un balai à la main, nétoyaient, dans le plus grand silence, les parois du petit édifice qui contient le saint sépulcre. Je pris aussitôt un balai pour leur aider; un des morceaux de jonc s'étant détaché, je le ramassai, et le contemplant, plein de la pensée du saint sépulcre et de la bonté infinie de Dieu, je me disais : « Si ce jonc pouvait devenir dans tes mains le sceptre de la terre, à condition que tu ne fusses pas à Jérusalem, que ferais-tu?..... » Et celui qui tient ma vie et mon être dans ses mains, voyait la réponse de mon cœur....

Cela vous paraîtrait-il, comme à bien des personnes, de la folie? Votre piété m'autorise à en douter, mon cher Charles. Au reste, je vous avoue que je ne changerais pas cette folie contre

tous les biens de la terre. Je conserverai précieusement le morceau de jonc.

Ma cellule n'est éloignée que d'environ trente pas du tombeau du Sauveur, et de cent pas du Calvaire; j'entends les chants des Grecs, des Arméniens, des Cophtes, des Catholiques, qui s'élèvent de cet autel du salut, le chant enfin de tous ces pélerins qui, le front dans la poussière, répètent à l'envi, chacun, dans leur idiome, le nom de Jésus-Christ.

Quand de ma cellule je passe sur la galerie qui y touche, je vois le parvis de l'édifice qui contient la tombe du Sauveur, couvert de pélerins prosternés. Que de pleurs coulent près de ce sépulcre sacré! Ah! quel homme, après avoir abandonné sa patrie, ses amis, ses proches pour venir de si loin, à travers tant de dangers, visiter le tombeau de son Dieu, ne sentirait pas ses entrailles émues en s'en approchant?......... Les femmes surtout, dont la piété a quelque chose de plus touchant et de plus tendre, ne peuvent s'empêcher de verser des torrents de larmes, en touchant de leurs lèvres brûlantes les marches qui conduisent à la roche du Trépas.

Cependant je me préparais, dans le silence et la prière, à monter sur le Golgotha, et à entrer dans le Saint-Sépulcre.

Deux jours étaient déja passés, et je n'avais encore pu m'approcher de ces lieux augustes et redoutables. Plus que jamais cependant je tenais à ma résolution d'y être d'abord seul avec mon Dieu; je voulais adorer dans le silence d'une entière solitude celui qui, par un prodige ineffable de miséricorde envers sa créature, a quitté les cieux pour venir en cet endroit même souffrir et mourir. Malheureusement une foule de pélerins, récemment arrivés, assiégeaient depuis deux jours et deux nuits l'église du Saint-Sépulcre, qu'ils s'étaient fait ouvrir en payant largement les Turcs.

Toutefois, le troisième jour, les bons religieux vinrent m'annoncer que l'église ne s'ouvrirait de toute la journée que pour moi, et que, de concert avec les sacristains grecs et arméniens, ils avaient pris des mesures afin que l'entrée en fût interdite à tout autre tout le temps que je devrais y passer.

Le 12, à dix heures et demie du matin, le silence le plus profond régnait autour du Golgotha et de la tombe du Sauveur; je sortis pieds nus et un cierge allumé à la main, pour me rendre sur le Calvaire... et quelques instants après je montai en tremblant les marches qui y conduisent.

. . . .

. . . .

. . . .

A une heure, toujours environné d'un silence qu'interrompaient les seuls battements de mon cœur, j'entrai dans le Saint-Sépulcre.

. . . .

. . . .

. . . .

A trois heures, on vint m'avertir que les Grecs allaient commencer leur office; je rentrai dans ma cellule, et je m'y renfermai pour le reste du jour. . . . .

. . . .

. . . .

Adieu, mon ami, adieu, adieu !

LETTRE SEIZIÈME.

Église du Saint-Sépulcre, le 23 décembre 1831.

L'église du Saint-Sépulcre est certainement ce qu'il y a sur la terre de plus auguste et de plus sacré. Le chrétien qui s'en approche, surtout pour la première fois, sans émotion, est un être insensible, un être à part. Je croirais même qu'il n'en a jamais existé de tel, s'il n'était trop certain qu'on a vu des voyageurs

appartenant au christianisme, du moins par le baptême, se faire une gloire impie d'entrer dans ces lieux redoutables avec une légèreté pleine d'insolence, promenant çà et là un regard mêlé de curiosité et de dérision, mesurant d'un œil hardi ce que la foule pieuse et recueillie osait à peine contempler, et ayant l'air d'être venus là comme les Juifs, tout exprès pour renier solennellement la Rédemption, et dire en quelque sorte en face à Jésus-Christ : *Nous ne voulons pas que tu règnes sur nous !*

Les rues qui mènent au saint sépulcre sont boueuses, dépavées en partie, et n'ont que très peu de largeur. De quelque côté qu'on y vienne, on est obligé de passer par une porte basse et étroite avant d'arriver à la place qui est devant l'église.

La façade date évidemment du temps de l'empereur Constantin; elle est irrégulière et défigurée par les bâtiments qui l'entourent, bâtiments qui en fesaient partie, et dont les Grecs et les Arméniens se sont emparés. L'historien ecclésiastique Eusèbe nous a conservé la lettre par laquelle Constantin ordonne à l'évêque de Jérusalem, Macaire, de construire une église magnifique à l'endroit où le mystère de notre Rédemption fut accompli. Trois cents ans après sa construction, cette église fut sac-

cagée par Chosroès II, roi des Perses, et malheureusement la croix en fut enlevée. Héraclius reconquit ce trésor inestimable, et Modeste, évêque de Jérusalem, rétablit l'église. Le calife Omar s'empara, peu de temps après, de Jérusalem; mais il se montra favorable aux chrétiens, qui, sous son règne, furent libres dans les exercices de leur culte. En 1009, le sultan d'Égypte, Hakem, détruisit de nouveau les lieux saints. Depuis cette époque, ils souffrirent plus ou moins jusqu'au temps mémorable où les Croisés, en 1099, se rendirent maîtres de Jérusalem, et délivrèrent le tombeau de Jésus-Christ des mains des infidèles.

Dieu ne permit pas que la ville sainte restât long-temps au pouvoir des chrétiens : les Musulmans la reconquirent au bout de quatre-vingt-neuf ans. Les chrétiens sacrifièrent alors avec joie leur fortune pour racheter des mains des infidèles l'église du Saint-Sépulcre. En 1257, les Pères Franciscains vinrent en Palestine, et la gardèrent paisiblement, ainsi que les autres sanctuaires; mais ils dûrent se retirer à l'approche du sultan Melech-Séraf, qui, avec une armée considérable, prit la ville le 4 mai de la même année, et fit passer au fil de l'épée vingt-cinq mille chrétiens. Les latins, outrés de cette barbarie, et poursuivis à mort par ce prince

cruel, quittèrent également la Palestine et la Syrie.

Cependant, aussitôt que la chose fut possible, les Pères Franciscains retournèrent clandestinement vers les sanctuaires qu'ils avaient été obligés d'abandonner à la profanation et aux insultes des ennemis du Seigneur. Les chroniques antiques disent expressément que le révérend Père Rogerio Guarini, allant, en 1333, d'Aquitaine en Arménie, passa par l'Égypte, et qu'il obtint du sultan qu'un petit nombre de religieux pussent en sûreté demeurer près du saint sépulcre. D'autres historiens assurent le même fait : *Custodia sepulcri Christi anno* 1333 *Ierosolymis octo Franciscanis committitur a sultano Ægypti* [1].

Cependant, malgré les assurances données au Père Guarini, et même malgré la bonne volonté du sultan d'alors, les Franciscains ne cessèrent pas d'être inquiétés jusqu'à l'an 1342, époque à laquelle, par la protection de Robert, roi de Sicile, et de la reine Sancia, son épouse, il leur fut permis, moyennant des sommes énormes, d'avoir à Jérusalem un établissement permanent auprès de l'église, d'y célébrer les saints mystères, et d'y réciter l'office divin,

[1] GENEBRARDUS in *Chronographia*, lib. IV.

avec la certitude de n'être pas exposés à de nouvelles vexations.

L'église du Saint-Sépulcre a été presque entièrement consumée par le feu le 12 octobre 1808. Je suis sûr de vous faire plaisir en transcrivant ici un extrait de la relation de cet incendie, adressée dans le temps par un religieux italien, témoin oculaire, à un de ses amis. Vous y lirez des choses que l'incrédulité dédaigneuse refusera toujours de croire, mais qui, pour l'ami de la vérité, n'en sont pas moins incontestables. J'ai pris ici toutes les informations capables d'éclairer et de conduire à une conviction entière. J'ai interrogé des hommes qui ont tout vu, des hommes d'une grande vertu, d'une sincérité parfaite, des vieillards pleins de la crainte de Dieu, et que leur âge avertit de se tenir prêts à comparaître au premier moment devant le souverain Juge ; et je vous atteste en sa divine présence que ces témoins ont été unanimes à me faire les mêmes rapports.

RELATION

DE L'INCENDIE DE L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE,

ARRIVÉ LE 12 OCTOBRE 1808.

« Si le prophète Jérémie revenait dans ce « monde, aurait-il, en ces jours de désastre et « de deuil, moins de raison qu'autrefois d'invi-

« ter le peuple à pleurer sur le malheur de Jé-
« rusalem désolée? Aurait-il à faire entendre
« des chants moins plaintifs sur la tristesse et
« l'abattement de l'infortunée fille de Sion?.....
« Ah! il ne serait pas le seul dont les yeux
« fussent deux sources de larmes!..... Partout
« il rencontrerait des compagnons de sa dou-
« leur!....

« La matinée du 12 octobre fut affreuse; le
« souvenir de ce jour malheureux arrache un
« cri de douleur aux cœurs les plus indiffé-
« rents, aux cœurs les plus endurcis. Les ca-
« tholiques, les schismatiques, les hérétiques,
« sont dans l'affliction; les Orientaux, les Oc-
« cidentaux pleurent, les juifs mêmes versent
« des larmes; il n'y a personne dans la cité
« sainte, de quelque nation qu'il soit, qui ne
« partage la douleur et la consternation géné-
« rales. L'église du Saint-Sépulcre, ce monu-
« ment bâti par sainte Hélène et Constantin,
« avec une magnificence impériale, et conservé
« par la piété des chrétiens, ce temple, le plus
« auguste de l'univers, ce temple, qui fesait
« l'admiration des nations les plus éloignées,
« vient d'être consumé par les flammes! On
« ignore encore si c'est l'effet d'un accident ou
« de la malice; mais la rapidité du feu a été
« telle, que dans l'espace de quelques heures,

« les galeries, les colonnes, les autels sont
« anéantis. Voici quelques détails sur ce déplo-
« rable événement :

« Dans la nuit du 11 au 12 octobre, vers les
« trois heures du matin, le feu commença à se
« manifester dans la chapelle des Arméniens,
« située sur la galerie ou terrasse de la grande
« église du Saint-Sépulcre. L'aide-sacristain des
« religieux de Saint-François, qui allait visiter
« les lampes et la chapelle du Calvaire, fut le
« premier à s'en apercevoir; et comme il n'y
« avait là ame vivante qu'un pauvre prêtre ar-
« ménien, vieillard dont la vue du feu avait
« comme altéré la raison, il courut aussitôt
« chercher des secours. Mais la rapidité de la
« flamme les rendit inutiles; lorsqu'on arriva,
« elle avait déja embrasé la chapelle des Armé-
« niens, même leur habitation, ainsi que celle
« des Grecs, dont une partie était construite en
« bois sec et peinte à l'huile.

« Les Pères Franciscains, après l'office de
« minuit étaient allés se reposer. Réveillés par
« le bruit étrange qu'ils entendent dans la
« grande église, ils se lèvent à la hâte; quelle
« est leur épouvante!..... Malgré mille dangers,
« ils volent au feu......... La porte est fermée; et
« ce qui met le comble à leur désespoir, c'est
« que peu d'instants après, les flammes, qui

« sortent et du côté des Grecs et des Armé-
« niens, et du côté des Syriens, des Messi-
« néens et des Cophtes, menacent la coupole du
« grand temple, construite avec d'énormes pou-
« tres, couverte de plomb, et élevée perpendi-
« culairement sur le monument dans lequel se
« trouve le très saint Sépulcre. Les poutres dont
« je viens de parler, avaient été amenées à
« grands frais du mont Liban, au commence-
« ment du siècle passé, lorsque les princes
« chrétiens firent élever ce dôme, véritable
« chef-d'œuvre par sa hauteur et par la har-
« diesse de sa construction.

« Tous ont fui.......... Les Pères Franciscains,
« restés seuls, et privés d'instruments néces-
« saires, tâchent de passer par une petite fe-
« nêtre pour aller avertir le monastère du
« Saint-Sauveur et aux ministres du gouverne-
« ment turc. Dans l'intervalle, les jeunes Arabes
« catholiques s'élancent du dehors à l'intérieur,
« et bravent les flammes pour sauver, s'il se
« peut, quelques objets. Mais en ce moment le
« feu gagne le dôme, les autels de la Sainte-
« Vierge, l'orgue : l'église ressemble à une four-
« naise. Bientôt les pilastres s'écroulent avec
« fracas, et avec ceux-ci les arcades et les co-
« lonnes qui entourent le Saint-Sépulcre; il est
« inondé d'une pluie de plomb; le feu est tel,

« que les plus grosses colonnes de marbre se
« fendent; il en est de même du pavé et du
« marbre qui recouvrent le monument. Enfin,
« entre cinq et six heures, le grand dôme tombe
« avec un bruit épouvantable, entraîne toutes
« les grosses colonnes et les pilastres qui soute-
« naient encore la galerie des Grecs, ainsi que
« les habitations des Turcs près du dôme.

« Le très saint sépulcre se trouve enseveli
« sous une montagne de feu qui semble devoir
« l'anéantir à jamais; l'église offre le spectacle
« d'un volcan en fureur.

« Après le récit d'une si grande infortune, je
« suis heureux de pouvoir consoler votre piété
« en vous racontant les merveilles de l'assis-
« tance divine en faveur des religieux de Saint-
« François.

« Le feu ayant atteint la porte de bois qui
« sépare l'autel de Marie - Madeleine de la cha-
« pelle du chœur de la grande église, a respecté
« la sacristie et tous les objets qu'elle contient;
« rien n'a souffert, et le petit monastère de ces
« vénérables Pères, les cellules qu'il renferme,
« non plus que la chapelle, n'ont pas reçu la
« moindre atteinte.

« Aucun marbre de l'endroit où Jésus-Christ,
« après sa résurrection, apparut à Marie-Made-
« leine, n'a été endommagé, quoique le feu fût

« très actif de ce côté, qu'il eût brûlé l'orgue,
« brisé et calciné le marbre qui l'entourait.

« Celle des chapelles du Saint-Sépulcre qui est
« desservie par les Franciscains, quoique placée
« sous le dôme, et par conséquent au centre
« du feu, et ensevelie dans les flammes, n'a
« point eu de mal dans son intérieur : on a re-
« trouvé les soiries qui l'ornaient, et même les
« cordons des lampes; l'excellent tableau, sur
« toile, de la Résurrection, qui ferme le très
« saint sépulcre, était intact, quoique la cha-
« pelle de Notre-Dame des Douleurs, des cophtes,
« qui touchait au monument, ait été réduite en
« cendres.

« La chapelle de l'Ange, qui est à l'entrée du
« très saint sépulcre, n'a eu de brûlé que la
« moitié des velours qui lui servaient d'or-
« nement; les murs et le pavé n'ont reçu aucun
« dommage.

« A la chapelle du Calvaire, on a pu sauver
« intacte la statue de la Sainte-Vierge des Dou-
« leurs, qui se trouvait entre l'autel de la Puri-
« fication et celui de l'Exaltation de la Croix.
« Cette statue est un don du roi de Portugal.

« L'endroit où notre Seigneur fut crucifié,
« appartient aux catholiques; il a été peu en-
« dommagé. On ne peut en dire autant de celui
« où fut élevée la croix, et dont les Grecs sont

« en possession. Ce qu'il y a de plus remar-
« quable, c'est que malgré l'orage violent qui
« soufflait, malgré le voisinage d'une fenêtre
« qui pouvait favoriser les ravages de l'incen-
« die, la chapelle contiguë au dehors de Notre-
« Dame des Douleurs, n'a eu aucun mal.

« Cette chapelle, bâtie au lieu où se trouvait
« la Sainte-Vierge avec les autres Maries lorsque
« les Juifs attachaient son Fils à la Croix, est
« restée intacte, et le tableau qui la représente,
« quoique si près du feu, est également de-
« meuré sans atteinte.

« A six heures, la violence du feu commença
« à se calmer; et à neuf, il n'était plus ni dan-
« gereux ni menaçant.

« Le jour suivant, lorsqu'on put enlever les
« décombres, on s'aperçut avec un nouvel éton-
« nement que l'a sainte pierre qui couvre celle
« de l'Onction, et que l'on croyait calcinée,
« n'avait pas souffert. Personne n'a péri; quel-
« ques frères ont été blessés. »

Tel est, mon cher ami, autant qu'on peut en donner une idée dans un extrait si succinct, tel est le lamentable désastre qui, en 1808, désola Jérusalem, et dont le seul récit en des temps moins mauvais eût jeté la consternation dans le monde chrétien. Je vous le répète, j'ai inter-

rogé les religieux qui s'étaient trouvés à cette affreuse catastrophe; tous m'ont confirmé l'exactitude de ces détails. Je m'adressai plus particulièrement à un vénérable vieillard espagnol, F. Giuseppe Dommegue, qui était dans le sépulcre même lors de l'incendie, et qui a ajouté encore des détails intéressants à ceux que je viens de vous donner sur cet événement. Le lendemain, comme de coutume, les Pères de Saint-François allèrent au saint sépulcre dire leur chapelet, que les sanglots ne leur permirent pas d'achever. Le 14, ils y célébrèrent le saint sacrifice de la messe. Malgré les ruines dont ils étaient entourés, ils n'interrompirent en rien leurs offices, leurs processions accoutumées; ils marchaient sur des décombres, ils n'en chantaient pas moins les miséricordes du Seigneur.

L'église du Saint-Sépulcre a été rebâtie. Mais comme la pauvreté des religieux catholiques est extrême, et qu'ils n'ont reçu pour cette destination aucun secours proportionné à la grandeur de l'entreprise; ils ont été forcés d'en laisser l'honneur aux Grecs et aux Arméniens, qui, étant fort riches, ont pu l'exécuter à leurs frais. Leur opulence leur procure auprès de la Porte-Ottomane des facilités et des priviléges que n'obtiennent pas les Pères de Terre-Sainte.

L'impossibilité où se sont trouvés les latins d'avoir la principale part à la reconstruction de l'église, leur a causé le préjudice le plus capable d'affliger un cœur catholique. Seuls possesseurs autrefois de la plus grande partie des lieux saints, ils se sont vus obligés de partager avec des étrangers ce trésor inestimable dont ils avaient été si long-temps seuls maîtres, et que seuls ils avaient défendu, contre les Turcs, au prix de leur sang et de leur vie.

Les Grecs et les Arméniens assurent que les frais, en comptant les présents qu'ils ont dû faire pour obtenir les firmans nécessaires, surpassent quatorze millions de piastres [1].

Les Grecs, fort de leurs richesses, ne les ont jamais employées et ne les emploient encore que pour opprimer les latins, qu'ils regardent du même œil qu'un fier conquérant regarde une nation vaincue. Un mot des princes catholiques à la Sublime-Porte pourrait faire cesser cet état de choses; mais ce mot, on n'a pas le courage de le dire. Un ministre d'une grande puissance, à Constantinople, à qui un zélé missionnaire fesait, au nom de Jésus crucifié, d'humbles représentations sur le triste état des lieux saints, en implorant sa puissante protection, répondit:

[1] Environ cinq millions de francs.

« Quoi! pour quatre pierres vous voulez mettre « l'Europe et l'Asie sens-dessus-dessous!..... » Réponse sacrilége, et d'autant plus absurde, qu'il ne s'agissait que d'une simple recommandation auprès du ministère ottoman!

Suivez-moi maintenant, mon cher ami; nous allons parcourir ensemble l'église du Saint-Sépulcre.

L'obscurité qui règne dans son enceinte, frappe le pélerin à l'instant même où il en franchit le seuil, et l'invite, le prépare en quelque façon aux grandes impressions qu'il va recevoir.

Le premier objet qu'il a devant lui, c'est la pierre de l'Onction, sur laquelle le corps de notre Seigneur fut parfumé de myrrhe et d'Aloès, avant d'être mis dans le tombeau. Elle n'est élevée au dessus de la terre que de quelques pouces; elle a environ huit pieds de long sur deux pieds de large. Comme quelques pélerins se permettaient de la dégrader, on l'a recouverte d'un marbre rouge : un pommeau de cuivre doré en orne chacun des quatre coins; dix lampes brûlent continuellement au dessus; de chaque côté sont d'énormes candelabres avec des cierges de quinze à vingt pieds de haut, ils appartiennent aux catholiques, aux Grecs et aux Arméniens, à qui ce sanctuaire est commun,

et qui chaque jour viennent successivement l'encenser.

A droite de l'entrée de l'église, et à douze pas de la pierre de l'ONCTION, se trouve le Calvaire. Il est à environ dix-huit ou vingt pieds au dessus du niveau de la terre; deux escaliers de vingt-et-une marches y conduisent de chaque côté. Le haut est maintenant changé en deux chapelles revêtues de marbre, séparées par une arcade, et dont le pavé est également de marbre. L'une d'elles porte spécialement le nom de *chapelle du Calvaire*. Elle appartient aux Grecs ; elle est constamment éclairée par un grand nombre de lampes. Ce fut là que fut dressée la sainte croix, celle sur laquelle Jésus, condamné au plus cruel comme au plus ignominieux des supplices, voulut souffrir et mourir pour nous, *tant il nous a aimés!* La place est couverte par un autel sous lequel il faut se baiser pour l'apercevoir. Je l'ai vue, mon ami, je l'ai vue, cette place auguste et sacrée; j'ai pu y coller mes lèvres; et le langage humain ne me fournit point de paroles pour vous dire ce qui se passa dans mon cœur. Arrêtez-vous, Charles! cessez un instant de me lire, ou plutôt arrêtons-nous l'un et l'autre, et, recueillis en nous-mêmes, gémissons et adorons..... Gémissons sur cette *consommation d'iniquité* de la part des hommes; adorons cette

consommation d'amour de la part d'un Dieu.

. . . .

. . . .

Suivant la tradition, Jésus-Christ avait la face tournée vers l'occident, et Jérusalem se trouvait derrière lui. Deux pierres rondes et noires indiquent l'endroit où furent plantées les croix des deux larrons.

Ces deux croix n'étaient point placées sur la même ligne que celle du Sauveur; elles formaient avec elle une espèce de triangle, en sorte que Jésus-Christ pouvait apercevoir les deux criminels crucifiés près de lui.

Non loin du lieu où fut élevée la croix, on remarque une des pierres qui se fendirent alors que le Christ expira : *Petræ scissæ sunt*, nous dit l'Évangile; et le prodige est encore visible et frappant, il parle à tous les yeux : la fente du rocher est à découvert ; on la voit à travers un treillage d'argent.

L'autre chapelle qui fait partie du Calvaire, appartient aux latins. C'est l'endroit où la main sacrilége des bourreaux attacha notre Sauveur à la croix. On y célèbre tous les jours les saints mystères. Devant l'autel sont incrustés, dans le pavé, des ornements en mosaïque de différentes couleurs, entre lesquelles domine le *rouge*, comme pour indiquer que ce fut la place que

notre Seigneur rougit de son sang précieux. Ici, encore, une grande quantité de lampes brûlent sans cesse.

A droite de l'autel, est une fenêtre grillée qui donne dans une chapelle extérieure, dédiée à *Notre-Dame des Douleurs*, où, tous les jours avant l'aurore, un religieux du couvent de Saint-Sauveur vient offrir le saint sacrifice. Ce fut en cet endroit que la Sainte-Vierge se retira pendant les apprêts sanglants du dernier supplice réservé à son fils. Quel autre lieu fut jamais témoin d'une douleur égale à celle d'une telle mère? quelle autre mère entendit de si près les coups redoublés des marteaux enfonçant des clous aigus dans les mains de son fils, perçant les pieds de celui qu'elle avait porté dans son sein?

En descendant du Calvaire, et tournant à droite, on arrive à une chapelle de quatre pas de long sur deux et demi de large, qui appartient aux grecs. On y voit sous l'autel la colonne des Injures (*degli Improperi*). Elle est de marbre gris tacheté de noir. Ce n'est qu'une portion d'une colonne plus grande, dont l'autre partie se trouve à Rome, dans l'église de sainte Praxède, exposée à la dévotion des fidèles. Ce fut sur ce fragment de colonne que les Juifs firent asseoir notre Seigneur, lorsqu'ils le couronnèrent d'épines, qu'ils le frappèrent au visage après lui

avoir bandé les yeux, en lui disant avec une barbare dérision : « Prophétise nous qui t'a frappé : *Prophetiza nobis quis est qui te percussit.* »

Vingt-cinq pas plus loin, on descend par un escalier de trente marches à la chapelle de Sainte-Hélène, qui appartient aux arméniens. Elle est vaste, et surmontée d'une coupole que soutiennent quatre colonnes d'inégale grosseur. On voit à gauche le lieu où sainte Hélène était en prière pendant les fouilles qui se fesaient par son ordre pour découvrir la vraie croix. A droite et dans la même chapelle, mais douze marches plus bas, est un petit sanctuaire appartenant aux latins; c'est l'endroit où fut *enfin* trouvé le signe auguste de la Rédemption.

L'histoire de l'invention de la sainte croix est trop généralement connue, mon cher Charles, pour que je puisse penser que vous l'ignorez. Il est cependant certains détails qui ont été négligés par plus d'un écrivain, et que vous ne serez pas fâché, je crois, de trouver ici. Quand je ne ferais que vous rappeler vos propres souvenirs, je suis assuré que vous me liriez avec ce vif intérêt que la piété met aux choses de Dieu, et surtout aux ineffables merveilles de son amour pour nous.

Je vous le disais dans une de mes dernières

lettres : en Terre-Sainte, tout parle de sainte Hélène et des monuments qu'elle y a fondés; depuis quinze siècles la Palestine retentit de son nom. Mère du prince qui, le premier, après trois cents ans de persécution, fit monter avec lui le christianisme sur le trône, et auquel l'incrédulité moderne n'a contesté le titre de Grand qu'en haine de Jésus-Christ, l'illustre impératrice ne put voir son fils triompher par la CROIX sans éprouver comme lui une reconnaissance profonde et un zèle ardent pour la gloire de Celui dont ce signe miraculeux lui avait annoncé la protection ; et de là la tendre dévotion du fils et de la mère pour les lieux saints.

Devenu maître paisible de l'empire par la défaite de Maxence, Constantin avait dès lors résolu d'élever un temple magnifique à Jésus-Christ, sur l'emplacement même qu'avaient choisi les Juifs pour en faire le théâtre de son ignominieux supplice. En 326, il en confia l'exécution à saint Macaire, évêque de Jérusalem, chargea Dracilien, vicaire des préfets du prétoire et gouverneur de la province, de procurer à l'évêque tous les ouvriers et les matériaux nécessaires, et il s'engagea lui-même à envoyer les colonnes, les marbres précieux, les pierreries, l'or, et tous les ornements propres

à en faire le plus beau temple de l'univers.

Hélène ne voulut point rester étrangère à une entreprise si glorieuse : sans s'effrayer des fatigues d'un long voyage, elle partit à l'âge de soixante-et-dix-neuf ans pour la Palestine, dans l'intention de concourir de tout son pouvoir, par ses largesses non moins que par ses conseils, à la grande œuvre de son fils. A la vue de l'état déplorable dans lequel était le Calvaire, elle se sentit tout-à-coup animée d'un désir ardent de trouver la croix du Sauveur; et, pleine de cette pensée, elle s'occupa sans délai des moyens d'y parvenir. Les difficultés étaient de nature à rebuter un zèle moins généreux : on ne savait ce qu'était devenue la croix ; on n'en trouve aucune mention dans l'histoire, ni avant ni après la ruine de Jérusalem. Quelques-uns prétendaient qu'elle avait été cachée et mise à l'abri des profanations par les soins des Apôtres et des premiers fidèles. D'autres, et c'était le plus grand nombre, ne doutaient pas qu'elle n'eût été enterrée dans une fosse près du tombeau, selon la coutume des Juifs. Mais où était l'emplacement du tombeau ? on n'avait sur ce point aucune indication certaine. Pour défigurer les lieux, les païens avaient entassé sur la colline des monceaux de terre, de pierres et de décombres. Plus tard, sous Adrien, ils y avaient

élevé une statue à Jupiter, et bâti un temple à Vénus, persuadés que les chrétiens, qui avaient en horreur le culte impur de la déesse, seraient à jamais détournés par là de venir y adorer leur Dieu crucifié.

Par ordre d'Hélène, dont un Hébreu, habitant de Jérusalem, dirigea, dit-on, les recherches, les terres furent enlevées, les statues et le temple infame abattus, et les matériaux transportés hors de la ville. En creusant plus profondément sur divers points, on arriva enfin au saint sépulcre, et, tout près de là, on découvrit trois croix enterrées; à part étaient les trois clous dont avaient été percés les pieds et les mains du Sauveur, ainsi que l'inscription telle que la rapportent les Évangélistes. Le Ciel fit bien vite connaître par un miracle quel était l'instrument de la rédemption. D'après le conseil de Macaire, on appliqua chacune des croix sur le corps d'une dame malade à l'extrémité. L'attouchement des deux premières fut sans effet; celui de la troisième la guérit à l'instant même. A ce prodige, la miséricorde divine en joignit un autre plus éclatant, raconté par saint Paulin et Sulpice-Sévère : appliquée à un cadavre, la vraie croix lui rendit la vie.

Sainte Hélène, heureuse d'avoir trouvé le trésor auquel son cœur mettait plus de prix qu'à

toutes les grandeurs de la terre, s'empressa d'adorer dans ce bois sacré, ainsi que le dit saint Ambroise, non le bois lui-même, mais le Roi de gloire qui y avait été attaché. Après cet hommage solennel, elle se hâta d'en envoyer une partie considérable à son fils, qui reçut un don si précieux avec autant de joie que de respect, et voulut en mettre un fragment sous son casque pour lui servir de sauve-garde dans les combats. Elle fit renfermer l'autre partie dans une châsse d'argent, et en confia la garde à l'évêque de Jérusalem. L'usage ne tarda pas à s'introduire de l'exposer publiquement, le vendredi-saint, à la vénération des fidèles. Ce jour-là l'évêque, le premier, venait se prosterner devant elle ; après lui, le clergé et le peuple; et c'est à cet usage que se rapporte la cérémonie qui se fait tous les ans, à pareil jour, dans toutes les églises catholiques ; cérémonie dans laquelle l'officiant, découvrant la croix, adresse au peuple chrétien ces paroles si bien faites pour le pénétrer de douleur, de reconnaissance et d'amour :

Ecce lignum crucis in quo salus mundi pependit : venite, adoremus.

« Voici le bois de la croix sur lequel a été
« suspendu le SALUT du monde : venez, ado-
« rons. »

J'ai été plus long que je ne comptais, mon cher ami, en vous décrivant, au sujet de la chapelle de Sainte-Hélène, toutes ces choses qui, à Jérusalem, émeuvent si fortement le cœur. Je ne veux pourtant pas oublier de placer ici un fait que la philanthropie philosophique n'eût pas manqué de publier et d'exalter par toutes les trompettes de la renommée, s'il eût appartenu à un prince païen ou incrédule, mais qu'elle a feint de ne pas même apercevoir dans le premier des empereurs chrétiens : c'est que c'est à Constantin qu'est due la suppression du plus cruel comme du plus ignominieux des supplices. Inspiré par son respect pour la croix, il défendit de crucifier désormais les malfaiteurs ; les tribunaux obéirent, et depuis lors ce genre de châtiment ne s'est retrouvé dans le code criminel d'aucune nation chrétienne....... Je continue.

Sur la même ligne, mais dix pas plus loin que la chapelle de Sainte-Hélène, on en trouve une autre bâtie à l'endroit même où les soldats se partagèrent les vêtements de Jésus-Christ. Chaque fois qu'il m'arrive d'y passer, mon cher ami, je ne sais quel sentiment mêlé d'horreur et d'effroi s'empare de tout mon être. Je me représente le Saint des saints suspendu à un gibet entre deux scélérats, mourant dans d'in-

concevables tourments.......... Je me représente Marie, cette bonne et tendre mère, au pied de la croix, en proie à des douleurs d'autant plus vives, que son cœur seul est capable de comprendre, de sentir tous les outrages faits à son fils, tous les maux qu'il endure; et, à l'instant où ils viennent d'être témoins de si grandes angoisses, en présence d'un peuple en qui la compassion a fait taire la haine, quand la nature entière se couvre de deuil, que les rochers mêmes semblent se montrer sensibles, je vois des soldats que travaille une seule pensée, celle d'un sordide intérêt, se disputer avec une hideuse avidité des dépouilles sanglantes, *jouer aux dés* et demander au sort quel est celui d'entre eux auquel doit appartenir la tunique de l'auguste victime....... O mon Dieu!......

Quarante pas au delà, en fesant un léger contour, on arrive au lieu où Jésus-Christ, sous l'apparence d'un jardinier, se montra à sainte Madeleine après la résurrection. On y a érigé un autel.

Vis-à-vis est la chapelle de l'Apparition, appartenant aux Pères Franciscains de Terre-Sainte. On la nomme ainsi, parce que, selon la tradition, ce fut là que le Sauveur apparut à sa sainte Mère pour la première fois après sa résurrection.

En sortant de cette chapelle, on aperçoit une rotonde magnifique entourée de dix-huit gros pilastres qui soutiennent une galerie et un dôme majestueux. Au milieu, et sous le dôme, d'où part la lumière qui éclaire l'intérieur, s'élève un édifice ou mausolée de marbre jaune et blanc, en forme de catafalque. C'est sous ce monument qu'est le sépulcre de Jésus-Christ.

L'entrée est du côté de l'orient. Lorsqu'on en a franchi la porte, on se trouve dans la chapelle de l'Ange, dont les murs à l'intérieur sont entièrement revêtus de marbre. Au milieu s'élève un piédestal qui porte une pierre de dix-huit pouces en carré, sur laquelle était assis l'ange, le jour de la résurrection, quand les saintes femmes vinrent embaumer le corps de Jésus, et qu'il leur dit :

« *Surrexit, non est hic.*

« Il est ressuscité, il n'est point ici. »

Ne semble-t-il pas, mon cher ami, que par la disposition même de ce lieu, par les pensées de joie et de vie qu'il réveille, la bonté de Dieu ait voulu tempérer les impressions trop douloureuses qu'eût produites la vue subite du tombeau de Jésus? et n'y a-t-il pas là, en quelque sorte, une voix d'ange qui dit au chrétien comme aux saintes femmes : Consolez-vous, il n'est point ici : *Non est hic ?*

Vis-à-vis du piédestal, on voit une ouverture ou petite porte très basse, et plus étroite encore, de laquelle vient une grande clarté. On ne peut y passer qu'en se baissant, pour ainsi dire, jusqu'à la moitié du corps. Elle conduit dans un cabinet d'environ six pieds de long sur autant de large, et haut de près de huit pieds, éclairé par quarante lampes dont la fumée s'échappe par trois trous pratiqués à la voûte.

A la droite, on aperçoit une table de marbre qui a toute la longueur du cabinet, et moitié de sa largeur, c'est-à-dire six pieds sur trois; sa hauteur est de douze pieds environ. Ce cabinet est le saint sépulcre; cette table, la table sépulcrale sur laquelle fut mis le corps de notre Seigneur Jésus-Christ, la tête tournée vers l'occident, et les pieds vers l'orient. Le tombeau et la table sont taillés dans le roc vif, et à la pointe du ciseau; on les a recouverts de marbre pour les soustraire à l'indiscrétion des pélerins, qui, quelquefois, se permettaient pieusement d'en détacher et d'en emporter des morceaux.

Les Pères Franciscains, les Grecs, les Arméniens, célèbrent tous les jours la messe dans le Saint-Sépulcre, chacun à son tour, avec une grande exactitude et dans un ordre parfait. Les cophtes officient derrière le monument, dans

une chapelle en bois, grossièrement faite; tous, chaque jour, viennent plusieurs fois encenser les lieux saints avec pompe et solennité.

Vis-à-vis du monument on aperçoit l'église des Grecs, qui est d'une très rare magnificence, et d'un assez bon goût, quoique la dorure y ait été prodiguée à l'excès. Les stalles, de bois ordinaire, jurent un peu avec les richesses dont ils sont entourés; les tableaux sont en grand nombre, et en général mauvais, les statues médiocres. Cependant l'ensemble frappe, et l'on ne peut s'empêcher d'en admirer la beauté. On remarque dans le milieu un cercle de marbre, au centre duquel se trouve une petite colonne qui, selon eux, indique..... le CENTRE DE LA TERRE!.....

L'église des Arméniens, construite dans la partie des Arcades qui leur appartient, est aussi très belle.

Chose extraordinaire! les catholiques, les Grecs, les Arméniens, qui habitent le Liban, etc., en un mot tous les peuples chrétiens ont à Jérusalem des représentants dont la voix s'élève sans cesse avec l'encens vers le Dieu qui sacrifia son fils unique pour sauver le monde. Une seule voix n'y murmure pas le nom de Jésus-Christ!.......... C'est celle du protestant!....

Depuis que je me suis renfermé dans l'église du Saint-Sépulcre, je ne cesse, mon cher ami, de parcourir les diverses parties de cette immense basilique. Dans les commencements surtout, l'ame est comme accablée du poids de la grandeur et de la sainteté des objets dont elle est environnée. Il faut avoir demeuré ici quelques jours, et s'y être en quelque sorte habitué, pour se trouver dans une situation d'esprit à pouvoir observer les choses de près, recueillir les impressions qu'on a reçues et s'en rendre compte à soi-même.

Pour offrir mes adorations au Sauveur du monde, j'aime de préférence le silence et l'obscurité de la nuit, lorsque les pélerins se sont retirés, que je n'y suis éclairé que par la lueur de quelques lampes, et que je n'y entends que le bruit de mes pas.

En me glissant entre les colonnes qui entourent le tombeau de mon Dieu, en passant devant la pierre de l'*Onction*, en gravissant le Golgotha, il me semble entendre de tout côté sortir une voix qui me crie comme à Moïse: « N'approche pas sans un profond respect ; ôte tes souliers de tes pieds; car le lieu où tu es, est une terre sainte! »

J'ai le bonheur d'assister tous les jours et de communier, pour l'ordinaire, à la messe solen-

nelle que les Pères célèbrent à cinq heures dans le Saint-Sépulcre. Ceux qui la chantent restent en dehors; mais le prêtre officie dans le tombeau même, sur un autel portatif qu'on enlève après le sacrifice.

Je tâche de devancer l'heure, et, prosterné devant la tombe, j'y attends l'arrivée du prêtre. Lorsqu'il paraît, comme je suis obligé de me retirer, faute d'espace, je vais me placer, un cierge à la main, à l'endroit où l'apôtre bien aimé s'inclina pour voir s'il était vrai qu'on eût enlevé le corps du Seigneur, ainsi que Madeleine le lui avait dit; et, plus heureux que cet apôtre, qui n'aperçut que des linceuls, je vois bientôt Jésus lui-même descendre sur l'autel, pour y être l'aliment de sa faible créature. Alors, ces cantiques harmonieux des chantres, ces soupirs tendres ou plaintifs de l'orgue, ce recueillement profond des religieux, cette tombe sacrée que j'ai devant les yeux, et, s'il m'est permis de le dire, à deux pas de mon cœur palpitant de reconnaissance et d'amour, ces nuages d'encens qui s'élèvent autour de l'autel et du ministre du Très-Haut, tenant en ses mains la victime sainte, ce Sauveur lui-même qui vient à moi, qui repose dans mon sein, tout cela, mon ami, me pénètre, me ravit, m'enivre d'une sorte de félicité dont il me-

sera toujours impossible de vous redire les délices.

Adieu, mon bien cher Charles, adieu !

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

Jérusalem, église du Saint-Sépulcre, le 23 décembre 1831.

Vous ne pouvez vous faire une idée, mon cher ami, de la quantité de pélerins grecs, arméniens, maronites, etc., etc., qui affluent à Jérusalem pour visiter les lieux saints. On en compte en ce moment près de quatre mille, et le nombre augmente chaque jour; à Pâques il sera bien plus considérable encore : il en vient des contrées les plus éloignées ; Saint-Pétersbourg, et même le fond de la Russie fournissent les leurs. Ordinairement ils passent ici le Carême, et ne reprennent le chemin de leur patrie qu'après les fêtes.

Quand je jette un coup d'œil sur cette multitude, et que je viens à compter les pélerins catholiques, je suis frappé d'un étonnement qui va jusqu'à la stupeur. Sur quatre mille, nous sommes..... devinez combien ?—Six cents;

quatre cents; deux cents au moins, me direz-vous. — Vous vous trompez. Nous sommes...... quatre : un cordonnier polonais d'Odessa, avec sa femme, encore un autre Polonais, et votre serviteur! Et sur le nombre de dix mille que je vous ai annoncé pour le Carême, nombre qui n'est point exagéré, je ne pense pas qu'il s'y trouve vingt catholiques!

A côté de cette indifférence, placez le trait suivant :

L'année passée, il vint à Jérusalem un Grec avec sa femme, perclue de tous ses membres. Eh bien! cet homme, on le voyait partout, même aux processions, portant sa femme sur le dos, priant avec elle et pour elle. La première fois qu'il franchit le seuil du Saint-Sépulcre, quelques Turcs se mirent à rire et à le tourner en ridicule; mais cette indécente moquerie ne tarda pas à faire place à l'admiration la plus profonde.

Qu'on nous vante tant qu'on voudra ces deux fils que l'antiquité nous montre s'attelant au char de leur mère, la traînant au temple, puis y expirant de fatigue; le mari de la femme perclue est bien plus héros à mes yeux. Ceux-là étaient sûrs de se faire admirer, et à leur piété filiale il pouvait se mêler quelque peu de l'orgueil païen. Celui-ci avait à lutter contre la

raillerie et la sottise, et sa conduite ne pouvait avoir pour motif que l'amour de Dieu et une sainte confiance en son infinie bonté.

Les pélerins pères de famille amènent souvent avec eux trois ou quatre enfants. Rien d'aussi intéressant que de voir ces petites créatures auprès de leurs parents! ils en imitent tous les mouvements; ils répètent surtout leurs nombreuses salutations, s'inclinant toujours jusqu'à terre, et multiplient comme eux les signes de croix à l'infini.

Ne vous étonnez pas, mon cher ami, que je m'arrête parfois à quelques détails sur les petits enfants : je les aime, si j'ose le dire, comme le bon Jésus les aimait!.... En voyant ces êtres innocents, il me semble entendre mon Sauveur disant : « Laissez venir à moi les petits enfants », et déclarant que nul n'entrera dans le ciel, s'il n'est ou s'il ne devient semblable à eux. Un jour je vis arriver une de ces familles qui me parut vraiment dignes de toute l'admiration d'une ame religieuse et sensible; le spectacle était pour moi curieux et piquant. Paré d'une riche selle à paniers, dont quatre enfants, petits encore, formaient tout l'équilibre, un âne s'avançait, portant fièrement la riante famille. Au milieu de l'équipage, sur le dos du docile animal, était assise une gracieuse petite fille, à peine âgée de

sept ans, s'élevant au dessus de ses frères ; le père était à pied. Figurez-vous le tableau de ces cinq charmants petits pélerins, dont les blonds cheveux flottent au gré des vents; et ensuite jetez les yeux sur ce père respectable qui, marchant à côté, badine en les entretenant du bon Dieu, et, dans un langage à leur portée, leur conte l'histoire du saint enfant Jésus, puis se plaît à leur faire bégayer *Bethléem*, *l'étable*, la *crèche*, et autres admirables choses qu'ils verront.... et dites-moi si, vous aussi, vous ne serez pas ravi, enchanté.

Je ne sais si je ne vous ai pas déja dit que tous les jours différentes nations font successivement une procession aux sanctuaires renfermés dans l'église du Saint-Sépulcre. Avant-hier, à celle des Grecs, entre les flambeaux que portaient les pélerins, j'en aperçus un qui s'élevait tellement au dessus des autres, que je le crus dans la main d'un géant ; je m'approchai ; quelle fut ma surprise de ne voir qu'un joli petit enfant armé d'un cierge, et monté sur les épaules de sa mère. C'était une Grecque, qui sous ce précieux fardeau, tranquille et recueillie, priait dévotement avec les autres pélerins.

Je désirais vivement de voir les tombeaux des deux grands héros chrétiens, celui de Godefroi, la terreur des Musulmans, qui mille fois

brava la mort pour son Dieu, et, proclamé roi après la victoire, déclara ne vouloir jamais porter une couronne d'or aux lieux où Jésus-Christ avait porté une couronne d'épines; et celui de Baudoin son frère, qui, en marchant noblement sur ses traces, mérita de régner après lui. Je demandai qu'on m'y conduisît; mais ils avaient disparu : il n'en restait pas le moindre vestige. Les Grecs, qui ont rebâti l'église, non seulement n'avaient pas pris soin de ces monuments précieux respectés par les flammes, mais ils avaient fait couvrir de plâtre les inscriptions suivantes, que le pélerin ne regardait et ne lisait jamais qu'avec respect :

HIC JACET INCLYTUS DUX GODEFRIDUS DE BULION, QUI TOTAM ISTAM TERRAM ACQUISIVIT CULTUI CHRISTIANO, CUJUS ANIMA REGNET CUM CHRISTO. AMEN.

REX BALDUINUS, JUDAS ALTER MACHABEUS,
SPES PATRIÆ, VIGOR ECCLESIÆ, VIRTUS UTRIUSQUE,
QUEM FORMIDABANT, CUI DONA TRIBUTA FEREBANT
CEDAR ET ÆGYPTUS, DAN, AC HOMICIDA DAMASCUS,
PROH DOLOR! IN MODICO CLAUDITUR HOC TUMULO.

En ce point, comme en beaucoup d'autres, les grecs ont agi par passion : ces monuments appartenaient aux latins, et cela seul leur était un titre à la proscription. Mais que dis-je? ils

appartenaient aux latins! Non : ils étaient la propriété de l'univers catholique; et les destructeurs porteront la honte de la violation et de l'outrage jusqu'à la dernière postérité.

Je savais qu'au moins on avait sauvé l'épée, ainsi que les éperons de Godefroy, et que les pères en étaient en possession; je les priai de me les montrer. Ils regardent, avec raison, cette épée comme un précieux trésor. Je fus conduit, après l'office divin, à l'endroit où elle repose depuis huit siècles!..... Je la considérai longtemps avec respect; je voulais la toucher........ j'hésitai. Me convenait-il bien de prendre en main l'épée de celui

> « Qui, de l'antique foi rallumant le flambeau,
> Du fils de l'Eternel délivra le tombeau? »

A la fin je ne pus résister à l'envie de la tirer du fourreau, de la contempler, de la porter à mes lèvres!............ Ensuite, me tournant vers le Saint-Sépulcre, j'en saluai trois fois le tombeau sacré pour lequel elle combattit; et puis j'en saluai l'endroit où reposaient les cendres du héros.

La poignée de fer de cette épée était jadis dorée; on aperçoit encore quelques restes de la dorure. Cette arme est fort lourde et très longue. L'étui

de marroquin rouge dans lequel elle est renfermée, est moderne ; c'est un honneur qu'ont voulu lui faire les bons Pères, et qui, selon moi, la dépare.

Depuis quatre ou cinq jours Jérusalem est dans le trouble. Les Égyptiens viennent de s'en emparer. C'est la dix-neuvième fois qu'elle est prise; dix-huit fois elle a été saccagée ; que lui adviendra-t-il celle-ci ? Les Turcs de cette contrée, et les Arabes, sont furieux. Ces tambours, ces fifres, ces baïonnettes, aujourd'hui adoptés par leurs ennemis, en général tout ce qui se rapproche des usages militaires européens, leur est en horreur. D'un autre côté, comme le vainqueur se montre très favorable aux chrétiens, ils craignent que s'ils lui restent soumis, on ne les contraigne à renoncer aux vexations de tout genre qu'ils se croient en droit d'exercer, et à l'habitude où ils sont d'extorquer journellement de l'argent aux individus sans protection, qui n'ont d'autre ressource contre le pillage et l'assassinat que le *coulant* de leur bourse. Ces appréhensions sont devenues d'autant plus vives, qu'il vient de paraître un ordre d'Ibrahim par lequel il enjoint aux chrétiens de se refuser immédiatement à toute espèce d'exigence, à toute espèce de tribut.

Cette conduite d'Ibrahim est-elle inspirée par un sentiment louable de générosité et de tolérance? ou ne serait-elle pas plutôt un artifice pour gagner les chrétiens, artifice qui pourrait très bien cacher l'intention de les dépouiller plus tard?......... Je le crains, je le crois même. Je crois aussi que les couvents, celui des latins surtout, ne devraient pas cesser tout-à-coup de payer aux Turcs ce qu'ils leur donnent depuis si long-temps; ils pourraient donner moins, mais toujours conviendrait-il de donner: car si l'Égypte est jamais forcée d'abandonner la Palestine, les vexations n'auront plus de bornes, et l'imagination ne saurait trop s'effrayer des suites certaines d'un refus.

D'ailleurs, il s'en faut que la ville sainte soit entièrement soumise; le château tient encore et ne veut pas se rendre; celui qui y commande a déclaré que tous les soldats s'enseveliront sous les ruines de cette forteresse plutôt que de capituler, à moins qu'on ne leur paie la solde arriérée que leur doit le pacha d'Acre. Alors seulement ils feront leur soumission, et ouvriront les portes : de l'argent avant tout. Quelques coups de canon tirés par intervalles annoncent en effet leur ferme résolution de mourir plutôt que de renoncer à ce qui leur est dû.

L'argent a dans tous les pays une influence

maligne; chez presque tous les peuples du globe, l'or est devenu une idole, et quoique ce dieu de métal soit impuissant à faire de vrais heureux, partout c'est à lui qu'on demande la félicité.

Nulle part cette divinité funeste n'a plus d'autels qu'en Turquie et dans les contrées soumises à l'Alcoran; nulle part on ne lui immole plus de victimes. L'Arabe et le Turc sacrifient tout à un intérêt sordide; rien, chez eux, n'est au dessus de l'or, et n'y eût-il pour eux d'autre moyen de s'assurer la possession d'une somme modique que de donner en échange une portion considérable de leur vie, je doute qu'ils fussent long-temps à hésiter. Ceci s'applique à tout, aux grands comme aux petits, aux magistrats comme aux simples particuliers: tel qui vient de prononcer une sentence contre un voleur, va lui-même mettre un couvent à contribution, et continue ce brigandage jusqu'à ce que, cité à son tour au tribunal du pacha, il se voie dépouillé de son bien, et obligé de présenter sa tête à la hâche du bourreau; et à peine cette tête a-t-elle roulé dans la poussière, à peine l'argent est-il confisqué, qu'arrive de Constantinople un messager porteur du cordon fatal avec ordre du sultan d'étrangler le pacha. Vous devinez pourquoi.

Les ordres envoyés jadis par le sultan étaient tellement respectés, que celui à qui le *cordon funeste* était présenté, le recevait comme venant du prophète lui-même : il voyait la volonté de Dieu dans celle du grand-seigneur, chef de la religion, et ne doutait pas qu'en obéissant sur-le-champ et sans murmure, il n'allât aussitôt jouir d'une félicité éternelle ; c'était un agneau qui se laissait conduire à la boucherie. Souvent il recevait cette sentence de mort au milieu d'un festin, d'une fête, au milieu de son harem, entouré de ses femmes et de ses enfants. Il se levait, baisait le firman qui lui ordonnait de mourir, le portait sur sa tête en signe d'obéissance, passait dans la chambre voisine, fesait les ablutions prescrites, ses prières, et tendait le cou.

Aujourd'hui la nécessité, plutôt que l'humanité, a rendu ce genre de supplice infiniment plus rare, si toutefois elle ne l'a pas fait proscrire à jamais. Le respect pour le vouloir du représentant du prophète ne va plus jusqu'à se montrer si docile, et l'envoyé chargé de porter le cordon fatal, s'il essayait de remplir sa mission, devrait s'estimer heureux de ne pas payer lui-même de sa tête le courage de l'avoir acceptée.

Adieu !

LETTRE DIX-HUITIÈME.

Bethléem, le 4 janvier 1832.

Noel approchait. Le révérend Père gardien du saint sépulcre s'était déja rendu à Bethléem avec la plus grande partie de la communauté, pour y célébrer un si grand jour à l'endroit même où voulut naître le Fils de Dieu.

Pressé de partager leur bonheur, je partis le 23, à trois heures après midi, accompagné d'un drogman et d'un janissaire. J'étais monté sur une superbe jument arabe, pleine d'ardeur; et toutefois je n'allais qu'au pas, afin de ne pas perdre, par une marche trop rapide, le plaisir d'observer ce que les lieux offraient d'intéressant pour mon esprit et pour mon cœur. Oh! combien différaient mes sensations d'avec celles que j'éprouvais en approchant de Jérusalem! Alors je m'avançais vers une ville de malédiction, vers une ville où tout rappelle les horribles tourments et la mort ignominieuse du Sauveur; et mon ame affligée n'y apercevait que des lieux teints du sang de l'auguste victime, ou des instruments de son ignominieux supplice : un

prétoire, un Calvaire, une couronne d'épines, des fouets, des clous, une croix! Et il me semblait encore voir et entendre une populace effrénée demandant à cris répétés « du sang! du sang », et de féroces bourreaux acharnés à répandre ce sang........... eh! quel sang, grand Dieu!!!

Mais, *Bethléem!*.... Toute ma vie ce nom seul avait produit en moi des impressions d'une joie pure, d'un charme inexprimable. Jamais je ne l'avais entendu prononcer, jamais je ne l'avais prononcé moi-même sans une sorte de tressaillement; jugez, mon cher Charles, vous chrétien, vous pieux, jugez combien, à mesure que j'approchais, les émotions de mon ame devaient être plus vives et plus délicieuses!

« Dans quelques instants mes yeux la verront
« cette Bethléem, dont le nom m'est si doux! Ils
« la verront! Ils verront cette étable où naquit
« le plus beau des enfants des hommes, le
« Maître de l'univers, l'Admirable, le Verbe de
« vie, mon Sauveur; où il naquit de la plus
« belle, de la plus sainte des vierges! Ils verront
« cette crêche où il fut couché, enveloppé de
« langes; cette crêche, seul berceau qu'une telle
« mère eut à donner à un tel fils! Ils verront
« et la place où, avertis par la voix des anges,
« les bergers d'alentour vinrent l'adorer, et

« celle où s'agenouillèrent les rois de l'orient,
« amenés par cette étoile miraculeuse pour
« rendre hommage au Roi de tous les rois,
« et lui offrir leurs présents; et celle où Marie,
« l'incomparable mère, allaitait le petit enfant,
« le réchauffait contre son sein, le pressait
« sur son cœur, etc. »

Ainsi me disais-je intérieurement à moi-même; et à ces pensées qui remplissaient mon ame, venaient se joindre les plus chers souvenirs de mon enfance, de cet âge où déja la lecture des saints livres fesait toutes mes délices; où les touchantes histoires d'Abel, d'Isaac, de Joseph, du petit enfant Jésus surtout n'ayant pour lit qu'un peu de paille, pour palais qu'une étable, remuaient tout mon cœur, et mouillaient mes yeux de larmes; où une mère, qui elle aussi se nommait Marie, mêlait à ces admirables récits les naïfs commentaires de sa piété et de sa tendresse, rendait sensible à mes yeux, au moyen des gravures, ce que ma trop jeune intelligence toute seule n'eût pas bien compris, répondait à mes petites questions, et ne paraissait jamais plus heureuse que lorsque je l'importunais de mon innocente curiosité.

« Oh! montre-nous ta Bible et les belles images,
Le ciel d'or, les Saints bleus, les Saintes à genoux,
L'enfant Jésus, la crèche, et le bœuf, et les mages;

Fais-nous lire du doigt, dans le milieu des pages,
Un peu de ce latin qui parle à Dieu de nous. »

Le chemin de Jérusalem à Bethléem, quoique bien moins mauvais que celui de Rama à Jérusalem, est pierreux et inégal. On ne rencontre qu'à de longs intervalles quelques portions de terres cultivées ; l'olivier est rare, et c'est le seul arbre qu'on y voie.

A une demi-lieue, et à droite, mon guide me signala la plaine de Raphaim, si célèbre par la victoire de David sur les Philistins.

A moitié chemin est un monastère grec, qui porte le nom du prophète Élie. C'est une masure qui n'a rien de remarquable. Devant le monastère se trouve un arbre dont le feuillage touffu ombrage une pierre qui servait, dit-on, de lit au prophète. Non loin de là, à droite, j'aperçus un petit bâtiment carré surmonté d'un dôme : « C'est, me dit mon drogman, *le tombeau de Rachel.* » Il se peut que ce monument ait été élevé au lieu même où fut autrefois inhumée la femme de Jacob; mais qu'il remonte jusqu'au saint patriarche, ou même que celui-ci lui ait érigé un tombeau, c'est ce dont il est d'autant plus permis de douter, que l'Écriture se contente de dire qu'*à son retour de Mésopotamie, Jacob perdit Rachel à l'entrée d'Éphrata, et l'en-*

terra sur le chemin. Il est visible d'ailleurs, à la simple inspection de l'édifice, qu'il appartient à des temps beaucoup plus près de nous.

Nous continuâmes à marcher, et voilà qu'après avoir fait quelques pas, tout-à-coup, sur le penchant d'une colline, elle se montre à nos regards, cette Bethléem de mon cœur, et dans les transports de ma joie, je vous saluai, TERRE DE JUDA, et, empruntant les paroles des prophètes, je m'écriai : «Vous n'êtes pas la moindre entre les principales villes de Juda; car c'est de vous que devait sortir, et qu'est en effet sorti le chef d'Israel, JÉSUS mon Sauveur!»

A mesure que nous avançions, la perspective devenait plus riante et plus gracieuse. Bethléem, au milieu des collines et des plaines qui l'entourent, offrait un aspect pittoresque ; les champs, irrégulièrement coupés selon l'étendue des héritages, et parfois clos de murs, me paraissaient mieux cultivés; les arbres, le figuier et l'olivier surtout, étaient beaucoup moins rares. D'un côté, j'apercevais les montagnes de la Judée; de l'autre, au delà de la mer Morte, celles de l'Arabie-Pétrée. Les moindres objets captivaient mon attention tout entière. Je m'arrêtais, j'allais, je revenais sur mes pas, je regardais, je recueillais mes souvenirs, etc. En présence de cette terre de bénédiction, de ces

plaines, de ces coteaux, je me rappelais les mœurs champêtres des patriarches qui y habitèrent, leur vie pastorale, et les charmants tableaux que nous en a laissés l'Écriture. Je pensais aux aïeux du Sauveur, qui avaient vécu dans ces mêmes lieux; à David enfant, gardant les troupeaux de son père; à Booz, aïeul de David; à cette admirable Moabite dont Dieu a voulu que le nom fût inscrit dans la généalogie de son Fils; à Ruth glanant dans les champs de celui que le Ciel lui destinait pour époux, à cette Ruth dont la touchante histoire a mérité de devenir un de nos livres saints, et pour laquelle la poésie religieuse a cru n'avoir jamais d'assez vives et d'assez douces couleurs.

« C'était dans ces beaux jours si féconds en plaisirs,
Où les soins de la Providence
Du sage agriculteur couronnent les désirs,
Où règne dans les champs une heureuse abondance;
Dans ces jours où l'été prodigue ses faveurs,
Où bravant du midi les brûlantes ardeurs,
La reine du printemps, la rose brille encore;
C'était l'heure où les prés raniment leurs couleurs
Sous les premiers rayons du jour qui vient d'éclore;
L'heure charmante où mille et mille fleurs
Mêlent leurs doux parfums aux parfums de l'aurore;
Le vertueux Booz se promenait en paix,
Tantôt sous le feuillage épais
Des pins altiers et des antiques chênes,
Qui balançant dans l'air leurs ombres incertaines,

Peuplaient de Bethléem les superbes forêts ;
Tantôt dans les détours des campagnes lointaines ,
Et voyant dans les vastes plaines
Ondoyer les épis qui couvraient ses guérets ,
En bénissant le Ciel, parcourait ses domaines ;
Booz qui sut toujours au cri de la douleur ,
Ouvrir ses mains charitables et pures ,
Booz venait cueillir ses moissons déja mûres ,
Patrimoine du pauvre et trésor du malheur ;
Il contemplait, assis sur l'herbe ,
Les moissonneurs laborieux ,
Qui pour servir leur maître , empressés et joyeux ,
Entassaient les épis , amoncelaient la gerbe :
Le bonheur brille dans leurs yeux.

« Mais quelle est , dit Booz , cette jeune étrangère
« Dont les aimables traits languissent affligés ,
« Qui suit des moissonneurs la trace passagère ,
« Et dont l'ardeur active et ménagère ,
« Recueille les épis par leurs mains négligés ? »
Booz apprend bientôt que dans ces riches plaines ,
Victime d'un fatal destin ,
Après mille périls , mille fatigues vaines ,
La malheureuse Ruth porte un pas incertain ,
Et quitta de Moab les montagnes lointaines ,
Pour suivre Noémi sur les bords du Jourdain.
Noémi voit dans Ruth son amie et sa fille ;
Ruth , hélas ! veuve de son fils ,
Pour soigner ses vieux jours s'arrache à son pays ,
Tombeau de ses aïeux , berceau de sa famille ,
Séjour de ses nombreux amis.
Ruth est de Noémi la compagne fidèle ;
Noémi par les soins d'une amour maternelle ,
Fait quelquefois à Ruth oublier tous ses maux.
Ruth lui porte le soir le fruit de ses travaux ;
Ruth l'honore , la sert ; Ruth va glaner pour elle.

Booz, à ce récit, transporté, hors de lui :
« Ah ! je vole au secours de ces infortunées ;
« Quels doux plaisirs le Ciel me ménage aujourd'hui !
« De deux veuves abandonnées,
« J'adoucirai les tristes destinées :
« Tout leur manque à la fois, je serai leur appui. »

Il était six heures quand j'arrivai au monastère où j'étais attendu. On m'apprit que le révérendissime Père gardien du Saint-Sépulcre était allé au devant de moi, avec une partie de sa communauté, jusqu'au *tombeau de Rachel.* Comme je n'avais pas suivi le même chemin, et que je m'étais porté tantôt à un endroit, tantôt à un autre, je ne l'avais pas rencontré!

Je suis à Bethléem!..... à Bethléem!..... Au milieu des empressements, des témoignages d'une tendre charité que me prodiguaient les religieux, je n'avais l'esprit qu'à une pensée : je ne songeais qu'au bonheur de voir la Grotte sacrée. Mais, étranger, ne connaissant pas le monastère, ignorant s'il ne faudrait pas s'adresser aux Turcs pour avoir des clés, malgré moi j'avais l'air sérieux, distrait, et ma physionomie trahissait mes préoccupations et mes craintes. Et puis, comme au tombeau du Sauveur, comme sur le Golgotha, j'y voulais la solitude, la nuit, le silence. Un bon Père me devina, et me voyant pensif : « Vous désirez peut-être, me dit-il, dès ce

« soir visiter les saints lieux? — Ce soir même,
« répondis-je, si toutefois ce désir n'a rien d'in-
« discret, mais le plus tard possible, et seul. —
« Eh bien! attendez que la communauté repose,
« et je viendrai vous prendre. » Il m'accompagna alors à la cellule qu'on m'avait préparée.

Les lumières s'éteignaient peu à peu au monastère. On n'entendait dans le cloître où j'avais ma cellule, que le balancier de l'horloge et le faible murmure de quelques religieux priant près de leur couche. Bientôt le bon Père Joseph vient me chercher. Je le suis, ma lanterne à la main. Nous descendons le grand escalier, traversons plusieurs pièces voûtées, et arrivons à l'église; nous nous y arrêtons un instant pour adorer le très saint Sacrement. De là, tournant à droite, par un escalier taillé dans le roc et très resserré, nous parvenons à un chemin tortueux, non moins étroit, et toujours dans le rocher, où mon guide me montre un autel, et m'apprend qu'au dessous est *la tombe des Saints-Innocents*. Puis il veut m'en faire remarquer un autre, quand, cédant à une pieuse impatience,
« Je verrai cela à loisir, lui dis-je tout bas, avan-
« çons. » Nous montons quelques degrés, fesons encore plusieurs pas, et nous voilà devant une porte qu'il s'empresse d'ouvrir. Je vois une grotte profonde, éclairée par une multitude de

ampes. Mon guide se retire,..... et moi, l'ame tout émue de crainte, de respect, d'amour, j'entre, je me prosterne, je prie, je contemple, j'adore. . . . .

. . . .

Et ces heures de la nuit, pendant lesquelles j'avais veillé auprès de la crêche de l'Agneau sans tache, m'avaient rappelé cette nuit et cette heure où l'ange du Seigneur avait apparu aux bergers veillant à la garde de leur brebis, alors qu'environnés d'une lumière céleste, ils *craignirent d'une grande crainte.* Il me semblait qu'un ange m'eût dit comme à eux : « Ne craignez pas. » Comme eux, j'avais senti la *grande joie* qui leur avait été *évangélisée*, parce que j'étais dans la cité de David, et que là même où je venais de prier, m'était né le Sauveur, le Christ, le Seigneur. Comme eux, j'avais trouvé ce *signe* donné par l'envoyé du Très-Haut, l'étable, la crêche : et le petit enfant Jésus enveloppé de langes, que l'accomplissement des temps ne me permettait pas d'y voir, j'en avais reconnu la divine présence dans mon cœur; je bénissais l'heure fortunée de ma vie où j'avais dit : *Passons jusqu'à Bethléem et voyons.*

Et je m'en retournai glorifiant et louant Dieu.

Deux heures sonnaient quand je fus de retour dans ma cellule.

Gloire à Dieu, mon cher Charles, gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! Adieu!

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

Bethléem, 9 janvier 1832.

Ne vous est-il pas arrivé quelquefois, mon ami, en parlant de ce qui vous est cher, de raconter vos pensées, vos sentiments, vos remarques, de peindre les lieux, les personnes, les choses, bien moins occupé de mettre de l'ordre dans vos idées que de dire les impressions que vous aviez reçues, et vous laissant aller aux épanchements sans savoir finir? J'en suis là par rapport à Bethléem; si vous avez à vous en plaindre, j'espère du moins vous intéresser par les détails.

Bethléem est située au centre de la Judée, à deux lieues de Jérusalem. Elle se nommait en hébreu BETH-LECHEM, nom que lui donna Abraham, et qui signifie *maison de pain.* Elle fut aussi appelée ÉPHRATA, *féconde*, du nom de la femme de Caleb. C'est par allusion à la signi-

fication de ces deux mots qu'en arrivant dans la cité qui les portait, sainte Paule s'écria, pleine de joie : « Je te salue, Bethléem, toi, « *vraie maison de pain*, où naquit le pain des- « cendu du ciel ; je te salue, Éphrata, *féconde* « *contrée* où Dieu a pris naissance ! »

Bethléem s'appelait encore *cité de David*, parce qu'elle était la patrie de ce prince, un des ancêtres de Jésus-Christ, et le plus illustre des rois d'Israel. Enfin elle est désignée quelquefois dans l'Écriture sous le nom de *Bethléem de Juda*, pour la distinguer d'une autre *Bethléem* située dans la Galilée, dépendante de la tribu de Zabulon, et qui n'a rien de remarquable.

Je ne veux pas vous cacher, mon cher ami, que le surnom d'*Éphrata* donné à Bethléem, ainsi qu'à ses environs, a fait sourire de pitié quelques voyageurs *philosophes* qui les ont visités. Ils avaient sous les yeux les véritables causes du déplorable état dans lequel ils ont trouvé une terre dont les écrivains anciens les plus dignes de foi attestent la fécondité ; mais, égarés par leurs préventions contre le christianisme, ils ont jugé plus *philosophique* de s'en prendre au sol même de sa stérilité actuelle, qu'aux oppresseurs qui enchaînent, qui mutilent les bras nécessaires à la culture, et laissent

à peine aux malheureux habitants, maigres et décharnés, les faibles ressources qu'ils obtiennent par un travail dont les dégoûte de plus en plus l'extrême servitude à laquelle ils sont réduits. La vérité est qu'encore aujourd'hui, dans les endroits déblayés des ronces et des pierres, et soumis à quelque culture, le terrain est très fertile. Les figues, les raisins y abondent et sont délicieux ; tout y prospère.

La première maison dans laquelle je mis le pied en arrivant à Bethléem, est, comme je vous l'ai dit, le monastère. C'est un édifice extrêmement vaste, dont les murs, construits en pierres énormes présentent, par leur élévation et leur épaisseur, l'aspect d'une forteresse. La porte en est si étroite et si basse, qu'il faut se gêner et se courber pour entrer. On l'a faite ainsi, afin que les Arabes ne puissent pas y pénétrer facilement et plusieurs à la fois, précaution d'autant plus nécessaire en ce pays, que souvent le peuple en vient à des voies de fait contre les religieux, surtout lorsqu'il se trouve accablé par quelque nouvel impôt. Il ne voit alors d'autre moyen de s'en débarrasser, que d'en faire supporter le poids aux malheureux Pères.

Le monastère se divise en trois parties occupées séparément par les Grecs, les Arméniens

et les catholiques. L'église est contiguë à la cour du monastère.

Les premiers chrétiens avaient bâti en cet endroit une chapelle dans laquelle était enclavée l'étable où le Sauveur vint au monde. On y accourait de toute part pour y adorer, là même, celui qui s'est anéanti jusqu'à prendre la forme d'un petit enfant pour l'amour de nous. Dans le but d'en éloigner les fidèles, et de livrer leurs mystères à la dérision des païens, l'empereur Adrien y fit ériger une statue à Adonis, et établit en son honneur un culte particulier qui subsista jusqu'au règne de Constantin. Hélène, mère de ce prince, pendant son séjour en Terre-Sainte, joignit aux immenses bienfaits par lesquels elle avait déja signalé sa piété, celui de faire abattre la honteuse idole, d'en proscrire le culte; et par ses soins s'éleva dans le même lieu l'église qui porte aujourd'hui le nom de Marie.

Cette église, bien qu'elle ait subi de grandes altérations, et qu'elle ait été souvent réparée, laisse encore apercevoir des marques non équivoques de son ancienne et glorieuse origine. Elle est bâtie en forme de croix, et ornée de quarante-huit colonnes de marbre d'ordre corinthien. Les Grecs et les Arméniens s'en sont emparés, comme de tant d'autres lieux qui

appartenaient aux Latins, et dont l'or prodigué au pacha de Damas et à la Porte les maintient aujourd'hui paisibles possesseurs.

Le vaisseau principal est séparé du chœur et des branches latérales de la croix par un gros mur. Il appartient aux Grecs et aux Arméniens, qui y célèbrent leur office. Les autres parties sont extrêmement négligées; jamais on n'y officie. Le pavé est dans un délabrement tel, qu'on ne peut y marcher sans s'exposer à de dangereuses chutes. On remarque sur les murs quelques peintures qui paraissent remonter à l'enfance de l'art parmi nous, et quelques fragments de mosaïques dégradées.

Près de l'église de Sainte-Marie en est une autre sous le vocable de sainte Catherine, qui appartient aux catholiques. Elle est beaucoup trop petite pour le nombre des fidèles. Son principal ornement est un excellent orgue que je vais toucher souvent, et d'autant plus volontiers que l'harmonie de cet instrument ajoute beaucoup, selon moi, à la douceur des émotions que l'on éprouve particulièrement à Bethléem.

C'est par cette église que les catholiques passent aujourd'hui pour se rendre à la sainte grotte, au lieu de suivre le chemin qu'on prenait autrefois. Les continuelles chicanes que les Grecs et les Arméniens suscitent à nos bons

Pères de Terre-Sainte, ont donné lieu à ce changement et à quelques autres. Je vous prie de le remarquer, mon cher Charles, afin que vous ne soyez pas étonné si ma relation diffère en quelques points de celles que vous avez pu lire dans d'autres voyageurs.

Que ne puis-je maintenant, mon cher ami, faire passer en quelque sorte mon ame dans la vôtre avec les pensées, les affections, les sentiments dont la remplit la présence de tout ce que j'ai le bonheur de voir! Recueillez-vous, préparez votre cœur, je vais vous introduire dans une grotte où l'homme profane n'aperçoit, il est vrai, que des objets auxquels il croit ne devoir que son mépris : une étable, une crêche, un enfant pauvre et tout au plus digne de pitié. Mais pour des chrétiens, et le Ciel nous a fait la grace de l'être! pour des chrétiens, cette étable est un temple, cette crêche un sanctuaire, cet enfant un Sauveur, un Dieu, un Dieu devant lequel et les empires qui paraissent si grands à notre petite vue, sont à peine ce qu'est pour nous un grain de poussière; et ces rois et ces peuples qui se disputent fièrement un titre n'appartenant en propre qu'à lui, qui veulent être *souverains* même sans sa grace, ne font un peu de bruit aujourd'hui, ne recueillent un peu de ce qu'ils appellent *gloire*

que pour le perdre demain et mourir ; et ces hommes qui se disent savants, qui crient haut que leurs connaissances, leurs découvertes, leurs doctrines, leur sagesse, leur génie, sont la seule lumière capable d'éclairer véritablement le monde, ne sont qu'ignorance, ténèbres, ne comprenant rien aux choses du ciel, et courant s'abymer avec leur pauvre science, comme tout le reste des hommes, dans la nuit du tombeau......

De Sainte-Catherine on descend par un escalier où deux personnes venant à se rencontrer auraient peine à passer, et qui n'est éclairé que par deux lampes placées, l'une devant un tableau de la Sainte-Vierge, l'autre devant celui de saint François.

Au bas, sur la droite, un petit chemin conduit à l'autel de Saint-Eusèbe, et de là à deux autres qui se font face, et sont consacrés, l'un à saint Jérôme, l'autre à sainte Paule et à sainte Eustochie. Plus loin se trouve la partie principale de la grotte de Saint-Jérôme, laquelle a été transformée en une chapelle qui lui est aussi dédiée. C'est là que l'illustre solitaire a passé une grande partie de sa vie ; c'était là qu'il croyait entendre retentir sans cesse à ses oreilles la trompette effrayante qui doit un jour appeler tous les hommes au jugement ; c'était là qu'avec une

pierre il frappait sa poitrine courbée sous le poids des années et des austérités, et demandait à grands cris miséricorde au Seigneur ; ce fut encore là qu'il se livra à ces immenses travaux qui lui ont mérité le titre de Père de l'Église.

Les deux tableaux de *saint Jérôme* qui ornent cette grotte, sont assez bien ; cependant celui du petit autel manque de proportion ; la tête est expressive ; le corps est beaucoup trop petit.

En fait de tableaux, il en est peu qui m'aient autant frappé que celui de *sainte Paule et sa fille Eusthochie*. Il ne me paraît pas, il est vrai, d'un pinceau très habile; mais il est d'un grand effet. Il représente ces deux saintes dans le même cercueil. Comme l'a fort bien remarqué M. de Châteaubriand, c'est une idée touchante du peintre, que d'avoir donné à la mère et à la fille une parfaite ressemblance; la jeunesse, un voile blanc et une couronne de roses sont les seules marques qui distinguent l'une de l'autre. Je dirais cependant, s'il m'était permis d'avoir un avis en telle matière, qu'il y a trop de recherche et trop de luxe dans leur habillement. Elles descendaient, il est vrai, de Scipion, elles possédaient d'immenses richesses; mais leurs vertus favorites étaient l'humilité, la simplicité chrétienne, et il est d'ailleurs à

remarquer qu'Eustochie est morte supérieure d'un monastère à Bethléem.

Appuyé sur un morceau de rocher de cette grotte obscure, je regardais fixement ce tableau éclairé par la seule lumière de mon flambeau, que je venais de poser sur l'autel; et le silence, la solitude du lieu remplissait mon ame d'une terreur religieuse! J'avais devant les yeux l'image de deux personnes d'une grande fortune, d'un nom plus grand encore, et qui, instruites par la foi, avaient renoncé aux honneurs, aux joies que pouvait leur promettre le monde dans le haut rang où elles se trouvaient placées, et avaient tout quitté pour le *seul nécessaire*, pour le salut. « Heureuse mère, me disais-je, d'avoir « compris et fait comprendre à sa fille, *combien* « *peu durent les plaisirs, puisque la vie elle-* « *même dure si peu!* Heureuse fille, d'avoir « écouté les leçons et suivi les exemples d'une « si digne mère! Heureuse encore d'avoir choisi « pour époux celui dont la tendresse, comme la « vie, ne finit jamais, et avec lequel on est assuré « d'un bonheur aussi long que l'éternité! » Et puis, de dessous ces voûtes souterraines, et de la contemplation de leur cercueil, ma pensée s'élevant jusqu'aux cieux, je les voyais tenant la palme immortelle, prix de leur courage et de leur persévérance, et couronnées de gloire......

N'allez pas croire, mon cher Charles, d'après ce langage, que, selon moi, les filles chrétiennes doivent toutes fuir le monde pour aller s'ensevelir vivantes dans la solitude. Il faut à la société pour son bonheur, plus encore que pour l'honneur et la gloire de la religion, des épouses, des mères comme sainte Paule, aussi bien que des vierges consacrées à Dieu, comme sainte Eustochie. Mais, je vous l'avoue, au pied de ce cercueil des deux saintes, je n'ai pu m'empêcher de désirer que certaines mères que séduit le monde avec ses assemblées profanes, ses danses, ses promenades, ses concerts, ses fêtes, qui exposent à des regards rarement chastes la jeunesse, les graces de leurs filles parées et couronnées de fleurs; je n'ai pu, dis-je, m'empêcher de désirer que de telles mères eussent dans leur maison une copie de ce tableau, pour leur aider à comprendre, et à faire comprendre à leurs enfants, que la beauté se flétrit aussi vite que la fleur dont elle a l'éclat, que les amitiés cessent, que la réputation a la fragilité du verre, que les richesses se perdent, que les jeux, les ris, les joies sont mêlés de douleurs souvent bien amères, et aboutissent toujours aux regrets; qu'enfin, au milieu du monde, comme loin du monde, il n'y a de solide et de durable que la vertu.

Il faut du point où nous sommes, revenir

sur ses pas pour aller à la grotte sacrée. On passe devant un autel sous lequel est le sépulcre des Saints-Innocents, dont je vous ai déja dit un mot. C'est, d'après la tradition, le lieu où furent enterrés les enfants de Bethléem, que la jalousie d'Hérode condamna à mort.

« Hérode, dit l'Écriture, voyant que les ma-
« ges l'avaient trompé, entra dans une grande
« colère, et il envoya tuer dans Bethléem et
« dans tout le pays d'alentour, tous les enfants
« âgés de deux ans et au dessous, selon le temps
« dont il s'était enquis exactement des mages.
« Alors s'accomplit ce qui avait été dit par le
« prophète Jérémie :
« On a entendu dans Rama une voix lamen-
« table, des plaintes et de grands cris, Rachel
« pleurant ses enfants, et ne voulant point re-
« cevoir de consolation, parce qu'ils ne sont
« plus. »

En montant quelques degrés, on trouve une porte qui conduit à la chapelle souterraine de la sainte grotte. Elle a trente-huit pieds de long, onze de large, et neuf de haut; deux escaliers de quinze marche chacun, construits sur les côtés, mènent l'un à l'église des Grecs, l'autre à celle des Arméniens; les rochers et le pavé sont re-

vêtus d'un marbre précieux, donné par sainte Hélène ; trente-deux lampes brûlent sans interruption dans ce saint lieu, où ne pénètre jamais la lumière du jour. Au fond, vers l'orient, est la place où la plus pure des vierges enfanta le Sauveur du monde. Cet endroit, qu'éclairent seize lampes, est indiqué par un marbre blanc fixé dans le pavé et incrusté de jaspe, au milieu duquel est un soleil en argent entouré de cette inscription :

HIC DE VIRGINE MARIA
JESUS CHRISTUS NATUS EST.

Au dessus est une table de marbre servant d'autel, et soutenue par deux colonnes. C'est entre ces deux colonnes et sous cet autel, qu'on se prosterne pour baiser la place auguste que désigne l'inscription.

Quelques pas plus bas, vers le midi, se trouve la crêche.

« Joseph partit aussi de la ville de Nazareth,
« qui est en Galilée, et vint en Judée à la ville
« de David, appelée Bethléem, parce qu'il était
« de la maison et de la famille de David,

« Pour se faire enregistrer avec Marie son
« épouse, qui était grosse.

« Pendant qu'ils étaient dans ce lieu, il arriva

« que le temps auquel elle devait accoucher
« s'accomplit.

« Et elle enfanta son fils premier-né ; et
« l'ayant emmailloté, elle le coucha dans une
« crêche, parce qu'il n'y avait point de place
« pour eux dans l'hôtellerie. »

A trois pas vis-à-vis de la crêche, est le lieu où Marie était assise, ayant dans ses bras l'enfant Jésus, lorsque les mages vinrent l'adorer et lui offrir des présents.

« Jésus étant donc né dans Bethléem, ville
« de la tribu de Juda, du temps du roi Hérode,
« des mages vinrent de l'orient à Jérusalem.

« Et ils demandèrent : Où est le roi des Juifs
« qui est nouvellement né ? car nous avons vu
« son étoile en orient, et nous sommes venus
« l'adorer.......

« Et en même temps l'étoile qu'ils avaient vue
« en orient, allait devant eux, jusqu'à ce qu'é-
« tant arrivés sur le lieu où était l'enfant, elle
« s'y arrêta.

« Lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent tout
« transportés de joie.

« Et entrant dans la maison, ils trouvèrent
« l'enfant avec Marie sa mère; et, se proster-
« nant en terre, ils l'adorèrent; puis, ouvrant

« leurs trésors, ils lui offrirent pour présents,
« de l'or, de l'encens et de la myrrhe [1]..... »

La crêche est élevée à un pied au dessus du niveau de la grotte, et recouverte d'un marbre blanc. Dans le fond, un tableau assez bon, dont le cadre est en argent, représente l'Adoration des bergers. Il couvre la pierre du rocher. On l'ôte le jour de Noel, et la roche nue reste exposée pendant quelque temps à la vénération des fidèles. A cette époque, le révérend Père gardien la nettoie, et recueille avec respect les petites parcelles qui s'en détachent. J'en emporterai quelques-unes que je dois à son obligeance.

Les princes chrétiens se sont fait un devoir d'envoyer des présents pour l'ornement de la crêche. Elle est toujours tendue de magnifiques draperies; celles de cette semaine sont d'un fond blanc de soie, parsemé de roses et de broderies d'or. A l'endroit où les mages sont venus adorer Jésus, est un autel avec un beau tableau représentant l'adoration, et surmonté d'une grande étoile.

Le sanctuaire de la Nativité appartient aux grecs, la crêche et l'endroit de l'adoration des mages sont aux catholiques.

[1] S. Matth. ch. II.

Je n'entre jamais dans cette grotte auguste, mon cher Charles, qu'un cierge à la main, comme quand j'ai visité le Calvaire et le Saint-Sépulcre.

Lorsque, prosterné devant le lieu où naquit notre Seigneur, je jette les yeux sur ces paroles : *Hic de virgine Maria Jesus Christus natus est* : Ici Jésus-Christ est né de la vierge Marie, j'éprouve je ne sais quel sentiment tout-à-fait distinct et différent de celui que produisent en moi les autres actes de la piété chrétienne.

Le mot *ici* a pour le fidèle un charme, un attrait, une douceur qui ne peut bien se sentir ou même se comprendre que sur les lieux. L'ame, le cœur, toutes les facultés s'arrêtent à ce mot on le répète mille fois, et après l'avoir mille fois répété, on le redit encore : il se retrouve sans cesse sur des lèvres brûlantes de reconnaissance et d'amour.

Il n'est en effet pas de lieu au monde où le cœur puisse être plus délicieusement ému que dans cette grotte de Bethléem. Quand, reportant ma pensée au temps, à la saison de l'année où naquit le pauvre petit enfant Jésus, j'ajoute, en me parlant à moi-même : « Le lieu, c'est ICI », il me semble l'entendre pleurer de froid, de besoin; je crois voir aussitôt Marie, sa bonne mère, lui prodiguer les soins de la plus ingénieuse ten-

dresse; saint Joseph accourir aux cris de son fils d'adoption, le recevoir des mains de sa mère, le presser, le réchauffer sur son sein; et ces idées remplissent mon ame de sentiments ineffables, que ma plume s'efforcerait vainement de peindre. Je prie, je soupire; j'élève vers le ciel mes yeux mouillés de larmes, je murmure le nom sacré de Jésus, les saints noms de Marie et de Joseph, et je bénis le Dieu trois fois saint de m'avoir donné dans sa miséricorde son fils pour Sauveur; je le bénis encore de m'avoir donné pour mère celle que lui-même a jugée digne d'être la mère de ce divin Fils; je le bénis de m'avoir donné une ame que touchent, qu'attendrissent, que pénètrent de si grands, de si incompréhensibles bienfaits.

Vous savez, mon cher ami, avec quelle pompe, avec quelle joie se célèbrent la fête de Noel et la messe de minuit dans tout le monde catholique; vous avez pu, comme moi, remarquer la beauté des décorations qui ornent nos temples à l'époque de cette grande solennité, et l'immense concours des fidèles, et leur pieux empressement à aller adorer l'enfant Jésus, et ce concert unanime de bénédictions et d'actions de graces pour l'heureuse venue du divin Messie, et ces hymnes, ces cantiques par lesquels éclate la commune alégresse : concours,

empressement, concert, hymnes, cantiques, alégresse qui plus d'une fois ont gagné à Jésus-Christ le cœur de ceux mêmes qu'avait attirés une curiosité toute profane, et trop souvent plus criminelle. Jugez de ce que doit être une telle fête, une telle messe célébrée à minuit, à Bethléem, et au lieu même où Jésus voulut naître. Je ne veux rien retracer ici de ce que vous avez pu voir ailleurs; je ne m'arrêterai pas à vous peindre la sainte magnificence qui se déploie en cette solennité; je ne vous parlerai ni de la richesse des tapisseries dont les marbres sont couverts, ni des accords ravissants d'une musique en parfaite harmonie avec la sublimité et la douceur du mystère, ni de cette quantité innombrable de cierges qui brûlent, non seulement sur l'autel, mais dans tout l'intérieur; ni de la pompe qui environne le révérend Père gardien dans l'exercice de ses fonctions, ni des ornements resplendissants d'or dus à la munificence des princes catholiques d'un autre temps, et dont sont revêtus les prêtres nombreux qui l'assistent, etc.; mais je veux vous dire au moins quelques mots d'une cérémonie auguste et touchante qui n'a et ne peut avoir lieu qu'ici : c'est une procession solennelle vers la sainte crêche par laquelle commence l'office.

A minuit, à cette heure de *salut* où, dans toutes les églises catholiques de l'univers, l'enfant Jésus reçoit les hommages de tout ce qu'il y a sur la terre de chrétiens fidèles, le révérend Père gardien ouvre la marche et s'avance à pas lents, le front incliné, portant avec respect dans ses bras l'enfant Jésus; puis viennent les Bethléémites et les Arabes catholiques, puis les pélerins des diverses nations, tous un flambeau à la main. Le célébrant et le cortége étant arrivés vers la place même de la *Nativité*, le diacre, dans un recueillement profond, chante l'Évangile.... Lorsqu'il en est à ces mots « et l'ayant emmailloté », il reçoit l'enfant des mains de l'officiant, l'enveloppe de langes, le dépose dans la crêche, se prosterne et adore.... Alors, mon cher Charles, il se passe dans les ames quelque chose de surnaturel, j'oserai le dire, si j'en juge par ce dont j'ai été le témoin, par ce que j'ai moi-même senti. Pour exprimer sa reconnaissance, son amour, la piété n'a plus de voix; elle ne parle plus que par l'attendrissement de ses regards, par ses soupirs et par ses larmes.

Saint Basile met dans la bouche de Marie ces paroles à son fils nouveau-né :

« Comment dois-je vous nommer, ô mon « bien-aimé? comment dois-je vous appeler?...

« Un mortel?..... mais je vous ai conçu par une « opération divine.... Un Dieu? mais vous avez « un corps humain. Comment dois-je agir à « votre égard? dois-je venir vers vous l'encens « à la main, ou dois-je vous offrir en nourriture « le lait de mon sein? Ne dois-je avoir pour « vous que les soins de la plus tendre des « mères, ou dois-je vous servir prosternée dans « la poussière? O contraste merveilleux! le ciel « est votre séjour, et je vous berce sur mes ge- « noux! vous êtes sur la terre, et vous n'êtes « point séparé des habitants des cieux, et les « cieux sont avec vous! »

La poésie chrétienne a prêté au fidèle un langage qui exprime d'une manière non moins gracieuse le *contraste merveilleux* que lui présente l'auguste mystère :

« Où donc est mon Sauveur? Éphrata, ville sainte,
Mon cœur tremble, palpite et d'espoir et de crainte.
Quoi! c'est lui que je vois sur la paille gisant!
C'est là mon Dieu! c'est vous, c'est vous, divin enfant!
O mystère ineffable!
O miracle d'amour!
Il était donc écrit qu'avec le bœuf, un jour,
Le lion de Juda coucherait dans l'étable!
Enfant de l'homme, enfant des cieux,
De quelle majesté ton visage rayonne!
Et toi, Vierge, qui tiens ce fardeau précieux,
A quels nobles pensers ton ame s'abandonne?
Le souci maternel se peint bien dans tes yeux......

Sur le front de ton fils, doucement inclinée,
De la divinité tu contemples les traits;
Non, tu n'ignores pas quelle est sa destinée :
Tu tressailles de joie au don que tu nous fais. [1] »

Adieu, mon cher Charles, je quitte la plume en souhaitant que ma lettre vous fasse quelque peu participer à mon bonheur de Bethléem : vous seriez au moins un moment dans une sorte de paradis. Adieu encore.

[1] Je m'estime heureux que les délais qu'a éprouvés l'impression de mon ouvrage, me permettent de placer ici la belle traduction de l'hymne des matines de Noel, *Jam desinant suspiria*, par M. de Sapinaud de Bois-Huguet :

Dieu s'attendrit à nos regrets,
De son trône il nous voit en père ;
Les cieux s'ouvrent, voici la paix
Promise aux enfants de la terre.
Des anges les divins concerts,
De la nuit rompent le silence ;
Dieu désiré de l'univers,
Ils chantent en chœur ta naissance.

Suivons les bergers du hameau ;
Allons, vers l'enfant du miracle,
De baisirs couvrir son berceau.
Mais, dans la grotte, quel spectacle !
Une crèche, un lit indigent,
Un toit obscur et solitaire,
Dans des langes un pauvre enfant,
Et des parents dans la misère !

LETTRE VINGTIÈME.

Bethléem, 15 janvier 1832.

Ma dernière lettre, mon cher Charles, vous a raconté les choses les plus intéressantes pour mon cœur, et sans doute pour le vôtre. Hélas! autant je me trouve heureux dans la retraite du monastère avec les bons Pères, dans la grotte sacrée, dans les chapelles souterraines, au pied de ces nombreux autels qui s'élèvent, si je puis le dire, sur une terre de prodiges et de miracles; autant, au dehors, je me sens saisi de

Es-tu le Christ de l'Éternel,
Le Verbe dont la voix féconde
De sa splendeur remplit le ciel,
Et de sa main soutient le monde?

C'est lui : la foi montre à mes yeux,
Dans cet enfant couvert de langes,
Le Dieu très haut qu'aux cieux des cieux,
En tremblant, adorent les anges.
Humble crèche, instruis-moi toujours;
Enfant dont j'entends le silence,
Donne-moi tes chastes amours;
Donne à mon cœur ton innocence. »

tristesse et de compassion à la vue de l'état déplorable dans lequel est aujourd'hui la patrie de mon Sauveur, cette cité que ma foi me rend si précieuse et si chère.

Bethléem, dès les premiers temps, fut une ville assez considérable. Roboam, quatrième roi de Jérusalem, l'augmenta et l'embellit encore par les grands édifices qu'il y fit construire. Aujourd'hui, il ne lui reste pas même l'ombre de sa grandeur et de sa beauté passées. Ce n'est plus qu'un assemblage confus de maisons ou plutôt de masures qu'habitent la misère et la servitude. Ces maisons, comme celles de Jaffa et de Rama, sont carrées. L'escalier est en dehors; le toit est en terrasse.

Les Bethléémites descendent de la tribu de Juda. La population se compose de dix-huit cents catholiques, d'autant de grecs, d'une cinquantaine d'arméniens, et d'environ cent quarante turcs. Ce nombre est exact : je le tiens des curés catholiques, et j'insiste à vous le faire remarquer, parce que la plupart des voyageurs se sont étrangement trompés sur ce point : il en est qui ont restreint la population chrétienne à cent individus.

Sous tout autre gouvernement, les habitants de Bethléem seraient dans l'aisance et même riches; mais à chaque instant ce sont de nou-

velles impositions qui viennent les accabler. Je vous ai déja dit à quels moyens ils ont recours pour échapper à une entière ruine, et satisfaire en même temps leurs oppresseurs. Les bons Pères sont quelquefois forcés de se soustraire par la fuite aux mauvais traitements auxquels ils sont alors en butte; ils s'étaient trouvés dans cette cruelle nécessité trois ou quatre semaines avant mon arrivée. On m'a raconté qu'un Père gardien, Portugais, qu'ils avaient arrêté, menacé de la mort, ne répondait à leurs paroles de fureur que par ces mots : «Vous pouvez me « pendre, s'il vous plaît ainsi; mais de l'argent, « vous n'en aurez pas, parce que nous n'en « avons pas.» Il tenait encore le même langage, la corde au cou. Ce courage le sauva et lui obtint la liberté.

La conviction dans laquelle sont ces malheureux, que le principal fruit de leurs peines serait pour les tyrans qui les oppriment, les dégoûte entièrement du travail, et les entretient dans une fainéantise à laquelle ils ne cherchent que des prétextes qui ne leur manquent jamais. Parmi ces prétextes, il faut compter, entre autres, le grand nombre de fêtes qu'ils se sont fait une habitude de chômer. Leur paresseuse dévotion ne se contente pas du repos des jours pendant lesquels l'Église interdit toute œuvre

servile; ils en *sanctifient* de la même manière une multitude d'autres, et toutes les représentations du Saint-Siége à cet égard ont été absolument inutiles. Je ne crois pas que jamais spectacle m'ait inspiré plus d'horreur et de dégoût que celui de ces hommes en guenilles, à peine couverts de quelques mauvais haillons, promenant leur indolence sur une place publique, ou assis auprès de quelque masure, occupés à se débarrasser de la vermine qui les dévore, et s'imaginant faire une chose agréable à Dieu de ne pas toucher aux instruments ou aux outils, qui, sans qu'ils violassent aucune loi, pourraient leur procurer une existence moins misérable.

Les enfants suivent en tout l'exemple de leurs parents : nulle part je n'ai vu une jeunesse aussi désœuvrée. A l'exception des heures où ils sont aux écoles, toujours et partout on les rencontre par douzaines, jouant, folâtrant, se disputant, se livrant à toute la turbulence de leur âge. Les Pères de Terre-Sainte, dont en général les aumônes sont immenses, non seulement paient des maîtres pour les instruire, mais les nourrissent encore, bienfait dont ils n'ignorent pas que la seule récompense sera plus tard l'ingratitude, provoquée par l'excès de la misère.

La principale, pour ne pas dire l'unique, in-

dustrie du pays consiste dans la fabrication des chapelets, des crucifix, et autres objets de piété qui se vendent aux pélerins. Ces choses autrefois coûtaient peu ; mais le prix s'en est élevé à raison du nombre plus considérable de Grecs et d'Arméniens qui font aujourd'hui le pélerinage des saints lieux, et aussi depuis que les Turcs ont pris la fantaisie de porter une espèce de chapelet, qui semble être devenu le complément essentiel de leur costume, et dont ils se font une sorte de joujou avec lequel ils badinent même dans les rues.

La véritable richesse du Bethléémite, et en général de tout Arabe de ces contrées, c'est sa femme : elle est son trésor, sa force, son appui, et malheureusement il n'en connaît pas le prix; il en fait sa bête de somme. En aucun lieu je n'ai vu la femme tant travailler qu'à Bethléem. Je ne croirais même pas qu'un être si faible et si délicat fût capable de pareilles fatigues, si je n'en étais témoin. C'est elle qui dans la maison est chargée de tout.

Comme les réservoirs et les canaux qui fournissent l'eau à Bethléem, ainsi qu'à Jérusalem, sont en ruines, et se trouvent à sec onze mois de l'année, les femmes sont obligées d'aller chercher à une lieue celle qui est nécessaire pour leur ménage, et de l'apporter elles-mêmes dans

des outres; ajoutez à cette charge la peine de gravir des montagnes extrêmement rapides, et dites, mon cher ami, s'il est possible de se défendre d'un sentiment douloureux, surtout quand on songe que c'est là une tâche qui se renouvelle trois ou quatre fois par semaine.

J'allai, il y a quelques jours, faire une promenade hors de la ville avec le curé. A un quart de lieue nous rencontrâmes une jeune fille qui revenait avec sa provision. Elle avait posé son outre sur un quartier de rocher, et, debout à côté, toute haletante, elle essuyait la sueur de son front. Curieux de savoir le poids de l'outre, je la priai de mè la mettre sur les épaules; ma demande l'étonna un peu, toutefois elle s'y prêta de fort bonne grace. A peine pus-je faire quelques pas sous le fardeau. «Pauvre « petite! m'écriai-je, en m'en débarrassant, et en regardant le curé ; « quel âge a-t-elle, tout « au plus seize ans? — Seize ans! me dit-il; elle « n'en a pas treize », et s'adressant à elle en arabe : « Quel âge avez-vous, mon enfant? — « Douze ans, Monsieur.........» Je tirai quelques pièces de monnaie que je lui offris, et qu'elle reçut avec une vive démonstration de joie.

Ce n'est pas tout pour les pauvres Bethléémites, d'aller si loin à l'eau ; la ville manque de bois, et l'on n'en trouve qu'à quelques

lieues; ce sont encore elles qui vont à la provision. Mais ce qui désole, ce qui navre, ce qui, je vous l'avoue, fait bouillonner mon sang, c'est de voir ces malheureuses, maigres, défaites, la misère empreinte dans les traits, succombant sous le faix, passer sur la place publique, devant leurs maris nonchalamment assis et occupés à fumer ou à jaser pour user le temps, sans qu'il vienne en pensée à aucun de ces hommes sans entrailles de courir au devant de sa compagne et de la soulager, en se chargeant de porter au moins de là chez lui ce qu'elle a traîné, elle, des lieues entières.

Est-ce tout? Non, mon ami. Le soir, avec ce bois qui a coûté tant de sueurs, il faut faire chauffer l'eau apportée de si loin ; il faut laver les pieds de cet homme; puis lui préparer le souper, puis le servir debout lui et le fils aîné, sans prendre la moindre part au repas, et attendre qu'ils aient fini pour s'en aller à l'écart en manger solitairement les restes.......... La plume me tombe des mains. Est-il possible qu'ainsi soit traité par l'homme un sexe si digne de tous les soins, de tous les égards, de toute la tendresse de l'homme? est-il possible qu'ainsi soit traitée par l'homme celle qui le porte dans son sein, qui l'enfante avec douleur, qui le nourrit de son lait, qui le réchauffe sur

son cœur, qui le berce sur ses genoux, qui guide ses premiers pas, qui par l'éducation s'efforce de lui transmettre tout ce qu'il y a en elle de douceur et de bonté, qui se plaît à répandre le charme sur sa vie, qui partage ses peines, qui sait le mieux adoucir ses maux, le consoler, l'assister dans les maladies et les infirmités, soulager et quelquefois embellir sa vieillesse, et lui rendre jusqu'à la dernière heure des services dont serait incapable tout autre courage, tout autre dévoûment, tout autre amour? et que ce soit à Bethléem !

Plusieurs de ces hommes ont été quelquefois amenés au monastère par leurs rapports avec les religieux. Il en est quelques-uns qui comprennent la langue italienne ; je leur ai parlé. Je ne vous répète pas ce qu'une trop juste indignation m'a fait dire.

Du manque d'eau, dans un pays où les pluies ne sont pas fréquentes, résulte une malpropreté extrême qui rend la pauvreté plus hideuse ; on y lave rarement, et le linge s'en ressent, ainsi que les haillons qui servent de vêtements : tout y est dégoûtant. Les femmes, généralement remarquables par la régularité du visage, sont les premières victimes de cette misère : la saleté altère leurs traits et les flétrit.

Cette pauvreté, cette malpropreté excessive,

si vous exceptez une ou deux maisons, se retrouve partout. Voici sans la moindre exagération ce que j'ai vu :

J'allai un jour chez une des familles les plus aisées de la ville. Après avoir suivi une avenue d'une saleté rebutante, j'arrive dans une chambre voûtée, sans fenêtre : le jour n'y pénétrait que par la porte, seule ouverture par où pût s'échapper la fumée du foyer et du four ; les murs en étaient noircis. Je trouve à l'entrée deux frères occupés à fabriquer en nacre de petits objets de piété ; plus loin, la femme de l'un d'eux allaitait un enfant, et près d'elle la mère de son mari en allaitait un aussi ; elle était entourée de trois autres en bas âge. Pour tout meuble deux berceaux ! Un court entretien s'engage avec l'un des frères : « Où couchez-vous, mon ami ? —
« Dans cette chambre, avec ma femme. — Et
« votre père et votre mère ? — Ici aussi. — Et vos
« petits frères ? — Ils ne nous quittent pas. — Mais
« je ne vois pas de lit ? — Cette couverture qui
« pend là est à moi, cette autre à mon père et à
« ma mère ; la nuit nous les étendons à terre, et
« nous dormons. — Mais toutes ces poules que je
« vois, où dorment-elles ? — Dans ce petit coin. »

Effectivement elles avaient un gîte dans la même pièce.

Un tel ménage vous surprend sans doute,

mon cher Charles. Votre étonnement cessera quand vous saurez que le moyen à l'aide duquel, d'après ce que je vous ai dit, les Bethléémites parviennent à satisfaire l'avarice des pachas ne réussit pas toujours, que souvent il ne suffit pas. Alors, pères, mères, femmes, enfants, vieillards, il faut que tout fuie, et dans la fuite chacun emporte plus aisément le peu qu'il possède.

Est-il permis d'espérer que sous le gouvernement égyptien un tel état de choses cessera? Je n'ose le croire. Il me paraît bien à craindre que sous une forme moins cruelle en apparence, l'oppression ne reste tout entière : on n'arrachera pas la chemise ; mais on l'ôtera !

Le costume des Bethléémites, s'il faut en croire l'opinion commune, est à peu près ce qu'il était au temps de notre Seigneur Jésus-Christ. Celui des femmes, soit à la ville, soit aux environs, m'a particulièrement frappé. Elles sont habillées absolument comme la Sainte-Vierge, dans les tableaux qui la représentent; ce sont, non seulement les mêmes formes de vêtements, mais les mêmes couleurs : robe bleue, manteau rouge, ou robe rouge, manteau bleu, et un voile blanc par dessus. La première fois qu'il m'arriva d'apercevoir de loin une Bethléémite portant dans ses bras un petit en-

fant, je ne pus m'empêcher de tressaillir : il me semblait voir venir à moi Marie et l'enfant Jésus.

Une autre fois, mon émotion ne fut pas moins vive : je voyais un vieillard à cheveux blancs et barbe blanche, conduisant un âne le long de la montagne sur laquelle Bethléem est située ; il était suivi d'une jeune femme habillée de bleu et de rouge, et parée d'un voile blanc. J'étais à Bethléem; je me crus au temps de César-Auguste. Un instant les deux personnages furent pour moi Joseph et Marie, venant, pour obéir aux ordres du prince, se faire enregistrer.

Le costume des paysans reporte aussi la pensée vers des souvenirs touchants : il est, assure-t-on, tout-à-fait semblable à celui des bergers du temps de la naissance du Sauveur, et date de plus de deux mille ans. C'est une espèce de chemise ou tunique serrée autour du corps par une courroie, et un manteau par dessus. Point de chaussure : on va ordinairement pieds nus.

On suit ici, relativement aux mariages, une coutume singulière. Les parents sont dans l'habitude de promettre leurs enfants, à peine ceux-ci ont-ils deux ans, un an, et même moins.

Un Arabe catholique me disait ces jours-ci,

en se frottant les mains de joie : « Je viens d'en-
« gager ma fille ; elle fait un mariage excellent.
« — Quel âge a-t-elle ? — Quinze jours. — Et le
« promis ? — Quatre ans. — Je vous en fais un
« double compliment ; je ne sache pas de ma
« vie avoir ouï parler d'époux plus innocents. »

Le père de l'enfant mâle achète la fille ; il convient du prix, et en paie sur-le-champ un acompte pour arrhes. Dans nos pays, les parents ne pourraient établir convenablement leurs filles s'ils ne leur donnaient une dot ; ici, au contraire, comme vous le voyez, on paie le père pour avoir sa fille, en telle sorte que plus il a d'enfants du sexe féminin, plus il se trouve riche. Combien de fois n'ai-je pas déja entendu ces paroles : « Ma femme me coûte tant..... c'est bien cher. » Souvent, en parlant à des ouvriers qui fesaient pour moi des chapelets et autres objets, je leur ai adressé cette question : « Combien vous coûte votre femme ? » et ceux que j'interrogeais ainsi y répondaient immédiatement et avec la plus grande sincérité : « J'ai payé la
« mienne huit cents piastres, me dit une fois
« l'un d'eux. — Et quel a donc été le prix de ta
« mère, répliquai-je ? — Quatre cents piastres.
« — C'est bien peu en comparaison ! — Mais,
« mon Père, c'est qu'alors les piastres valaient
« bien davantage. »

Je ne dois pas cependant oublier de dire qu'une partie de l'argent est employée par ceux qui le reçoivent, à l'achat de quelques nippes pour la fille promise.

Malgré ce trafic, il n'est pas de pays au monde où les mœurs soient plus pures qu'à Bethléem et à Jérusalem. La conduite des femmes et des filles y est si irréprochable, qu'il n'y a pas d'exemple qu'un de ces crimes que le libertinage et la débauche, favorisés par l'irréligion, ont rendus si communs parmi nous, ait été découvert et prouvé. La mort la plus terrible est toujours la punition de la moindre atteinte portée à la pudeur; malheur même à celles sur qui plane quelque grave soupçon! A cet égard, les Bethléémites sont inflexibles: pour effacer la honte, il leur faut du sang.

Je voulais d'abord laisser ensevelie dans le silence l'histoire suivante, à laquelle je ne puis penser sans frémir, et que ma main hésite encore à retracer; mais elle doit entrer, ce me semble, dans le tableau de la Palestine.

Il y a neuf ou dix ans qu'on aperçut un Turc dans une des grottes voisines. Malheureusement la jeune veuve d'un Bethléémite catholique, renommée pour sa beauté, s'y trouvait aussi. Les personnes qui les avaient vus en ayant répandu le bruit dans la ville, le Turc

s'enfuit ; la jeune femme, alarmée, eut le temps de se réfugier au couvent des Pères de Terre-Sainte. Après l'avoir cherchée inutilement où elle n'était plus, les Bethléémites finirent par découvrir le lieu de sa retraite. Aussitôt ils courent tumultueusement au monastère. Ils en trouvent la porte fermée; mais cette trop faible barrière tombe devant leur fureur. Ils pénètrent en foule, et voilà la victime en présence de ceux qui ne la veulent que pour l'immoler. Vainement les bons religieux lui font-ils un rempart de leurs corps ; vainement étendent-ils vers les furieux leurs mains suppliantes; vainement, au nom du Dieu des miséricordes né à quelques pas de là pour sauver les pécheurs, les supplient-ils, les conjurent-ils de se retirer, de ne pas verser le sang d'une malheureuse dont le crime n'est pas prouvé; vainement quelques-uns se jettent à leurs genoux, les embrassent, tandis que d'autres essaient de repousser la force par la force : ils succombent dans ce combat de charité, et la jeune veuve, les cheveux épars, saisie d'effroi, hors d'elle-même, est traînée par la troupe homicide sur la place publique.

Ici commence une nouvelle scène dont l'idée seule me fait frissonner d'horreur, et que je ne décrit qu'en tremblant.

Entourée de ses bourreaux, l'infortunée demande à grands cris miséricorde; elle veut faire entendre quelques mots, repousser le soupçon.... Ses frères, son père sont là; elle les aperçoit, les appelle; mais ce père, mais ces frères, ce sont eux qui se montrent les plus acharnés à sa perte.......... « Mon père, mon père, au nom de « Dieu, souvenez-vous que je vous dois le « jour !.... Mes frères, oublierez-vous que nous « avons été conçus dans le même sein?.......... » Paroles inutiles : elle tombe de défaillance, elle se meurt, ses yeux s'éteignent....... Tout-à-coup ils se raniment, se rouvrent, mais c'est pour voir le bras de son père levé sur elle, pour voir ses frères suivre l'épouvantable exemple de la colère paternelle...... Puis tous trempent les mains dans le sang, et la famille croit avoir ainsi lavé la tache qui éternellement l'eût couverte. Les restes palpitants de l'infortunée sont déchirés par la populace.

Les funérailles ne se font jamais à Bethléem sans qu'il s'y mêle des pratiques bizarres et qui tiennent du paganisme. Le jour de l'enterrement, les femmes vont toutes ensemble pleurer, danser, sauter, crier à la fois sur la fosse du défunt. A certains jours du mois dans lequel a eu lieu le décès, elles retournent au cimetière, et y renouvellent leurs contorsions, leurs

cris et leurs pleurs. En les voyant, vous les prendriez pour des énergumènes. Une seule parle pendant l'espace de deux minutes, tandis que les autres écoutent en silence. Puis, lorsqu'elle s'arrête, à un certain signe les gestes et les cris recommencent, et se prolongent jusqu'à ce que la lassitude les oblige à finir. J'ai quelquefois prié les curés, qui savent parfaitement l'arabe, de m'expliquer ce qu'elles disent; ils m'ont assuré que c'est un langage à elles, que leurs maris mêmes ne le comprennent pas. Ils ont ajouté que toutes les prédications, toutes les remontrances n'ont pu faire cesser cette ridicule et détestable coutume.

Comme presque tous les Arabes, les Bethléémites ont un ton de voix haut et insupportable; vous les croiriez toujours en dispute ou en colère. Vous entendez deux personnes se parler, pour ainsi dire, à la fois, et en criant de toute leur force; vous demandez à votre interprète ce que c'est, et si elles vont se battre. L'une a dit : *Quelle heure est-il?* l'autre a répondu : *Je n'en sais rien.* Ce sont des cris proférés avec une incroyable volubilité et d'un ton si aigu, qu'ils déchirent les oreilles. C'est à l'église que ce défaut se fait remarquer le plus péniblement, surtout lorsqu'il y a foule. Ils parlent alors comme s'ils étaient sur la place

publique. Le curé et le révérend Père gardien ont beau faire, beau prêcher : ils s'épuisent dans le désert ; et si par hasard ils obtiennent pour un jour un peu de silence, on peut prédire à coup sûr que le bruit recommencera le lendemain. Le pélerin ne s'accoutume pas à ce scandale.

Relativement à cette conduite des Arabes dans l'église, il m'est arrivé, le jour de Saint-Thomas de Cantorbéry, une chose assez singulière, qui s'est passée en présence de cinq cents témoins, et que peut-être cependant vous auriez de la peine à croire si vous ne connaissiez ma sincérité.

La veille, fête des Saint-Innocents, le révérend Père gardien de Terre-Sainte avait confirmé les jeunes garçons de Bethléem, qui étaient très nombreux. La même cérémonie pour les femmes était fixée au jour suivant, et il n'y en avait aucune à l'église; mais les hommes s'y trouvaient en foule. Ils firent un bruit épouvantable ; le désordre fut à son comble.

Le lendemain les femmes et les filles vinrent à leur tour à la confirmation. Le Père gardien avait prescrit de ne laisser entrer qu'elles seules. On ne tint aucun compte de cet ordre. La multitude, composée de catholiques, de grecs et de turcs fut bien plus considérable que la veille,

et le tumulte s'accrut à proportion. Le curé les harangua, mais en vain. Le révérend Père, pour témoigner son mécontentement, suspendit la cérémonie, et par là obtint un moment de silence, mais le bruit recommença bientôt : le célébrant s'arrêta de nouveau en déclarant qu'il lui était impossible de continuer.

J'étais à la tribune, et sur les épines. A la fin je me lève, et de toutes mes forces je crie en arabe : *Oskot*! Silence! A l'instant les têtes se retournent, et, apercevant un homme d'une haute stature, entièrement vêtu de blanc, avec une barbe longue et épaisse, tous demeurent stupéfaits, interdits. Je m'élance aussitôt au milieu d'eux, je fais ouvrir les portes, et leur enjoins d'évacuer l'église sur-le-champ. Jamais je n'ai rien vu de semblable. Tous se précipitent vers la porte, comme frappés de terreur; c'est à qui sortira le premier. Doué d'une assez grande force, je pousse les derniers, qui semblent hésiter : l'église est libre, et la cérémonie s'achève paisiblement.

Cette victoire ne me coûta que la peine de tenir quelques instants le bras levé, et le courage de prononcer énergiquement quelques mots. Il était curieux de voir cette foule de turbans, de barbes noires, de figures affreuses, de sabres, de poignards, fuir devant un pélerin et

un ou deux religieux venus à son secours. Je me tins à la porte, et déclarai qu'aucun homme ne rentrerait. Depuis lors j'ai remarqué beaucoup plus de calme et de décence, surtout la veille et le jour de l'an, que le Saint-Sacrement était exposé. Cet état de choses se maintient même aux messes basses, où je ne souffre pas le moindre bruit. On se tait quand on me voit.

LETTRE VINGT-UNIÈME.

Bethléem, 21 janvier 1832.

J'emploie, mon cher Charles, mes journées à visiter les lieux les plus remarquables des environs. Quand les courses sont longues, je monte de très grand matin à cheval, accompagné de plusieurs religieux et d'une escorte d'Arabes de Bethléem armés, précaution nécessaire contre les dangers auxquels on est exposé, dans les circonstances où se trouve la Palestine, surtout dans les gorges des montagnes qui avoisinent la mer Morte, où l'on a toujours à craindre de rencontrer les Bédouins.

Les *citernes de David*, qui autrefois touchaient aux portes de la ville, s'en trouvent maintenant

éloignées de mille pas, par suite de la ruine de ses anciens édifices et du décroissement successif de la population. Elles étaient pavées en plomb. L'une d'elles porte plus spécialement le nom du saint roi.

Ces citernes rappellent à la fois et la victoire du prince sur les Philistins dans la plaine de Raphaïm que je vous ai dit avoir vue à droite en venant de Jérusalem, et le glorieux refus qu'il fit, bien que brûlé par la soif, de boire de l'eau qu'au péril de la vie, trois braves de son armée étaient allés lui chercher à travers les ennemis. « Dieu me garde, dit-il, de faire une « telle chose : il me semblerait que je bois le « sang de ces vaillants hommes »; paroles remarquables, et qu'il est impossible de ne pas admirer, quand on a connu les chaleurs de ce pays, et la soif excessive qu'elles causent, surtout après les fatigues d'un long combat.

Puisque je viens de vous parler de l'eau, je vous dirai en passant que celle de la citerne du monastère, à Bethléem, est délicieuse. Quand on en verse, on croit voir couler le crystal le plus pur; chaque goutte ressemble à un diamant. Celle de la citerne de Jérusalem lui est encore supérieure. Jamais je n'en ai vu ni bu d'aussi limpide. Croiriez-vous qu'à table il m'est souvent arrivé de suspendre mon repas pour le

plaisir de la contempler, tant sa beauté me paraît extraordinaire ?

A une lieue de Bethléem sont les étangs de Salomon, *piscinæ aquarum* dont parle ce prince dans l'énumération des grandes choses qu'il fit pour se rendre heureux, et qu'ensuite il ne put considérer sans laisser échapper de son cœur cet aveu que dans tous les temps feront, s'ils sont sincères, tous ceux qui, en cherchant le bonheur, le demandent à d'autres qu'à Dieu :

« Et m'étant tourné vers tous les ouvrages de
« mes mains, vers les travaux qui m'avaient
« coûté tant de sueurs, je vis qu'en tout il n'y
« a que vanité et affliction d'esprit, et que rien
« ne subsiste sous le soleil. »

Ces étangs ont été creusés au sein de montagnes d'un accès difficile. Il y en a trois, placés l'un au dessus de l'autre, en sorte que la surabondance du bassin le plus élevé tombe dans celui qui est immédiatement au dessous. Ils approvisionnaient d'eau Jérusalem et Bethléem. Malheureusement les canaux qui l'y conduisaient sont ruinés en plusieurs endroits, et de là la nécessité, si pénible pour les femmes bethléémites, d'aller en chercher fort loin. Il serait facile de réparer le mal à peu de frais. Mais qu'importe au pacha, qui ne vient dans son pacha-

lick que pour opprimer l'habitant, pour lui ravir sa dernière obole; qu'importe, dis-je, à un tel homme que tout s'en aille en ruine ? Il renvoie les réparations à son successeur, celui-ci au gouverneur qui viendra après lui ; et en attendant, les monuments tombent de vétusté, les édifices croulent, les opprimés émigrent ou ne restent que pour souffrir : tout languit, tout se flétrit, tout périt.

Ces vastes piscines portent évidemment le sceau de l'antiquité la plus reculée, et l'incrédulité la plus obstinée ne saurait disputer à Salomon la gloire de les avoir construites. Elles sont en partie taillées dans le roc, et prouvent un travail immense. On a peine à en croire ses yeux, lorsqu'on réfléchit qu'elles ont été pratiquées dans les flancs du rocher, sans le secours de la poudre, alors inconnue.

Le dernier de ces réservoirs n'a que la moitié de la capacité du premier ; j'en ignore les dimensions précises, ainsi que celles des deux autres : le temps m'a manqué.

On m'a fait remarquer près de là une petite source, en m'assurant qu'elle seule fournit l'eau à ces étangs. Cette assertion m'a paru ridicule : sans d'abondantes pluies, il n'est pas possible qu'ils soient jamais pleins.

A deux cents pas de Bethléem, d'un autre

côté, est une grotte du même genre que celle de la Nativité, mais moins grande, dédiée à la Sainte-Vierge. On l'appelle la *grotte de Lait*. La tradition dit qu'avant la fuite en Égypte, la Sainte-Vierge s'y cacha pendant quelque temps. On y voit un autel taillé dans le roc, où l'on célèbre quelquefois le saint sacrifice de la messe. On y va aussi chanter les litanies.

La dévotion pour ce lieu est très grande; elle a pour motif la vertu qu'on s'accorde à attribuer aux pierres de la grotte. Comme ces pierres sont très tendres, on en détache facilement des morceaux que l'on réduit en poussière, et que l'on fait prendre aux nourrices qui manquent de lait. Non seulement les Grecs, les Arméniens, les Russes, et en général toutes les nations qui ont des pélerins à Jérusalem, attachent une grande confiance à cette poudre, mais même les Turcs et les Arabes, qui en transportent en Turquie et jusque dans l'intérieur de l'Afrique.

Je ne ferai aucune réflexion sur la vertu de ces pierres et sur ses causes. J'affirme seulement comme une chose certaine qu'un très grand nombre de personnes en obtiennent l'effet qu'elles en attendent.

A demi-lieue de cette grotte, vers l'orient, au delà d'une montagne que l'on descend par une pente extrêmement rapide, est le *village*

des Pasteurs. C'est le lieu qu'habitaient les bergers auxquels les anges apparurent pour leur annoncer la naissance du Sauveur. On l'aperçoit très distinctement de la terrasse du monastère, et je le contemple toujours avec un nouveau plaisir. L'histoire qu'il rappelle est une de celles qui, dès mes premiers ans, entrait le plus doucement dans ma mémoire, et je n'ai pas connu d'enfant chrétien pour qui elle n'eût les mêmes charmes. A cet âge, bien mieux que lorsque les passions ont introduit dans l'ame une orgueilleuse sagesse, on y trouve, on y sent quelque chose de vraiment céleste, et grace à l'innocence, à la pureté du cœur, on se range vite et volontiers, si je puis m'exprimer ainsi, du côté de celui qui, en admettant les hommes de bonne volonté auprès de son divin Fils, a fait passer les bergers avant les rois.

Ce village est habité, moitié par des catholiques, moitié par des grecs. Il est bâti comme tous ceux du pays. Chaque maison n'est qu'un tas de pierres sans ordre, et présentant à peine l'aspect de murailles irrégulières, dans lesquelles sont deux trous qu'on appelle, l'un, la porte, l'autre, la fenêtre. On nous montra un puits où, selon la tradition, la Sainte-Vierge venait laver les langes de l'enfant Jésus, lorsqu'elle était cachée dans la *grotte de Lait*.

L'emplacement même où les bergers entendirent la voix des anges, est maintenant clos de murs. Il est planté d'environ cinquante ou soixante oliviers. La garde en est confiée à un prêtre grec, que j'ai trouvé dénué de tout, et dans un tel état de misère, qu'à peine quelques haillons couvraient sa peau brûlée par le soleil. Ce malheureux me demanda un peu de tabac; comme je n'en avais pas, j'y suppléai en lui offrant quelques pièces de monnaie qu'il reçut avec une vive reconnaissance. J'achetai de lui la permission de couper une branche d'olivier assez grosse pour me faire une canne et me servir d'appui.

Au milieu de l'enclos est une grotte dans laquelle sainte Hélène a fait construire une chapelle dédiée à la Sainte-Vierge. En y entrant, je m'y prosternai, et, selon mon habitude de lire sur les lieux mêmes à genoux, et tête nue, les passages qui s'y rapportent, je lus avec une grande sensation de bonheur l'Évangile de saint Luc à l'endroit qui commence par ces mots :

« Or, il y avait aux environs des bergers qui
« passaient la nuit dans les champs, veillant
« tour à tour à la garde de leurs troupeaux, etc. »

Et je me rappelai avec un plaisir nouveau et non moins vif, les vers suivants, dans lesquels

la poésie a fait passer les paroles de l'évangéliste :

« Dans les champs d'Éphraïm, quels transports, quelle ivresse !
Quels sublimes concerts !
Pourquoi cette alégresse ?
Quelle clarté divine a sillonné les airs ?
Voici d'une légère nue
Qu'un des célestes messagers
Est descendu près des bergers.
Ils tremblent à sa vue :
D'une gloire inconnue
Son front est couronné.

« Ne craignez pas, dit-il, livrez-vous à la joie,
« C'est à vous, ô pasteurs ! que le Très-Haut m'envoie ;
« Allez à Bethléem, votre Sauveur est né. »
Puis l'ange sans laisser de trace,
Tel qu'un rapide éclair aux cieux est retourné.
Cependant à travers l'espace,
Un son vague s'est répandu,
Et les bergers ont entendu,
Aux doux frémissements de la harpe des anges,
Les chants précipités d'un concert de louanges.

« Gloire à toi, Jéhova ! gloire, gloire à jamais !
« Gloire au plus haut des cieux ! tes mains sont désarmées,
« Ton foudre dort éteint.... Gloire, gloire à jamais !
« Hosanna ! saint, saint, saint est le Dieu des armées !....
« Gloire à toi, Jéhova ! gloire, gloire à jamais !
« Gloire au plus haut des cieux, et sur la terre paix !
« Ton foudre dort éteint..... Tes mains sont désarmées,
« Paix à tous les humains de bonne volonté ! »
Et ce cri par le ciel fut long-temps répété......

La chapelle et l'enclos des Bergers appartenaient autrefois aux latins ; je n'ai pas besoin de vous dire qui les en a dépouillés.

Comme j'avais hier une forte course à faire, je montai à cheval avant le jour : je voulais visiter l'ancienne Thécué, patrie du prophète Amos; puis le *Labyrinthe*, nom que l'on donne à une suite de grottes dont le nombre est si considérable, qu'on l'ignore encore; et finalement *la montagne des Français*, ainsi appelée depuis la dernière croisade, parce qu'après la prise de Jérusalem par les Sarasins, quatre cents Français s'y retirèrent, et, ayant bâti un château fort dont on voit encore les ruines, s'y maintinrent long-temps.

Comme de coutume j'avais avec moi plusieurs religieux et une escorte. Au bout de deux heures de marche par un chemin pierreux, après avoir franchi plusieurs montagnes d'un accès difficile, on arrive à Thécué. Ce n'est plus qu'un amas de pierres qui couvrent l'espace d'une demi-lieue. En promenant mes regards sur ces ruines, j'aperçus une colonne de marbre rouge et un bassin aussi de marbre, surmonté d'une croix. C'était sans doute le baptistère d'une église qu'on m'assura avoir été bâtie en cet endroit par Sainte-Hélène, bien que je ne pusse en découvrir d'autres traces.

En sortant de Thécué pour aller au Labyrinthe, nos Bethléémites s'avisèrent de décharger leurs fusils, dont le bruit, répété par l'écho des montagnes, semblait les amuser beaucoup. N'ayant dans mon escorte que dix hommes armés, j'étais loin d'approuver ce passe-temps, qui avertissait les Arabes de la présence d'étrangers dans des contrées voisines de la mer Morte. Je leur fis une réprimande d'autant plus sévère qu'en cas d'attaque, j'avais quelque raison de ne pas trop compter sur leur courage. Et puis, qui me garantissait que ces coups de fusil n'étaient pas un signal convenu? Un Arabe reste toujours Arabe.

Une heure ne s'était pas écoulée que, notre drogman accourant, pâle et tout effrayé: «Voilà « les Bédouins, nous crie-t-il! les voilà!» Effectivement, nous apercevons bientôt une vingtaine de figures noires qui nous suivent, sans cependant venir trop près de nous. Je fais rapprocher mes gens, je leur ordonne de se serrer, surtout de marcher lentement pour montrer que nous ne craignions pas; et, continuant ainsi notre route à travers d'affreux précipices, nous arrivons aux grottes. Les Bédouins s'étaient éloignés.

L'entrée de ces grottes est très périlleuse, et presque inaccessible : on n'y parvient qu'à tra-

vers des rochers qui paraissent comme suspendus sur des abymes, et par des sentiers tellement étroits, qu'un seul faux pas peut coûter la vie. Aucun souvenir sacré ou profane ne se rattache à ces effrayantes cavernes; et puis j'en ai tant vu dans le cours de mes voyages, que je me souciais fort peu de m'exposer pour visiter l'intérieur de celles-ci. Cependant, soit honte, soit reste de curiosité, je me laissai gagner; et me voilà fesant le jeune homme, grimpant, escaladant, sautant, et me trouvant enfin dans la première grotte.

Malgré la prodigieuse élévation des voûtes, la chaleur nous y étouffait; plus nous avancions, plus l'air devenait épais; par surcroît, nos torches étaient à bout, et nous étions menacés d'une obscurité profonde. Après avoir parcouru ce qu'il y a de plus remarquable, je crus prudent de donner l'ordre du retour. Mais quand, au sortir de ce vaste souterrain, je vis à mes pieds ces affreux précipices, quand je considérai vis-à-vis les rochers escarpés sur l'un desquels je devais m'élancer, je restai un instant immobile de stupeur, et me reprochai sérieusement mon étourderie. Heureusement mon ange gardien était là : aidé d'un frère convers espagnol aussi courageux que charitable, je fis le saut, et parvins sans accident, bien qu'avec beaucoup

de peine, à l'endroit où nous avions laissé nos chevaux.

Notre caravane s'était grossie en route : ici et là quelques Bethléémites s'étaient joints à nous, et nous nous trouvions près de quarante personnes. On avait eu soin de se munir de quelques provisions. Assis sur les rochers, nous fîmes un léger repas, afin de continuer nos courses avec plus de courage. Rien d'aussi pittoresque que le tableau qu'offrait cette collation ; j'aurais donné tout au monde pour en prendre l'esquisse, mais je n'avais ni papier ni crayon........... Nous étions sur la pente d'un abyme, entouré de rocs dont les cimes semblaient s'élever jusqu'au firmament. Resserrés dans un espace fort étroit, nous tenions prudemment nos chevaux par la bride. Chaque fois que je portais à la bouche un morceau de pain, ma jument hennissait, frappait du pied jusqu'à ce que je l'eusse partagé avec elle. A la fin du repas, dans un moment où ma pensée était tout entière à la singularité du spectacle que présentait la réunion de nos convives au milieu des dangers qui nous environnaient, quelle ne fut pas ma surprise de me voir apporter par mon drogman du café excellent dans une fort jolie tasse. Par un raffinement d'attention, il l'avait préparé si secrétement, que je

n'avais aperçu ni feu ni fumée. Le café est ici une chose de première nécessité, et je le savais déja par ma propre expérience; mais me serais-je jamais douté que j'en prendrais en pareil lieu ?

La collation achevée, nous nous remîmes en marche.

Cependant les Bédouins que nous croyions fort loin, ne s'étaient pas encore trouvés si près de nous. Ils étaient cachés derrière les rochers; nous apercevions par intervalle ou le bout d'une lance, ou un turban qui s'avançait et se retirait aussitôt. Une attaque de leur part me parut inévitable; je la redoutais d'autant plus, que, forcés d'aller un à un, menant nos chevaux par la bride, nous avions peu de moyens de défense. Probablement ils reconnurent qu'ils auraient affaire, non seulement à des Bethléémites, mais à des Européens, et jugeant leurs forces insuffisantes, ils nous laissèrent passer.

Après deux heures de marche, nous arrivâmes à la *montagne des Français*. L'approche de ce mont est extrêmement pénible : nulle trace de chemin, toujours des pierres, des rochers. Parvenus à la moitié de sa hauteur, mes compagnons me firent remarquer qu'à partir de ce point la montagne était l'œuvre de l'art et avait été élevée de main d'homme. Le docteur

Clarke, célèbre voyageur anglais, assure que cette montagne ressemble au Vésuve, et qu'elle a un cratère, selon lui, très visible. Il est vrai qu'il ne l'a aperçue que de loin. On a droit néanmoins de s'étonner d'une telle erreur dans un homme de ce mérite.

Du sommet l'aspect est magnifique, enchanteur. Quoique éloignée de quelques lieues, la mer Morte paraît être à vos pieds. Derrière s'élèvent les montagnes de l'Arabie-Pétrée, ce vaste tombeau d'un peuple ingrat, et celle de Nébo, sur laquelle Dieu ordonna au conducteur des Hébreux de monter, et d'où il lui fit voir tout le pays de deçà et delà le Jourdain, en lui disant: « Voilà le pays que j'ai promis à vos pères; « vous le verrez, mais vous n'y entrerez point. » Vous savez pourquoi. A droite se découvrent les montagnes d'Hébron, où l'on montre encore le tombeau du patriarche de la Chaldée, père des croyants, celles d'Engadi, les hauteurs de Béthulie, etc.

Nous rentrâmes fort tard, mouillés par une pluie abondante qui nous surprit en chemin.

Adieu, mon cher Charles; selon toute apparence, ma lettre prochaine sera datée de Jérusalem. Je dis aussi adieu à Bethléem; mais j'espère de la bonté de Dieu que, pour elle comme pour vous, ce ne sera pas le dernier. Adieu encore.

LETTRE VINGT-DEUXIÈME.

Jérusalem, 30 janvier 1832.

Me voilà, mon cher Charles, de retour à Jérusalem, après une absence de trois semaines. Ce n'a pas été sans un vif regret, et sans me promettre de renouveler mes visites, que j'ai quitté cette chère Bethléem où j'ai passé des moments si doux. Quelques jours avant mon départ, on commençait à y éprouver une disette cruelle; la misère devenait effrayante, et les immenses charités des monastères ne suffisaient plus pour la soulager. J'étais moi-même accablé des sollicitations des Bethléémites manquant de pain, et se désolant sur le sort de leurs familles.

Ici le fléau se fait sentir d'une manière plus terrible encore ; il s'étend, à ce qu'il paraît, sur toute la Palestine. De mémoire d'homme on n'a vu les vivres si rares et si chers. Les approvisionnements qu'a dû faire le pacha d'Acre, qui depuis long-temps prévoyait le siége de sa capitale, y ont singulièrement contribué. D'un autre côté, l'armée d'Égypte, qui aujourd'hui

bloque cette place et inonde le pays, absorbe tout ce qui reste de grains d'une année malheureusement stérile. Le mal est à son comble. On ne rencontre partout que des gens à figure pâle et maigre, à peine couverts de haillons, qui vous arrêtent à chaque pas en vous tendant une main desséchée. Les petits enfants demandent en pleurant du pain à leurs parents, qui, mourant eux-mêmes de faim, ne peuvent leur répondre que par des gémissements et des larmes. Ce triste et continuel spectacle fend le cœur, et consterne. Le monastère fait ce qu'il peut; il distribue jusqu'à quinze cents pains par semaine.

Hier, dans l'après-midi, je montai à cheval et me dirigeai du côté du monastère d'Élie. J'avais fait le matin, à pied, une course assez longue et très fatigante : la chaleur était excessive. Je venais de peler une orange pour étancher ma soif. Tout-à-coup j'entends derrière moi quelques cris; je m'arrête, je regarde........ Deux jeunes femmes arabes, dont l'une portait un enfant sur le dos, se disputaient avec avidité l'écorce d'orange que j'avais jetée!

Oh! que dans ce moment le souvenir de toutes les folles et inutiles dépenses que j'avais jadis faites dans le monde, me montra coupable à mes yeux! Mon sang se glaçait en pensant au

nombre immense d'infortunés que j'aurais pu soulager dans ces temps de pénible mémoire où je me fatiguais à la poursuite d'une fausse félicité, où j'appelais *bonheur* ce que maintenant je regarde comme le souverain mal! Je revins sur mes pas ; je donnai et je dis aux deux pauvres créatures ce que je pus pour les consoler, et, les yeux tournés vers le Golgotha, je rentrai dans Jérusalem, me frappant la poitrine, plus convaincu que jamais que le vrai bonheur consiste à imiter la charité du Sauveur, et à passer sur la terre, comme notre Jésus, en fesant du bien.

Je compte rester maintenant dans le monastère de Saint-Sauveur jusqu'au dimanche de la Passion, et aller ensuite me renfermer jusqu'après Pâques dans l'église du Saint-Sépulcre. Je continuerai, comme j'ai déja commencé, mes visites à l'intérieur et au dehors de Jérusalem, désirant voir dans les plus grands détails tout ce que les lieux et les monuments offrent de remarquable. Il m'est malheureusement impossible pour le moment de me rendre au Jourdain, à la mer Morte, au monastère de Saint-Sabas, etc. : les Arabes, pressés par la famine qui désole le pays, volent, pillent, assassinent plus que jamais; il serait dangereux de se confier aux routes, même en prenant contre eux les

précautions qui suffisent dans les temps ordinaires. J'ai eu l'idée de me mettre en chemin avec un Arabe de confiance qui m'aurait procuré des habits semblables aux siens; mais, les Arabes étant d'une maigreur extrême, la crainte d'être trahi par mon embonpoint m'a fait abandonner mon projet : je n'ai pas cru que la longueur et l'épaisseur de ma barbe, non plus que mon teint hâlé, me déguisassent assez pour me soustraire au péril.

Avant de vous entretenir de mes courses, mon cher Charles, je crois devoir consigner ici ce que j'ai pu recueillir de plus propre à vous donner une notion exacte de la Palestine, et spécialement de Jérusalem. Les détails dans lesquels je vais entrer, vous épargneront la peine des recherches que vous seriez peut-être tenté de faire à ce sujet.

La Palestine est une province de l'Asie, ainsi nommée des *Palestins* ou *Philistins* [1], peuples puissants, originaires de l'Égypte, qui occupaient cette partie du pays s'étendant le long de la Méditerranée, depuis Gaza, au midi, jusqu'à Lydda, au septentrion. Anciennement elle portait le nom de *Chanaan*, quatrième fils de

[1] Le mot de *Palestins* ou *Philistins*, selon les interprètes, signifie *étrangers*.

Cham, et père d'une postérité nombreuse. Elle s'appela ensuite *Terre-Promise*, parce que Dieu l'avait promise aux patriarches Abraham, Isaac et Jacob; puis *terre d'Israel*, et enfin *Judée*. Ce dernier nom lui fut donné après le retour de la captivité de Babylone, parce qu'alors la tribu de Juda était la seule qui formât un corps auquel s'unirent les débris des autres tribus, dont les terres étaient presque entièrement occupées par les Samaritains, les Iduméens et les Philistins.

Depuis la venue de Jésus, on la nomme plus communément *Terre-Sainte*, à cause des ineffables merveilles que Dieu y a opérées; parce que le Sauveur du monde y a été conçu, qu'il y est né, y a vécu, y est mort et ressuscité; qu'il a arrosé cette terre de ses sueurs, de son sang, et qu'il n'est, pour ainsi dire, aucun lieu qu'il n'ait marqué par les prodiges de son infinie charité.

Cette contrée, avant l'arrivée des Hébreux, était gouvernée par des rois chananéens qui exerçaient dans leurs différentes villes un pouvoir absolu; lorsque Josué en eut fait la conquête, il la gouverna comme *lieutenant du Seigneur*. A Josué succédèrent les Anciens, auxquels l'autorité appartint quinze ans. Après ce temps, les Israélites tombèrent dans une espèce d'anarchie

qui dura sept ou huit ans, et furent ensuite gouvernés par des Juges pendant trois cent dix-sept ans, et enfin par des Rois, dont le premier fut Saül, jusqu'à la captivité de Babylone, période de temps qui comprend cinq cent sept ans.

Au retour de la captivité, la Judée fut soumise aux rois de Perse, puis à Alexandre le Grand, et aux rois de Syrie et d'Égypte ses successeurs.

Les Machabées, après avoir défendu leur religion par la force des armes, et rétabli les affaires de leur nation, demeurèrent cent trente-cinq ans en possession du pouvoir suprême, et le perdirent sous le règne d'Hérode le Grand. A la mort de ce prince, les Romains devinrent maîtres absolus de la Judée, et le royaume qu'elle formait fut tout-à-fait détruit.

On ne peut rien ajouter à l'idée que l'Écriture donne de ce pays. Elle le décrit comme le plus beau et le plus fertile qu'il y ait au monde; cependant, aujourd'hui, il est en général inculte et stérile : on y voit des plaines entières où ne croissent, à travers des amas de pierres, que quelques herbes sauvages, et des montagnes chauves, brûlées par le soleil, où la chèvre trouve à peine un peu de nourriture.

L'impiété moderne n'a pas manqué de se faire

de l'état actuel des lieux un argument contre la véracité de nos livres saints, et d'insulter audacieusement à l'esprit de vérité qui les a dictés. Elle a des yeux pour voir, et un esprit pour comprendre les effets quelquefois terribles des coups que frappe la justice humaine. Elle n'a pas besoin qu'on lui explique comment là, où furent les palais, les bosquets, les jardins d'un grand criminel, il ne resta plus que des ruines, il ne crût plus que des épines et des ronces. Elle vous dira et le crime et le châtiment; vous saurez d'elle quel arrêt a condamné le coupable, quelle main a renversé ces superbes demeures, désolé ces champs : elle s'y connaît, elle, qui, tout-puissante un moment, et donnant à ses fureurs le nom de *justice*, porta si loin la désolation, entassa tant de ruines; mais quand il s'agit de la *justice divine*, elle n'y voit plus, elle n'y comprend plus rien. La croix est pour elle un objet de risée; le grand nom devant lequel toute créature doit fléchir le genou, provoque ses mépris. Dans de telles dispositions, aveugle volontaire, comment comprendrait-elle qu'une terre maudite, que la patrie d'une nation criminelle et réprouvée, ne peut plus maintenant présenter le beau spectacle de ce jardin délicieux où coulaient le lait et le miel dont le père de famille fit don à des enfants

alors chéris, parce qu'ils ne s'étaient point encore rendus coupables? Qu'elle vienne ici comme moi, qu'elle y apporte un peu de cet amour du vrai dont se piquent encore des gens qui ne veulent plus être chrétiens, et, j'ose le dire, elle sera obligée de se faire violence pour ne pas reconnaître l'anathême porté contre un pays où se commit le plus exécrable des forfaits qui pût épouvanter l'univers, contre un pays où fut demandé à grands cris et répandu sacrilégement le sang du Fils de Dieu; partout elle apercevra les vestiges toujours subsistants de la Justice éternelle, qui rappellent à la fois et le supplice de l'auguste Victime, et la vengeance qui le suivit.

D'autres, mon cher Charles, chercheraient peut-être à vous expliquer *humainement* comment ce pays jadis si fertile est devenu stérile, et offre maintenant un aspect si désolant et si triste, et je ne sais trop ce que les détracteurs des saintes Écritures auraient à leur dire. Comment s'étonner, en effet, qu'il en soit ainsi quand on a quelque connaissance de l'histoire? Quelle est la contrée au monde où le fer et la flamme aient fait plus de ravages? quelle est la contrée sur le sol de laquelle ait été répandu plus de sang, où il y ait eu plus de carnage? quelle est la contrée qui ait plus souffert de la

guerre, de la famine, de la peste?..... Et dans le moment où je trace ces lignes, ne suis-je pas moi-même entouré de ces fléaux? Il n'y a pas à douter qu'écrasé par tant de calamités, ce pays ne devienne entièrement inculte et sauvage. Les sources disparaissent sous les ruines; les terres qui couvraient les montagnes, et qui étaient soutenues par le travail d'une immense population, roulent dans la plaine; les collines qui jadis portaient le mûrier, le figuier, ne montrent plus que des rochers secs et arides; les endroits qui, par des atterrissements réguliers et successifs, recevaient un certain degré de fertilité, n'offrent plus que quelques genêts épars, quelques buis nés dans les fentes du rocher, etc.

Et, encore une fois, ce qui contribue le plus à faire de la Palestine un désert, c'est le despotique gouvernement sous lequel elle gémit, et dont la devise est *destruction*. On ne saurait trop le répéter, la Porte met chaque jour ce malheureux pays à l'enchère: le pacha qui en offre le plus, en devient le tyran. Maître de la tête de l'Arabe comme de son chameau, de sa jument comme de sa tente, il ne signale son passage que par des vexations. A l'aspect des satellites qui viennent lever le tribut, des villages entiers abandonnent leurs masures; et les pauvres opprimés aiment mieux mourir de mi-

sère dans les antres des rochers, que d'expirer sous le bâton du soldat, qui, de son côté, furieux de voir sa proie lui échapper, se venge en coupant l'olivier de l'infortuné qu'il n'a pu atteindre.

Mais là encore, mon cher ami, je ne saurais rien voir de *purement humain*. Ce despotisme, cette tyrannie, cette avarice, ces vexations, le ciel les fait servir à l'exécution des arrêts de son inflexible justice; et le Turc avec ses crimes, seule chose qui soit véritablement à lui et lui appartienne en propre, le Turc, dis-je, n'est, sans le savoir, que ce qu'est le bourreau dans l'exécution des arrêts de la justice humaine.

Au reste, il est à remarquer que ce ne sont pas seulement les livres saints qui louent la fertilité primitive de la Palestine. Si les hommes qui, d'ordinaire, accordent si libéralement aux auteurs païens une foi et un respect qu'ils refusent à l'Écriture, eussent pris la peine de consulter l'antiquité profane, ils y auraient trouvé des témoignages non suspects de la même vérité. Hécatée, qui vivait sous le premier Ptolémée, représente ce pays comme une terre très peuplée et abondante en toute sorte de fruits. La description qu'en fait Pline ne lui est pas moins favorable. Tacite, Ammien-Marcellin, et d'autres, dans les endroits où ils ont occasion

d'en faire mention, n'en parlent aussi qu'avec éloge. Il semble même que, encore aujourd'hui, la Providence ait voulu conserver sur cette contrée désolée des signes visibles de ce qu'elle serait sans la malédiction qui pèse sur elle: dans les lieux cultivés, le froment est d'une grande beauté, les grappes de raisin sont énormes, les légumes excellents, et tels qu'en aucun pays je n'en ai mangé de meilleurs, et je pourrais en dire autant de beaucoup d'autres productions du sol.

Dans les choses que j'ai à vous raconter de Jérusalem, et surtout dans la longue série des maux auxquels elle a été en proie depuis que son malheureux peuple osa demander au ciel que «le sang de Jésus-Christ retombât sur lui et sur ses enfants», vous reconnaîtrez encore plus visiblement et plus douloureusement l'empreinte de la redoutable main de Dieu.

Jérusalem fut bâtie, suivant les uns, l'an du monde 2023, ou, suivant les autres, l'an 1991, par le grand-prêtre Melchisédech. Il lui donna le nom de *Salem*, qui signifie *demeure de la paix*. Cinquante ou soixante ans après sa fondation, les Jébuséens, descendants de Jébus, fils de Chanaan, s'en emparèrent. Pour assurer leur conquête, ils en agrandirent les murailles, et élevèrent une forteresse sur le mont Sion, qu'ils

nommèrent *Jébus* ; de ce nom et de celui de *Salem*, selon quelques interprètes, la nouvelle ville s'appela *Jérusalem*.

Josué, après avoir vaincu et fait mourir le roi Adonibésech dans la journée de Gabaon, prit cette ville. A sa mort, les Jébuséens y rentrèrent; mais bientôt les Israélites s'en rendirent maîtres de nouveau, excepté de la forteresse, qui resta au pouvoir de leurs ennemis jusqu'au moment où David, se voyant possesseur du trône d'Israel, alla les attaquer, les chassa, et choisit Jérusalem pour la capitale de son royaume. David l'agrandit; son fils Salomon en fit une des plus belles villes de l'Orient, et y bâtit ce temple magnifique dont l'Écriture nous a transmis une description si pompeuse. Après la mort de ce prince, et sous le règne de Roboam son successeur, l'an du monde 3033, elle tomba entre les mains de Sésach, roi d'Égypte, qui se contenta de piller les trésors du temple et ceux du palais du roi, et se retira avec un immense butin, dans lequel se trouvaient les boucliers d'or que Salomon avait fait faire. Elle fut ensuite prise par Joas, roi d'Israel, sous le règne d'Amasias; par les Assyriens, du temps de Manassès; par Nabuchodonosor, quatre fois, sous les règnes de Joachim, de son fils Jéchonias, et de Sédécias : l'impie vainqueur

mit tout à feu et à sang, ruina la ville de fond en comble, et transporta le peuple en captivité.

Après soixante-et-dix ans, Jérusalem fut rétablie et peuplée de nouveau vers l'an du monde 3468 (d'autres disent 3466), par Cyrus, qui permit aux Juifs de retourner dans leur patrie. L'an 3831, elle tomba au pouvoir d'Antiochus Épiphane, roi de Syrie, qui la livra au pillage, fit périr dans l'espace de trois jours quatre-vingt mille de ses habitants, en vendit quarante mille, et en emmena captif un pareil nombre; mais elle fut reprise par Judas Machabée, et vainement depuis assiégée par plusieurs souverains de Syrie.

A dater de cette époque, Jérusalem jouit de la tranquillité jusqu'au règne d'Hircan et d'Aristobule.

En 3941, les démêlés survenus entre ces deux frères, et leurs prétentions réciproques à la royauté, ainsi qu'à la grande sacrificature, devinrent pour le grand Pompée, vainqueur de Mithridate, un motif ou un prétexte de marcher vers la Judée, et d'aller en assiéger la capitale. Il s'en rendit maître après une lutte de trois mois, profana le temple en pénétrant jusque dans le sanctuaire, dont l'entrée n'était permise qu'aux prêtres seuls, voulut voir tous les trésors sans

toutefois toucher à aucun, manifesta, non seulement une vive surprise, mais une sincère admiration, en apprenant que les dangers du siége, pendant lequel ses machines avaient été presque constamment dirigées contre le temple, n'avaient point interrompu les cérémonies et les fonctions des prêtres; il prescrivit lui-même des sacrifices à Dieu, adjugea à Hircan la souveraine sacrificature et le gouvernement de sa nation, sans lui ôter autre chose que le titre de roi, et s'en retourna à Rome, emmenant captifs avec lui Aristobule et sa famille.

Vingt-six ans après, Hérode le Grand, celui-là même sous le règne duquel naquit le Sauveur, soutenu par la libéralité romaine, et devenu maître du royaume de Judée par le crédit d'Antoine, vint à son tour attaquer Jérusalem, qui, pendant plus de cinq mois, lui opposa la résistance la plus vigoureuse. Les Romains, par le secours desquels il triompha, se livrèrent à des profanations et à des cruautés horribles. Pillant, brûlant, n'épargnant ni rang, ni sexe, ni âge, ils n'y auraient laissé que des ruines, si celui pour lequel ils avaient combattu n'eût, à force d'argent, apaisé la fureur du général et de ses soldats.

Enfin, pour cette Jérusalem coupable, qui, après avoir fait mourir les prophètes et lapidé

les envoyés de Dieu, avait méconnu le Messie lui-même, rejeté les plus tendres avances de son amour, et mis le comble à son ingratitude par un déicide; enfin, dis-je, arrivent ces jours malheureux dont l'infinie charité du Sauveur l'avait avertie en pleurant sur elle, ces jours « où, lui avait-il dit, tes ennemis t'environneront de tranchées, et t'enfermeront, et « te serreront de toute part, et te raseront, et « te détruiront toi et tes enfants qui sont dans « tes murs, et ne laisseront pas pierre sur « pierre, parce que tu n'as pas connu le temps « auquel Dieu t'a visitée ». [1]

Menacés chaque jour dans leur fortune et dans leur vie par le gouverneur de la Judée, Florus, et las de supporter ses exactions et sa tyrannie, les Juifs secouent le joug, prennent les armes, et lèvent l'étendard de la révolte contre les Romains. Par ordre de Néron, Vespasien se porte en hâte sur la Palestine, avec injonction d'exterminer les rebelles, s'il ne peut les ramener à l'obéissance. Pour leur donner le temps de se reconnaître, il commence la guerre par la Galilée. Bientôt tout a plié sous le fer de ses soldats, à l'exception de Jérusalem seule, dont il commence le siége. Sur ces entrefaites,

[1] Luc. XIX. 43.

il est élevé à l'empire; obligé de retourner en Italie, il confie la suite de l'entreprise à Titus son fils.

C'était en l'an 70, vers le temps de la Pâque, époque où une population innombrable se rendait de toute part à Jérusalem pour la solennité: et cette circonstance, qui accroît la confiance des révoltés, et les montre à eux-mêmes comme invincibles, est une de celles qui doit faire paraître à leurs propres yeux, comme aux yeux de l'univers, la vengeance divine plus éclatante et plus terrible. Des factions divisent cette immense multitude; le gouvernement est aux mains des plus séditieux, toujours plus obstinés à mesure qu'ils deviendront plus misérables, et déterminés à résister jusqu'à la mort, non seulement à la valeur et au courage, mais à la générosité et à la clémence même de l'ennemi.

Après de longs travaux souvent interrompus, quelquefois en partie détruits par l'audace des assiégés, Jérusalem est *environnée de tranchées, cernée de toute part*, et subit tous les fléaux. Le 18 avril, la première muraille est emportée; le 7 mai, la seconde tombe; le 7 juillet, la tour Antonia est enlevée; deux jours après, le sacrifice perpétuel cesse pour jamais. Le 10 août, malgré les ordres les plus précis donnés par Titus pour sauver le temple, les flammes dé-

vorent ce magnifique édifice ; le 7 septembre, la dernière muraille s'écroule, et le lendemain, le vainqueur entre triomphalement dans la cité, dont les rues, les places publiques, les maisons sont jonchées de morts et de mourants. Le feu embrase les quartiers qu'a épargnés le siége; les débris du temple sont démolis, et la charrue passe sur ces ruines.

Ce n'est pas moi, mon cher Charles, qui veux vous raconter les détails de cette épouvantable désolation. Pour montrer au monde sa justice, pour confondre l'incrédulité des temps à venir et la rendre inexcusable, le Ciel a voulu que l'histoire de cette guerre fût écrite, entre autres, par un homme dont la véracité ne pût être révoquée en doute ; par un homme qui y a été à la fois acteur et témoin, qui a eu des relations directes et publiques avec les assiégés et les assiégeants, avec les vainqueurs et les vaincus; par un *Juif* de race sacerdotale, à la fois politique et guerrier, qui, lui-même, à la tête de ses compatriotes, combattit pendant cinquante jours contre Vespasien, parut à la brèche, et brava plus d'une fois la mort; qui, enfin, en fesant éclater les qualités d'un Israélite et d'un citoyen dévoué aux intérêts de sa religion et de sa patrie, n'en rendit pas moins à la valeur et à la générosité de l'ennemi un hommage tel, que Titus

voulut signer son livre de sa propre main, et le fit déposer dans la bibliothèque de Rome comme un des plus beaux monuments de sa gloire. C'est cet homme qui, sans soupçonner quelle tâche il avait à remplir dans le plan de la Providence, a écrit, et va vous dire ce que sont les fléaux, les discordes, le fer, le feu, la famine, la peste accourant aux ordres de Dieu, dans une cité criminelle, pour en punir la sacrilége iniquité. Lisez :

« Tite, maître du second mur, résolut d'attaquer le troisième. La famine était déja si grande parmi les assiégés, qu'ils ne pouvaient, malgré leurs vols, subsister long-temps........ Il ne mettait point en doute de prendre la place ; mais comme il désirait de la conserver, il tâchait, en même temps qu'il pressait le siége, de porter les Juifs à se repentir de leur révolte. Ainsi, parce qu'il savait que les raisons sont quelquefois plus puissantes que les armes, il crut devoir joindre les conseils aux actions en exhortant les assiégés à penser à leur salut sans s'opiniâtrer davantage..... Il jeta, pour ce sujet, les yeux sur Josèphe, qu'il jugeait plus capable que nul autre de les persuader, parce qu'il était de leur nation et qu'il leur parlerait en leur langue..... Mais celui-ci ne put fléchir les factieux.

Le peuple, au contraire, fut ému, et pensa à se sauver par la fuite. Plusieurs vendirent ce qu'ils avaient de plus précieux pour une petite quantité de pièces d'or qu'ils avalaient, de peur que les factieux ne les leur prissent, et s'enfuyaient vers les Romains; mais Jean et Simon (chefs du gouvernement) mirent des corps de garde aux portes, avec ordre de ne laisser non plus sortir les Juifs qu'entrer les Romains, et sur le moindre soupçon l'on tuait à l'instant ceux qu'on croyait avoir dessein de s'en aller.

« Il était également périlleux pour les riches de demeurer ou de vouloir s'enfuir, parce qu'il suffisait qu'ils eussent du bien pour donner sujet de les tuer. Cependant la famine croissant toujours, la fureur des factieux croissait aussi; et plus on allait en avant, plus ces deux maux joints ensemble produisaient des effets terribles. Comme on ne voyait plus de blé, ces ennemis de leur patrie, qui avaient allumé le feu de la guerre, entraient de force dans les maisons pour y en chercher. S'ils en trouvaient, ils battaient ceux à qui il appartenait, pour punition de ne l'avoir pas déclaré. S'ils n'y en trouvaient point, ils les accusaient de l'avoir caché, leur fesaient mille maux pour les obliger à le confesser, et il suffisait de se bien porter pour être, dans leur esprit, coupable de ce crime prétendu. Quant à

ceux qu'ils voyaient réduits à la dernière extrémité, ils se délivraient de la peine de tuer ces malheureux en les abandonnant à la faim. Plusieurs riches vendaient secrètement tous leurs biens pour une mesure de froment, et les moins accommodés pour une mesure d'orge. Ils s'enfermaient ensuite dans les lieux les plus reculés de leurs maisons, où les uns mangeaient ce grain sans être moulu, et d'autres le mettaient en farine, selon que leur besoin ou leur crainte le leur permettait. On ne voyait en nul lieu des tables dressées, mais chacun tirait de dessus les charbons de quoi manger, sans se donner le loisir de le laisser cuire. Vit-on jamais une misère aussi déplorable? Il n'y avait que ceux qui avaient la force à la main qui ne l'éprouvassent pas. Tous les autres plaignaient inutilement leur malheur; et comme il n'y a point de respect qu'un mal aussi pressant qu'est celui de la faim ne fasse perdre, les femmes arrachaient le pain des mains de leurs maris, les enfants des mains de leurs pères, et, ce qui surpasse toute créance, les mères des mains de leurs enfants. Ceux qui en usaient de la sorte ne pouvaient même si bien se cacher qu'on ne leur ôtât ce qu'ils venaient de prendre aux autres; car aussitôt qu'une maison était fermée, le soupçon que l'on avait que ceux qui étaient dedans

avaient quelque chose à manger, en fesait rompre les portes pour y entrer, et pour leur ôter les morceaux de la bouche. On frappait les vieillards qui ne voulaient pas les rendre; on prenait à la gorge les femmes qui cachaient ce qu'elles avaient dans les mains; et, sans avoir compassion des enfants mêmes qui tetaient encore, on les jetait contre terre après les avoir arrachés à la mamelle de leurs mères. Ceux qui couraient pour ravir ainsi le pain des autres s'emportaient de colère contre ceux qui allaient plus vite qu'eux, comme s'ils les eussent cruellement offensés, et il n'y avait point de tourments que l'on n'inventât pour trouver moyen de vivre. On pendait les hommes par les parties de toutes les plus sensibles; on leur enfonçait dans la chair des bâtons pointus, et on leur fesait souffrir d'autres tourments inouïs, quand ce n'aurait été que pour leur faire confesser s'ils avaient seulement caché un pain ou quelque poignée de farine. Ces bourreaux trouvaient que dans une telle nécessité on pouvait sans cruauté exercer de si horribles inhumanités, et ils amassèrent par ce moyen de quoi vivre pour six jours. Ils ôtaient même aux pauvres les herbes qu'ils allaient cueillir de nuit, hors de la ville, au péril de leur vie, sans vouloir seulement écouter les conjurations qu'ils leur fesaient au

nom de Dieu de leur en laisser quelque petite partie, et croyaient leur faire une grande grace que de ne pas les tuer après les avoir volés.

« C'était ainsi que ces pauvres gens étaient traités par les soldats. Quant aux personnes de qualité, on les menait aux tyrans qui autorisaient tous ces crimes; et, sur de fausses accusations, ils fesaient mourir les uns comme ayant trempé dans quelque conspiration pour livrer la ville aux Romains, et la plupart sous prétexte qu'ils voulaient s'enfuir vers eux. Simon envoyait à Jean ceux qu'il avait dépouillés de leur bien, et Jean envoyait à Simon ceux qu'il avait traités de la même sorte. Ainsi, ils se jouaient du sang du peuple, et partageaient ensemble les dépouilles de ces misérables. Leur passion de dominer les divisait, mais la conformité de leurs actions les unissait; et celui d'eux passait pour méchant qui ne fesait point de part à l'autre de ses voleries, comme si c'était lui faire un grand tort que de ne lui pas donner ce que la détestable société de leurs crimes ne lui fesait pas moins mériter qu'à lui.

« Ce serait m'engager à une chose impossible que d'entreprendre de rapporter particulièrement toutes les cruautés de ces impies. Je me contente de dire que *je ne crois pas que depuis la création du monde on ait vu nulle autre ville*

tant souffrir, ni d'autres hommes dont la malice fût si féconde en toute sorte de méchancetés. Ils donnaient même mille malédictions à ceux de leur propre pays pour rendre plus supportables aux étrangers leur rage et leur fureur envers eux; et comme la corruption infecte tellement l'air lorsqu'elle est venue à son comble, qu'elle ne peut plus se cacher, mais se découvre elle-même, la vérité contraignait ces scélérats à confesser qu'ils n'étaient que des esclaves, des gens ramassés, des avortons, et comme la lie de notre nation. Ils se peuvent avancer que la gloire leur est due d'avoir ruiné Jérusalem, d'avoir contraint les Romains à remporter une si funeste victoire, et d'avoir mérité qu'on les considère comme ayant mis le feu dans le temple, puisqu'on l'y a mis trop tard à leur gré. Ils virent brûler la ville haute sans en témoigner la moindre douleur ni jeter une seule larme, quoiqu'il y eût des Romains touchés de ces sentiments d'humanité.

« Cependant Tite fesait toujours avancer ses plates-formes, quoique ceux qui y travaillaient fussent fort incommodés par les Juifs qui défendaient les murailles, et il envoya une partie de sa cavalerie se mettre en embuscade dans les vallées, afin de prendre ceux qui sortaient pour aller chercher des vivres, entre lesquels il y

avait des gens de guerre à qui ce qu'ils volaient dans la ville ne suffisait pas; mais la plus grande partie était du pauvre peuple, que la crainte de laisser leurs femmes et leurs enfants exposés à la rage de ces furieux empêchait de s'enfuir, et que la faim contraignait de sortir. La nécessité et l'appréhension du supplice les obligeaient à se défendre, lorsqu'ils étaient découverts et attaqués; et comme ils ne pouvaient espérer de miséricorde après s'être défendus, ils n'en demandaient point aussi, et *on les crucifiait à la vue des assiégés*. Tite trouvait qu'il y avait en cela d'autant plus de cruauté, qu'il ne se passait point de jour que l'on n'en prît jusqu'à cinq cents, et quelquefois davantage; mais il ne voyait point d'apparence de renvoyer des gens qui avaient été pris de force : il trouvait trop de difficulté de les faire garder à cause de leur grand nombre, et il espérait que la vue d'un spectacle si terrible pourrait toucher les assiégés par la crainte d'être traités de la même sorte, car la haine et la colère dont les soldats romains étaient animés, fesaient souffrir à ces misérables, avant de mourir, tout ce que l'on peut attendre de l'insolence des gens de guerre. *A peine pouvait-on suffire à faire des croix et à trouver de la place pour les planter;* mais tant s'en faut que les factieux changeassent pour

cela de sentiment, qu'ils en devenaient au contraire plus furieux. Ils amenaient sur les murailles, attachés avec des cordes, les amis de ceux qui s'étaient enfuis et ceux du peuple qui témoignaient le plus désirer la paix, et disaient que ceux qui étaient entre les mains des Romains, n'y étaient pas comme prisonniers, mais comme suppliants. Cet artifice arrêta durant quelque temps plusieurs de ceux qui avaient dessein de s'enfuir; mais il ne fut pas plutôt découvert qu'un grand nombre s'en allèrent, sans que l'appréhension du supplice qu'ils ne doutaient point qui ne leur fût préparé pût les retenir, la mort qu'ils recevraient par les mains de leurs ennemis leur paraissant douce en comparaison de ce que la famine leur fesait souffrir. *Tite fit couper les mains* à plusieurs, et les renvoya en cet état à Jean et à Simon, pour faire voir par un si rude traitement qu'ils n'étaient pas des transfuges, et leur faire connaître qu'ils devaient au moins alors cesser de le vouloir contraindre à ruiner la ville, et penser plutôt, dans cette dernière extrémité, à sauver leur vie, à sauver leur patrie, et à sauver ce temple auquel nul autre n'était comparable. Mais en même temps ce grand prince pressait ses travaux pour réduire par la force ceux qu'il ne pouvait ramener par la raison.

« Trouvant beaucoup de difficultés à empêcher les sorties, il prit le parti d'élever autour de la ville une muraille, dont le circuit fut de trente-cinq stades, avec treize forts de dix stades de tour, et ce qui paraît incroyable, c'est que ce grand ouvrage fut commencé et achevé en trois jours.

« Les Juifs, se voyant alors entièrement renfermés dans la ville, désespérèrent de leur salut. La famine, qui croissait toujours, dévorait des familles entières. Les maisons étaient pleines de corps morts de femmes et d'enfants, et les rues l'étaient de ceux des vieillards. Les jeunes, tout enflés et tout languissants, allaient en chancelant à chaque pas dans les places publiques ; on les aurait plutôt pris pour des spectres que pour des personnes vivantes, et la moindre chose qu'ils rencontraient, les fesait tomber. Ainsi, ils n'avaient pas la force d'enterrer les morts ; et quand ils l'auraient eue, ils n'auraient pu s'y résoudre, tant à cause de leur trop grand nombre, que parce qu'ils ne savaient combien il leur restait à eux-mêmes de temps à vivre. Que si quelques-uns s'efforçaient de rendre ce devoir de piété, ils expiraient presque tous en s'en acquittant, et d'autres se traînaient comme ils pouvaient jusqu'au lieu de leur sépulture, pour y attendre le moment de leur mort, qui était

si proche. Au milieu d'une si affreuse misère, on ne voyait point de pleurs, on n'entendait point de gémissements, parce que cette horrible faim dont l'ame était occupée, étouffait tous les autres sentiments. Ceux qui vivaient encore, regardaient les morts avec des yeux secs; et leurs lèvres, tout enflées et toutes livides, fesaient voir la mort peinte sur leurs visages. Le silence était aussi grand par toute la ville que si elle eût été ensevelie dans une profonde nuit, ou qu'il n'y fût resté personne. Dans une telle misère, ces scélérats, qui en étaient la principale cause, plus cruels que la faim et que les bêtes les plus furieuses, entraient dans ces maisons devenues des sépulcres, y dépouillaient les morts, leur ôtaient jusqu'à leur chemise, et ajoutant la moquerie à une si épouvantable inhumanité, perçaient de coups ceux qui respiraient encore pour éprouver si leurs épées étaient bien tranchantes; mais, par une autre cruauté toute contraire, ils refusaient avec mépris de tuer ceux qui les en priaient, ou de leur prêter leurs épées pour se tuer eux-mêmes, afin de se délivrer des maux que la famine leur fesait souffrir. Les mourants, en rendant l'ame, tournaient les yeux vers le temple, et avaient le cœur outré de douleur de laisser encore en vie ces scélérats, qui le profanaient d'une manière

si horrible. Ces monstres d'impiété fesaient au commencement enterrer les morts aux dépens du trésor public, pour se délivrer de leur puanteur; mais ne pouvant plus y suffire, ils les fesaient jeter par dessus les murs dans les vallées. L'horreur qu'eut Tite de les en voir pleins, lorsqu'il fesait le tour de la place, et l'étrange pourriture qui sortait de tant de corps, lui firent jeter un profond soupir ; il leva ses mains vers le ciel, et *prit les dieux à témoin qu'il n'en était pas la cause.*

« Une partie de ceux qui s'enfuyaient de Jérusalem pour se sauver, se jetaient par dessus les murailles; d'autres prenaient des pierres sous prétexte de vouloir s'en servir contre les Romains, et passaient ensuite de leur côté. Mais après avoir évité un mal, ils tombaient dans un autre encore plus grand, parce que la nourriture qu'ils prenaient leur donnait une mort plus prompte que celle dont la faim les menaçait ; car étant enflés et comme hydropiques, ils mangeaient avec tant d'avidité pour remplir ce vide qui mettait la nature dans la défaillance, qu'ils crevaient presque à l'heure même. Ceux qui devenaient sages par leur exemple, évitaient cet inconvénient en ne mangeant que peu à la fois pour raccoutumer leur estomac à ses fonctions ordinaires; mais ils se trouvaient alors dans un

état plus déplorable qu'auparavant. Nous avons vu comme ceux qui voulant se sauver avalaient de l'or, dont il y avait dans la ville une telle quantité, que ce qui valait auparavant vingt-cinq attiques, n'en valait plus que douze. Il arriva qu'un des transfuges ayant été surpris au camp des Syriens lorsqu'il cherchait dans ce dont la nature l'avait obligé de se décharger, cet or qu'il avait avalé, le bruit courut aussitôt dans le camp que ces transfuges avaient le corps tout rempli d'or; et plusieurs de ces Syriens et des Arabes *leur fendirent le ventre* pour chercher dans leurs entrailles de quoi satisfaire leur abominable avarice : ce qui peut passer, à mon avis, pour la plus horrible de toutes les cruautés que les Juifs aient éprouvées, quelque grandes et quelque extraordinaires qu'aient été les autres, car, dans une seule nuit, deux mille finirent leur vie de cette sorte.

« Tite en conçut une telle horreur, qu'il résolut de faire environner par sa cavalerie tous les coupables pour les faire tuer à coups de dards; et il l'aurait exécuté, s'il ne se fût trouvé que *leur nombre surpassait de beauconp celui des morts*. Il assembla tous les chefs de ses troupes auxiliaires, et même de celles de l'empire, parce que quelques soldats romains avaient eu part à ce crime, et leur dit avec colère : « Est-

« il possible qu'il se soit trouvé parmi vos sol-
« dats des hommes qui, plus cruels que les
« bêtes les plus cruelles, n'aient pas craint de
« commettre un si détestable crime par l'espé-
« rance d'un gain incertain, et qui n'aient point
« de honte de s'enrichir d'une manière si exé-
« crable? Quoi! les Arabes et les Syriens auront
« l'audace d'exercer de si horribles inhumanités
« dans une guerre qui ne les regarde point, et
« de donner sujet d'attribuer aux Romains ce
« que leur avarice, leur cruauté et leur haine
« pour les Juifs leur fait faire? »

« Après que ce grand et juste prince eut parlé de la sorte, il déclara que si quelqu'un était si méchant et si hardi que d'oser à l'avenir entreprendre rien de semblable, il lui en coûterait la vie, et commanda à tous les officiers des légions de faire une recherche très exacte de ceux que l'on en soupçonnerait. Mais nulle crainte du châtiment n'est capable de réprimer l'avarice : l'amour du gain est si naturel aux hommes, que, cette passion croissant toujours au lieu que l'âge diminue les autres, il n'y en a point qui l'égale; et Dieu, qui *avait condamné ce misérable peuple à périr, permettait que tout ce qui aurait pu contribuer à son salut, tournait à sa perte.* Ainsi, ce que la peine ordonnée par Tite empêchait de commettre publiquement, se commet-

tait en secret. Ces barbares, après avoir pris garde s'ils n'étaient point aperçus des Romains, continuaient d'ouvrir le ventre de ceux de ces fugitifs qui tombaient entre leurs mains, pour y chercher de l'or, et satisfaire par un gain si abominable leur ardent désir de s'enrichir; mais le plus souvent ils ne trouvaient rien. Ainsi, la plupart de ces pauvres gens étaient les malheureuses victimes d'une trompeuse espérance, et cette horrible inhumanité empêcha plusieurs Juifs de sortir pour se rendre aux Romains.

« Cependant la famine continuait à faire un tel ravage dans la ville, que le nombre de ceux qu'elle consumait était incalculable. Qui pourrait entreprendre d'expliquer les horribles misères qu'elle causait ? Sur le moindre soupçon qu'il restait quelque chose à manger dans une maison, on lui déclarait la guerre. Les meilleurs amis devenaient ennemis pour tâcher de soutenir leur vie de ce qu'ils se ravissaient les uns aux autres. On n'ajoutait pas foi même aux mourants, lorsqu'ils disaient qu'il ne leur restait plus rien ; mais par une inhumanité plus que barbare, on les fouillait pour savoir s'ils n'avaient point caché sur eux quelque morceau de pain. Quand ces hommes, à qui il restait à peine la figure humaine, se voyaient trompés dans

leur espérance de trouver de quoi se rassasier, on les aurait pris pour des chiens enragés, et la moindre chose qu'ils rencontraient, les fesait chanceler comme des gens ivres. Ils ne se contentaient pas de chercher une seule fois jusque dans tous les recoins d'une maison, ils recommençaient diverses fois; et leur faim enragée leur fesait ramasser, pour se nourrir, ce que les plus sales de tous les animaux fouleraient aux pieds. Ils mangeaient jusqu'au cuir de leurs souliers et de leurs boucliers, et une poignée de foin pourri se vendait quatre attiques. Mais pourquoi m'arrêter à des choses inanimées pour faire connaître jusqu'à quelle extrémité allait cette épouvantable famine, puisque j'en ai une preuve qui est sans exemple parmi les Grecs, et même parmi les nations les plus barbares? Celui-ci est si horrible, que, comme il paraît incroyable, je n'aurais pu me résoudre à le rapporter, si je n'en avais plusieurs témoins, et si, dans les maux que ma patrie a soufferts, ce ne lui était une faible consolation d'en supprimer la mémoire.

« Une dame nommée Marie, fille d'Éléazar, et fort riche, était venue avec d'autres du bourg de Bathéchor, c'est-à-dire *maison d'hyssope*, se réfugier à Jérusalem, et s'y trouva assiégée. Les tyrans sous la cruauté desquels cette malheu-

reuse ville gémissait, ne se contentèrent pas de lui ravir tout ce qu'elle avait apporté de plus précieux, ils lui prirent aussi à diverses fois ce qu'elle avait caché pour vivre. La douleur de se voir traiter de la sorte la mit dans un tel désespoir, qu'après avoir fait mille imprécations contre eux, il n'y eut point de paroles outrageuses qu'elle n'employât pour les irriter, afin de les porter à la tuer; mais il ne se trouva pas un seul de ces tigres qui, par son ressentiment de tant d'injures ou par compassion pour elle, voulût lui faire cette grace. Lorsqu'elle se trouva ainsi réduite à cette dernière extrémité de ne pouvoir plus, de quelque côté qu'elle se tournât, espérer aucun secours, la faim qui la dévorait, et encore plus le feu que la colère avait allumé dans son cœur, lui inspirèrent une résolution qui fait horreur à la nature. Elle arracha son fils de la mamelle, et lui dit : « Enfant infor-
« tuné, et dont on ne peut assez déplorer le
« malheur d'être né au milieu de la guerre, de
« la famine, et des diverses factions qui con-
« spirent à l'envi à la ruine de notre patrie,
« pour qui te conserverais-je? serait-ce pour
« être esclave des Romains, quand même ils
« voudraient nous sauver la vie? Mais la faim
« ne nous l'ôterait-elle pas avant que nous pus-
« sions tomber entre leurs mains? Et ces tyrans

« qui nous mettent le pied sur la gorge, ne
« sont-ils pas encore plus redoutables et plus
« cruels que les Romains et que la faim ? Ne
« vaut-il donc pas mieux que tu meures et me
« serves de nourriture pour faire enrager ces
« factieux, et pour étonner la postérité par une
« action si tragique, qu'il ne manque que cela
« seul pour combler la mesure des maux qui
« rendent aujourd'hui les Juifs le plus malheu-
« reux peuple qui soit sur la terre...... ? » Après
avoir parlé de la sorte, elle tua son fils, le fit
cuire, en mangea une partie, et cacha l'autre.

Ces impies, qui ne vivaient que de rapines,
entrèrent aussitôt après dans la maison de cette
dame, et, ayant senti l'odeur de cette viande
abominable, la menacèrent de la tuer si elle ne
leur montrait ce qu'elle avait préparé pour
manger. Elle leur répondit qu'il lui en restait
encore une partie, et leur montra ensuite les
pitoyables restes du corps de son fils. Quoi-
qu'ils eussent des cœurs de bronze, une telle
vue leur donna tant d'horreur, qu'ils semblaient
être hors d'eux-mêmes. Mais elle, dans le trans-
port où la mettait sa fureur, leur dit avec un
visage assuré : « Oui, c'est mon propre fils que
« vous voyez, et c'est moi-même qui ai trempé
« mes mains dans son sang. Vous pouvez bien
« en manger, puisque j'en ai mangé la première.

« Êtes-vous moins hardis qu'une femme, et « avez-vous plus de compassion qu'une mère? « Que si votre pitié ne vous permet pas d'ac- « cepter cette victime, j'achèverai de la manger. » Ces gens, qui n'avaient jamais su jusqu'alors ce que c'était que l'humanité, s'en allèrent tout tremblants, et quelque grande que fût leur avidité de trouver de quoi se nourrir, ils laissèrent le reste de cette détestable viande à cette malheureuse mère.

Le bruit d'une action si funeste se répandit aussitôt par toute la ville; l'horreur que tous en conçurent ne fut pas moins grande que si chacun en particulier eût commis un semblable crime. Les plus pressés de la faim ne souhaitaient rien tant que d'être promptement délivrés de la vie, et estimaient heureux ceux qui étaient morts avant d'avoir pu voir ou entendre raconter une chose si exécrable.

« Les Romains apprirent bientôt aussi la nouvelle de cet enfant sacrifié par sa propre mère au désir de se conserver elle-même. Quelques-uns ne la pouvaient croire, d'autres étaient touchés de compassion; mais elle augmenta dans la plupart la haine qu'ils avaient déja contre les Juifs. Tite, pour se justifier devant les dieux sur ce sujet, protesta hautement « qu'il avait offert aux Juifs une amnistie générale de

tout le passé, et que, puisqu'ils avaient préféré la révolte à l'obéissance, la guerre à la paix, la famine à l'abondance, et qu'ils avaient été les premiers à mettre de leurs propres mains le feu dans le temple, qu'il s'était efforcé de leur conserver, ils méritaient d'être réduits à se nourrir d'une viande si détestable; mais qu'il ensevelirait cet horrible forfait sous les ruines de leur capitale, afin que le soleil, en fesant le tour du monde, ne fût pas obligé de cacher ses rayons par l'horreur de voir une ville où les mères se nourrissaient de la chair de leurs enfants, et où les pères n'étaient pas moins coupables qu'elles, puisque de si étranges misères ne pouvaient les faire résoudre à quitter les armes.» Telles furent les paroles de ce grand prince, parce que, considérant jusqu'à quel excès allait la rage de ces factieux, il ne croyait pas qu'après avoir souffert des maux dont la seule appréhension devait les ramener à leur devoir, rien pût jamais les faire changer.

« Loin de demeurer en repos, ils firent encore une autre sortie sur les assiégeants, et en vinrent aux mains avec eux. Les Romains les mirent en fuite et les poursuivirent jusqu'au temple.

« Alors un soldat, sans avoir reçu aucun ordre et sans appréhender de commettre un horrible sacrilége, mais comme poussé par un

mouvement de Dieu, se fit soulever par un de ses compagnons, et jeta par la fenêtre d'or une pièce de bois tout enflammée dans le lieu par où l'on allait aux bâtiments faits à l'entour du temple du côté du septentrion. Le feu s'y prit aussitôt; et, dans un si extrême malheur, les Juifs jetèrent des cris effroyables. Ils coururent pour tâcher d'y remédier, rien ne pouvant plus les obliger d'épargner leur vie lorsqu'ils voyaient périr devant leurs yeux ce temple qui les portait à le ménager par le désir de le conserver.

« On en donna promptement avis à Tite, qui, au retour du combat, prenait un peu de repos dans sa tente. Il partit à l'instant pour aller faire éteindre le feu. Tous les chefs le suivirent, et les légions après eux, avec une confusion, un tumulte, et des cris tels que l'on peut se l'imaginer, lorsque, dans une surprise, une si grande armée marche sans commandement et sans ordre. Tite criait de toutes ses forces, et fesait signe de sa main pour obliger les siens à éteindre le feu; mais un plus grand bruit empêchait qu'on ne l'entendît, et l'ardeur et la colère dont les soldats étaient animés dans cette guerre, ne leur permettait pas de prendre garde aux signes qu'il leur fesait. Ainsi, ces légions qui entraient en foule, ne pouvaient, dans leur impétuosité, être retenues ni par ses ordres

ni par ses menaces : leur seule fureur les conduisait. Ils se pressaient de telle sorte, que plusieurs étaient renversés et foulés aux pieds ; et d'autres, tombant dans les ruines des portiques et des galeries encore toutes brûlantes et toutes fumantes, n'étaient pas, quoique victorieux, moins malheureux que les vaincus. Lorsque tous ces gens de guerre furent arrivés au temple, ils feignirent de ne point entendre les ordres que leur donnait leur empereur ; ceux qui étaient derrière exhortaient les plus avancés à mettre le feu, et il ne restait alors aux factieux nulle espérance de pouvoir l'empêcher.

« De quelque côté qu'on jetât les yeux, on ne voyait que fuite et que carnage. On tua un très grand nombre de pauvres gens qui étaient sans armes et incapables de se défendre. Le tour de l'autel était plein de monceaux de corps morts de ceux que l'on y jetait après les avoir égorgés sur ce lieu saint, qui n'était pas destiné à sacrifier de telles victimes, et des ruisseaux de sang coulaient tout le long des degrés.

« Lorsque le feu dévorait ainsi ce superbe temple, les soldats, ardents au pillage, tuaient tous ceux qu'ils y rencontraient. Ils ne pardonnaient ni à l'âge ni à la qualité : les vieillards, aussi bien que les enfants, et les prêtres comme les laïcs, passaient par le tranchant de l'épée.

Tous se trouvaient enveloppés dans ce carnage général; et ceux qui avaient recours aux prières n'étaient pas plus humainement traités que ceux qui avaient le courage de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les gémissements des mourants se mêlaient au bruit du pétillement du feu, qui gagnait toujours plus avant; et l'embrasement d'un si grand édifice, joint à la hauteur de son assiette, fesait croire à ceux qui ne le voyaient que de loin, que toute la ville était en feu.

« On ne saurait rien s'imaginer de plus terrible que le bruit dont l'air retentissait de toute part; car, quel n'était pas celui que fesaient les légions romaines dans leur fureur? quels cris ne jetaient point les factieux qui se voyaient environnés de tout côté du fer et du feu? quelles plaintes ne fesait point ce pauvre peuple qui, se trouvant alors dans le temple, était dans une telle frayeur, qu'il se jetait en fuyant au milieu des ennemis? et quelles voix confuses ne poussaient point jusqu'au ciel la multitude de ceux qui, de dessus la montagne opposée au temple, voyaient un spectacle si affreux! Ceux mêmes que la faim avait réduits à une telle extrémité, que la mort était prête à leur fermer pour jamais les yeux, apercevant cet embrasement du temple, rassemblaient tout ce qui leur restait

de force pour déplorer un si étrange malheur; et les échos des montagnes d'alentour et du pays qui est au delà du Jourdain, redoublaient encore cet horrible bruit. Mais quelque épouvantable qu'il fût, les maux qui le causaient, l'étaient encore davantage. Ce feu qui dévorait le temple, était si grand et si violent, qu'il semblait que la montagne même sur laquelle il était assis, brûlât jusque dans ses fondements. Le sang coulait en telle abondance, qu'il paraissait disputer avec le feu à qui s'étendrait le plus. La multitude de ceux qui étaient tués surpassait le nombre de ceux qui les sacrifiaient à leur colère et à leur vengeance. Toute la terre était couverte de corps morts; et les soldats marchaient dessus pour poursuivre, par un chemin si effroyable, ceux qui s'enfuyaient. Mais enfin les factieux firent un si grand effort qu'ils poussèrent les Romains, gagnèrent le temple extérieur, et de là se retirèrent dans la ville.

« Les soldats s'y étant précipités, tuaient encore sans distinction ceux qui s'offraieut sur leurs pas, brûlaient toutes les maisons et les personnes qui s'y étaient réfugiées. Ceux qui entraient dans quelques-unes pour piller, les trouvaient pleines de corps des familles tout entières que la faim y avait fait périr, et l'horreur d'un tel spectacle les en fesait sortir les mains vides.

Mais ce qui semblait les toucher de quelque compassion pour les morts, ne les rendait pas plus humains envers les vivants : ils tuaient tous ceux qu'ils rencontraient. Le nombre des corps entassés les uns sur les autres était si grand, qu'il bouchait les avenues des rues, et le sang dans lequel la ville nageait, éteignait le feu en plusieurs endroits. Le meurtre cessait sur le soir, et l'embrasement s'augmentait la nuit.

« Comme à la fin les Romains étaient las de tuer, et qu'il restait encore une grande multitude de peuple, Tite commanda de l'épargner, et de ne faire passer au fil de l'épée que ceux qui se mettraient en défense ; mais les soldats ne laissèrent pas de tuer contre son ordre les vieillards et les plus débiles. Ils gardèrent seulement ceux qui étaient vigoureux et capables de servir, et les enfermèrent dans le temple destiné pour les femmes. Tite en donna le soin à l'un de ses affranchis nommé Fronton, en qui il avait une grande confiance, avec pouvoir d'ordonner de chacun d'eux selon qu'il le jugerait à propos. Fronton fit mourir les voleurs et les séditieux qui s'accusaient les uns les autres, réserva pour le triomphe les plus jeunes, les plus robustes et les mieux faits, envoya enchaînés en Égypte ceux qui étaient au dessus de dix-sept ans pour travailler aux ouvrages pu-

blics, et Tite en distribua un grand nombre par les provinces pour servir à des spectacles de gladiateurs et de combat contre des bêtes. Quant à ceux qui étaient au dessous de dix-sept ans, ils furent vendus.

« Pendant que l'on ordonnait ainsi de ces misérables, onze mille moururent : les uns, parce que leurs gardes, qui les haïssaient, ne leur donnaient point à manger ; les autres, à cause qu'ils le refusaient par le dégoût qu'ils avaient de vivre, et aussi parce qu'il y avait de la peine à trouver du blé pour nourrir tant de personnes.

« Le nombre de ceux qui furent faits prisonniers durant cette guerre, montait à quatre-vingt-dix-sept mille; et le siége de Jérusalem coûta la vie à onze cent mille, dont la plupart, quoique Juifs de nation, n'étaient point nés dans la Judée, mais y étaient venus de toutes les provinces pour solenniser la fête de Pâque, et s'étaient ainsi trouvés enveloppés dans cette guerre. Comme il n'y avait pas de lieu pour les loger tous, la peste s'y mit et fut bientôt suivie de la famine. Que si l'on a peine à croire que cette ville, étant si grande, fût tellement peuplée qu'elle n'eut pas de quoi loger ce nombre de Juifs venus de dehors, il n'en faut point de meilleure preuve que le dénombrement fait

par Cestius ; car ce gouverneur voulant faire connaître à Néron, qui avait tant de mépris pour les Juifs, quelle était la force de Jérusalem, pria les sacrificateurs de trouver moyen de compter le peuple. Ils choisirent pour cela le temps de la fête de Pâque, auquel, depuis neuf heures jusqu'à onze, on ne cessait d'immoler des victimes ; on en mangeait ensuite la chair dans les familles, qui, ne pouvant être moindre que de dix personnes, l'étaient quelquefois de vingt, et il se trouva qu'il y avait eu deux cent cinquante-cinq mille six cents bêtes immolées : ce qui, à compter seulement dix personnes pour chaque bête, revenait à deux millions cinq cent cinquante-six mille individus tous purifiés et sanctifiés ; car on n'admettait à offrir les sacrifices ni les lépreux, ni ceux qui étaient malades de la gonorrhée, ni les femmes travaillées de cette incommodité qui leur est ordinaire, ni les étrangers qui, n'étant pas Juifs de race, ne laissaient pas de venir par dévotion à cette solennité.

« Ainsi, cette grande multitude qui s'était rendue de tant de divers endroits à Jérusalem avant le siége, s'y trouva enfermée comme dans une prison, lorsqu'il commença....

« Il paraît, par ce que je viens de dire, que nuls accidents humains, nuls fléaux envoyés de

Dieu n'ont jamais causé la ruine d'un si grand nombre de peuple que celui qui périt par la peste, la famine, le fer et le feu dans ce grand siége, ou qui fut fait esclave des Romains.

« Les soldats fouillèrent jusque dans les égouts et les sépulcres, où ils tuèrent tous ceux qui étaient encore vivants, et en trouvèrent plus de deux mille qui s'étaient entretués ou tués eux-mêmes, ou qui avaient été consumés par la faim. La puanteur qui sortait de ces lieux infectés, était si grande, que plusieurs, ne la pouvant supporter, en sortaient à l'heure même. Mais il y en eut d'autres qui, sachant qu'on y avait caché beaucoup de richesses, ne craignirent point de marcher sur ces corps morts pour chercher de quoi satisfaire leur insatiable avarice. On en retira plusieurs personnes que Simon et Jean y avaient fait jeter enchaînées, la cruauté de ces tyrans étant aussi grande que jamais, même dans l'extrémité où ils se trouvaient réduits. Mais Dieu les punit comme ils l'avaient mérité. Jean, qui s'était caché dans ces égouts avec ses frères, se trouva pressé d'une telle faim, que, ne pouvant plus la souffrir, il implora la miséricorde des Romains, qu'il avait tant de fois si insolemment méprisée; et Simon, après avoir combattu autant qu'il put contre sa mauvaise fortune, se rendit à eux. Il fut réservé

pour le triomphe, et Jean condamné à une prison perpétuelle. »

Je le répète, mon cher Charles, et je ne saurais assez m'appliquer à vous le faire remarquer: c'est un *Juif*, un Juif dévoué à sa nation, un Juif qui, par son rang, ses talents militaires, sa réputation, son éloquence, par la bienveillance et la considération que lui montraient Titus et les généraux romains, était le plus capable d'éloigner de si grands maux ou d'en arrêter le cours ; c'est un tel *Juif* qui a écrit les choses que vous venez de lire. Jérusalem déicide est punie d'un châtiment et plus terrible et plus long qu'aucune ville de l'univers ne le fut et ne le sera jamais. Vainement, dans sa rage contre Jésus-Christ, l'impiété ira-t-elle fouiller les pages les plus sanglantes de l'histoire, elle n'y trouvera rien qu'elle puisse mettre en parallèle avec l'affreux tableau qui s'est déroulé sous vos yeux. Une chose m'étonne, mon ami, c'est que cette épouvantable justice dont la main de Dieu a fait sentir les coups à la criminelle Jérusalem, n'effraie de nos jours ni les peuples ni les cités qui, à son exemple, ont osé et osent encore crier jusque sur nos places publiques :
« Nous ne voulons pas que ce Dieu règne sur
« nous, ni lui ni ceux qui prétendent régner

« par sa grace; nous n'avons d'autre roi que « celui que nous nous sommes fait, d'autre roi « que César. »

Ils l'eurent, les Juifs ingrats, leur César; ils l'eurent; et tout généreux, tout clément qu'il voulut paraître, il ne laissa pas moins ses soldats *fendre* impunément le *ventre* des assiégés pour y chercher de l'or; il ne commanda pas moins de ruiner leur ville jusque dans ses fondements, de raser leur temple, et d'emmener quatre-vingt-dix-sept mille hommes en captivité, après avoir toléré l'égorgement des plus débiles et des vieillards.

Ainsi furent volés, pillés, massacrés ceux qui avaient préféré à Jésus, en face de Pilate, un voleur, un assassin; et le vol, le pillage, le massacre ne cessèrent que *lorsque l'armée romaine, qui ne se serait jamais lassée de tuer et de piller, ne trouva plus sur quoi exercer sa fureur.* C'est toujours le *Juif*, c'est Josèphe qui le dit.

Ainsi encore furent *flagellés* par les Romains, et exposés à toutes sortes d'indignités et de tourments, ceux qui avaient obtenu de ces mêmes Romains que le Christ leur fût livré après avoir été *flagellé*, après avoir subi et les tourments et les outrages les plus ignominieux. *Verberati, et ante mortem omnibus modis excruciati.* C'est toujours le *Juif*, c'est Josèphe qui le dit.

Ainsi enfin furent crucifiés à leur tour ceux qui avaient crié : *Qu'il soit crucifié;* et ils le furent jusqu'à *cinquante par jour*, puis en si grand nombre, qu'*à peine pouvait-on suffire à faire des croix et à trouver de la place pour les planter* : « Propter multitudinem jam spatium « crucibus deerat et *corporibus* cruces. » Ce sont encore les paroles du *Juif*, de Josèphe.

Et les enfants de ceux de la bouche desquels était sorti l'horrible blasphème, s'ils ne périrent pas, purent voir eux-mêmes les premiers, suspendus à l'infame gibet, leurs parents qui avaient demandé que le sang de leur victime retombât sur eux et sur leurs fils; car à peine trente-huit ans s'étaient écoulés depuis le grand attentat.

J'avais d'abord eu la pensée, mon cher ami, de ne point transcrire de si longs détails, et de vous renvoyer à l'historien même d'où ils sont extraits; mais ensuite, considérant que, placés dans leur ordre au milieu des événements qui les ont précédés ou suivis, et lus de suite, ils devaient produire une tout autre impression dans l'ame de celui qui étudie dans les faits et leur ensemble les voies et la conduite de la Providence, j'ai cru d'une haute importance de les consigner ici; et si j'en juge par les effets que j'en ai ressentis, je ne me suis point trompé.

Poursuivons :

Après la ruine de Jérusalem, ceux d'entre les Juifs qui ont échappé aux divers fléaux dont elle a été frappée, vivent soumis à la domination romaine jusqu'à l'avénement d'Adrien à l'empire. Ce prince ayant résolu de relever les murs de leur patrie, et d'y autoriser les divers cultes des nations, ils se montrent d'abord les plus empressés de contribuer au succès de l'entreprise; mais bientôt, séduits par un faux messie nommé *Barcochebas*, ils se révoltent, commettent des cruautés inouïes, et s'attirent la vengeance la plus terrible dont il soit fait mention dans l'histoire, depuis celle qu'ils ont subie sous Titus. Les travaux de la nouvelle ville étaient avancés, et renfermaient le Calvaire dans leur enceinte; le temple se reconstruisait : il est rasé, ainsi que cinquante forteresses. Neuf cent quarante-cinq bourgs ou villages sont livrés aux flammes; près de six cent mille personnes périssent, un grand nombre est condamné à l'esclavage et publiquement vendu; Jérusalem perd son nom, et s'appelle, de celui du prince, *Ælia Capitolina*. Le vainqueur fait placer sur le mont du Calvaire la statue de Vénus; sur celui de la Résurrection, celle de Jupiter; au dessus de la porte qui mène à Bethléem, un pourceau de marbre, et défend sous peine de mort à tout

Juif, non seulement d'entrer dans *Ælia* ou d'en approcher, mais encore de la regarder même de loin. L'ancien nom de la cité tombe si rapidement dans l'oubli, que sous le règne de Dioclétien, un martyr traduit devant un tribunal romain, interrogé sur le lieu de sa naissance, et répondant qu'il est né à Jérusalem, le magistrat croit qu'il parle d'une ville récemment bâtie par les chrétiens.

Mes lettres précédentes vous ont dit, mon cher ami, quels heureux changements en Palestine suivirent la conversion de Constantin. La capitale, devenue toute païenne, reprend son nom ; celui d'*Ælia*, conservé encore quelque temps par les Gentils, finit par disparaître. Sous la protection du prince et par les ordres de son illustre mère, les idoles sont renversées, des églises chrétiennes s'élèvent, et les fidèles peuvent en liberté y aller adorer le Sauveur.

Les Juifs, abattus par les pertes et les désastres que leur a fait éprouver Adrien, n'osent plus rien entreprendre jusqu'en 363, où le projet conçu par Julien de rebâtir le temple, dans le but de donner un démenti solennel aux prophéties de Jésus-Christ, ranime toutes leurs espérances. Sur l'invitation formelle de ce prince, et d'après une lettre adressée par lui au corps entier de la nation, ils accourent de toute part;

et, sans distinction de sexe ni de condition, ils se mettent à l'œuvre sous la direction du surintendant Alypius........ Hommes, femmes, enfants même, en habits de fête, travaillent, portent les matériaux, les outils, creusent la terre, plusieurs, avec des pelles d'argent; la transportent d'un lieu à l'autre dans des hottes ou dans les pans de leurs vêtements, et montrent encore plus d'activité que les païens les plus animés par la haine contre les chrétiens, et par les encouragements de l'empereur apostat. Mais Celui dont Julien brave ainsi les oracles et défie la puissance, ne rend pas seulement tant d'efforts inutiles, il veut encore qu'ils servent à un accomplissement plus absolu de la prophétie, en sorte que c'est par l'effet de ce travail même qu'il ne reste pas *pierre sur pierre*. « D'effroyables globes de feu, dit entre autres « un historien païen, s'élançant des fondements « par des éruptions fréquentes, brûlèrent les « ouvriers et leur rendirent la place inacces- « sible; et cet élément s'obstinant de plus en « plus à les repousser, on abandonna l'entre- « prise. [1] »

[1] Metuendi globi flammarum prope fundamenta crebris assultibus erumpentes fecere locum exustis aliquoties operantibus inaccessum, hocque modo elemento obstinatius repellente, cessavit inceptum.

(*Ammian. Marcell.* lib. XXIII. c. 1.)

En 613, Chosroès II, roi de Perse, pour venger la mort de l'empereur Maurice, son bienfaiteur, assassiné par l'usurpateur Phocas, pénètre dans l'empire et marche sur la Palestine. Dans l'intervalle, Héraclius renverse Phocas, le fait mourir, et demande la paix au roi persan. Pour toute réponse, celui-ci s'empare de Jérusalem, pille ou brûle les églises, massacre les prêtres, vend aux Juifs pour de l'or quatre-vingt mille chrétiens qu'ils font égorger, et emporte avec lui les trésors, les vases sacrés, et le bois de la vraie croix.

En 627, à la suite de longs combats et de fréquentes victoires, Héraclius force Chosroès à prendre la fuite et à se retirer dans ses états, où il est détrôné par Syroès, son fils aîné, qui se hâte de faire la paix, et rend le bois de la vraie croix, dont la réintégration solennelle dans la ville sainte devient, pour les latins comme pour les grecs, le motif d'une fête annuelle qui se célèbre le 14 septembre, sous le nom d'*Exaltation de la sainte Croix*.

Neuf ans après, le calife Omar I^er^, second successeur de Mahomet, un des plus redoutables conquérants qui aient ravagé le monde, s'empare successivement de l'Arménie, de la Mésopotamie, de l'Égypte, de la Phénicie, de la Syrie et de la Palestine, prend Jérusalem après

quatre mois de siége, et assujétit tout le pays à la puissance musulmane. En 643, il est assassiné par un esclave persan, qui le frappe d'un coup de couteau dont il meurt au bout de trois jours.

De cette époque à la fin du onzième siècle, la Palestine, sous la domination mahométane, languit dans l'oppression, en proie à la misère, à l'anarchie, à des vexations de tout genre. L'érection de plusieurs califats en Syrie et en Arabie, les fréquentes luttes des différentes dynasties entre elles, les alternatives des défaites et des triomphes, perpétuent les troubles et le désordre. Jérusalem change de maître sans changer de sort; les persécutions contre les chrétiens qui l'habitent et contre ceux qui, de toute part, s'y rendent en pélerinage, se multiplient et deviennent plus violentes sous les califes Fatimites. L'Orient ne suffit plus aux fureurs du croissant; l'Occident se sent menacé d'une inondation de barbares. L'Europe s'ébranle, afin de prévenir le fléau; elle se croise pour aller secourir ses enfants et délivrer le tombeau de Jésus-Christ.

Commandés par Godefroi de Bouillon, duc de la Basse-Lorraine, que suivent Eustache et Baudouin ses frères, et avec eux les gentilshommes des familles les plus illustres, les croisés

partent vers les premiers jours du printemps de l'année 1096. Un homme d'une petite taille, d'une physionomie commune, et même ignoble selon quelques-uns, vêtu d'une tunique de laine que recouvre à moitié un petit manteau, cachant sous cet extérieur grossier de hautes pensées et un grand cœur, marche à leur tête, pieds nus et un bâton de pélerin à la main : c'est Pierre l'Ermite. Vainement les Grecs veulent-ils les arrêter ; ils pénètrent malgré eux en Orient.

Après des succès mêlés de nombreux et cruels revers, Nicée, diverses places de la Natolie, Antioche, etc., sont en leur pouvoir. En 1099, ils se trouvent sous les murs de la capitale de la Judée. Rama, Emmaüs se rendent à Godefroi ; tandis que d'un autre côté Baudouin du Bourg, son neveu, secondé par Tancrède, a pris Bethléem. La vue de la cité sainte, les récits et les supplications des chrétiens qui, chassés par les Musulmans, accourent dans le camp des croisés et viennent implorer leur appui, la douce pensée que quelques efforts encore vont délivrer l'héritage de Jésus-Christ et couronner glorieusement tant de travaux : tout concourt à enflammer l'enthousiasme, à réchauffer le zèle. On jure de nouveau d'arracher Jérusalem au joug de l'infidèle, ou de mourir en martyr. Les

préparatifs du siége se pressent avec activité; on brave les privations, les périls, l'insupportable chaleur de la saison, la faim, la soif dévorante. Bientôt tout est prêt, les machines, les échelles, les tours roulantes; l'armée entière a confessé ses péchés, et reçu la sainte communion. Soldats et chefs volent au combat avec une égale ardeur; une première attaque engagée le jeudi, 14 juillet, n'est suspendue par les ténèbres de la nuit que pour recommencer le lendemain avec une nouvelle fureur. Le vendredi, jusqu'à midi, la victoire est encore incertaine; à trois heures, à cette heure même où expira le Sauveur du monde, elle est aux chrétiens, et leur étendard flotte sur les remparts de Jérusalem, annonçant au loin la sanglante défaite de leurs ennemis.

« Irrités par les menaces et les longues in-
« sultes des Sarrasins, dit le plus célèbre comme le plus impartial historien des croisades, « ai-
« gris par les maux qu'ils ont soufferts pendant
« le siége et par la résistance qu'ils ont trouvée
« dans la ville, les croisés remplissent de sang
« et de deuil cette Jérusalem qu'ils viennent de
« délivrer, et qu'ils regardent comme leur fu-
« ture patrie.....

« Bientôt, continue-t-il, le carnage devient
« général. Ceux qui échappaient au fer des sol-

« dats de Godefroi et de Tancrède, couraient
« au devant des Provençaux également altérés
« de leur sang. Les Sarrasins étaient massacrés
« dans les rues, dans les maisons; Jérusalem
« n'avait point d'asyle pour les vaincus. Quel-
« ques-uns purent échapper à la mort en se
« précipitant des remparts; les autres couraient
« en foule se réfugier dans les palais, dans les
« tours, et surtout dans leurs mosquées, où ils
« ne purent se dérober à la poursuite des chré-
« tiens.

« Les croisés, maîtres de la mosquée d'Omar,
« où les Sarrasins s'étaient défendus quelque
« temps, y renouvelèrent les scènes déplorables
« qui souillèrent la conquête de Titus. Les fan-
« tassins et les cavaliers y entrèrent pêle-mêle
« avec les vaincus. Au milieu du plus horrible
« tumulte, on n'entendait que des gémisse-
« ments et des cris de mort; les vainqueurs
« marchaient sur des monceaux de cadavres
« pour poursuivre ceux qui cherchaient vaine-
« ment à fuir. Raymond d'Agiles, témoin ocu-
« laire, dit que sous le portique et le parvis de
« la mosquée, le sang s'élevait jusqu'aux genoux
« et jusqu'au frein des chevaux... Pour peindre
« ce terrible spectacle, que la guerre a présenté
« deux fois dans le même lieu, il nous suffira de
« dire, en empruntant les paroles de l'historien

« Josèphe, que le nombre des victimes immolées
« par le glaive surpassait de beaucoup celui des
« vainqueurs accourus de toute part pour se li-
« vrer au carnage, et que les montagnes voisines
« du Jourdain répétèrent en gémissant l'ef-
« froyable bruit qu'on entendait dans le temple.

« L'imagination se détourne avec effroi de
« ces scènes de désolation, et peut à peine, au
« milieu du carnage, s'arrêter au tableau tou-
« chant des chrétiens de Jérusalem, dont les
« croisés venaient de briser les fers. A peine la
« ville venait-elle d'être conquise, qu'on les vit
« accourir au devant des vainqueurs. Ils parta-
« geaient avec eux les vivres qu'ils avaient pu
« dérober à la recherche des Sarrasins; tous re-
« merciaient ensemble le Dieu qui avait fait
« triompher les armes des soldats de la croix.

« L'ermite Pierre, qui, cinq ans auparavant,
« avait promis d'armer l'Occident pour la déli-
« vrance des fidèles de Jérusalem, dut alors
« jouir du spectacle de leur reconnaissance et
« de leur joie. Les chrétiens de la ville sainte,
« au milieu de la foule des croisés, semblaient
« ne chercher, ne voir que le généreux cénobite
« qui les avait visités dans leurs souffrances,
« et dont toutes les promesses venaient d'être
« accomplies. Ils se pressaient en foule autour
« de l'ermite vénérable; c'était à lui qu'ils adres-

« saient leurs cantiques, c'était lui qu'ils pro-
« clamaient leur libérateur; ils lui racontaient
« les maux qu'ils avaient soufferts pendant son
« absence; ils pouvaient à peine croire ce qui
« se passait sous leurs yeux, et, dans leur en-
« thousiasme, ils s'étonnaient que Dieu se fût
« servi d'un seul homme pour soulever tant de
« nations, et pour opérer tant de prodiges.

« A la vue de leurs frères qu'ils avaient déli-
« vrés, les pélerins se rappelèrent sans doute
« qu'ils étaient venus pour adorer le tombeau
« de Jésus-Christ. Le pieux Godefroy, qui s'était
« abstenu du carnage après la victoire, quitta
« ses compagnons, et, suivi de trois serviteurs,
« se rendit sans armes et les pieds nus dans
« l'église du Saint-Sépulcre. Bientôt la nouvelle
« de cet acte de dévotion se répand dans l'ar-
« mée chrétienne; aussitôt toutes les vengeances,
« toutes les fureurs s'apaisent; les croisés se
« dépouillent de leurs habits sanglants, font
« retentir Jérusalem de leurs gémissements, de
« leurs sanglots, et, conduits par le clergé,
« marchent ensemble, les pieds nus, la tête dé-
« couverte, vers l'église de la Résurrection.

« Lorsque l'armée chrétienne fut ainsi réunie
« sur le Calvaire, la nuit commençait à tomber;
« le silence régnait sur les places publiques et
« autour des remparts; on n'entendait plus

« dans la ville sainte que les cantiques de la
« pénitence, et ces paroles d'Isaïe : *Vous qui*
« *aimez Jérusalem, réjouissez-vous avec elle.*
« Les croisés montrèrent alors une dévotion si
« vive et si tendre, qu'on eût dit, selon la re-
« marque d'un historien moderne, que ces
« hommes, qui venaient de prendre une ville
« d'assaut et de faire un horrible carnage, sor-
« taient d'une longue retraite et d'une profonde
« méditation de nos mystères. Ces contrastes
« inexplicables se font souvent remarquer dans
« l'histoire des Croisades. Quelques écrivains
« ont cru y trouver un prétexte pour accuser la
« religion chrétienne ; d'autres, non moins
« aveugles et non moins passionnés, ont voulu
« excuser les déplorables excès du fanatisme :
« l'histoire impartiale se contente de les racon-
« ter, et gémit en silence sur les faiblesses de la
« nature humaine.

« La pieuse ferveur des chrétiens ne fit que
« suspendre les scènes du carnage. La politique
« de quelques-uns des chefs put leur faire croire
« qu'il était nécessaire d'inspirer une grande ter-
« reur aux Sarrasins ; ils pensèrent peut-être
« aussi que, s'ils renvoyaient ceux qui avaient
« défendu Jérusalem, il faudrait encore les com-
« battre, et qu'ils ne pouvaient, dans un pays
« éloigné, garder sans danger des prisonniers

« dont le nombre surpassait celui de leurs sol-
« dats. On annonçait d'ailleurs l'approche de
« l'armée égyptienne, et la crainte d'un nouveau
« péril ferma leurs cœurs à la pitié. Dans leur
« conseil, une sentence de mort fut prononcée
« contre tous les Musulmans qui restaient dans
« la ville.

« Le fanatisme ne seconda que trop cette po-
« litique barbare. Tous les ennemis qu'avait
« d'abord épargnés l'humanité ou la lassitude
« du carnage, tous ceux qu'on avait sauvés
« dans l'espoir d'une riche rançon, furent égor-
« gés. On forçait les Sarrazins à se précipiter
« du haut des tours et des maisons; on les fe-
« sait périr au milieu des flammes; on les ar-
« rachait du fond des souterrains, on les traî-
« nait sur les places publiques, où ils étaient
« immolés sur des monceaux de morts. Ni les
« larmes des femmes, ni les cris des petits en-
« fants, ni l'aspect des lieux où Jésus-Christ
« pardonna à ses bourreaux, rien ne pouvait
« fléchir un vainqueur irrité. Le carnage fut si
« grand, qu'au rapport d'Albert d'Aix, on voyait
« des cadavres entassés, non seulement dans
« les palais, dans les temples, dans les rues,
« mais dans les lieux les plus cachés et les plus
« solitaires. Tel était le délire de la vengeance
« et du fanatisme, que ces scènes ne révoltaient

« point les regards. Les historiens contempo-
« rains les retracent sans chercher à les excu-
« ser; et dans leurs récits pleins de détails
« révoltants, ils ne laissent échapper aucun
« mouvement d'horreur et de pitié.

« Ceux des croisés dont l'ame n'était point
« fermée aux sentiments généreux, ne purent
« arrêter la fureur d'une armée qui, emportée
« par les passions de la guerre, croyait venger
« la religion outragée. Trois cents Sarrasins ré-
« fugiés sur la plate-forme de la mosquée d'Omar
« furent immolés le lendemain de la conquête,
« malgré les prières de Tancrède, qui leur avait
« envoyé son drapeau pour sauve-garde, et s'in-
« dignait qu'on respectât si peu les droits de
« l'honneur et de la chevalerie. Les Sarrasins
« retirés dans la forteresse de David furent
« presque les seuls qui échappèrent au carnage.
« Raymond accepta leur capitulation; il eut le
« bonheur et la gloire de la faire exécuter; et
« cet acte d'humanité parut si étrange à la plu-
« part des croisés, qu'ils louèrent moins la gé-
« nérosité du comte de Saint-Gilles, qu'ils n'ac-
« cusèrent son avarice.

« Le carnage ne cessa qu'au bout d'une se-
« maine. Ceux des Sarrasins qui, pendant cet
« intervalle, avaient pu se dérober à la pour-
« suite des chrétiens, furent réservés pour le

« service de l'armée. Les historiens orientaux,
« d'accord avec les latins, portent le nombre
« des Musulmans tués dans Jérusalem, à plus
« de soixante-et-dix mille. Les juifs ne furent
« pas plus épargnés que les Sarrasins : on mit
« le feu à la synagogue où ils s'étaient réfugiés,
« et tous périrent au milieu des flammes.

« Cependant les cadavres entassés sur les
« places publiques, le sang qui avait coulé dans
« les rues et dans les mosquées, pouvaient faire
« naître des maladies pestilentielles. Les chefs
« donnèrent des ordres pour nettoyer la ville
« et pour éloigner de leurs yeux un spectacle
« qui leur devenait sans doute odieux, à mesure
« que la fureur et la vengeance se calmaient
« dans les cœurs des soldats chrétiens. Quelques
« prisonniers musulmans, qui n'avaient échappé
« au fer du vainqueur que pour tomber dans
« une horrible servitude, furent chargés d'en-
« terrer les corps défigurés de leurs amis et de
« leurs frères. Ils pleuraient, dit le moine Ro-
« bert, et ils transportaient les cadavres hors
« de Jérusalem. Ils furent aidés dans cet emploi
« douloureux par les soldats de Raymond, qui
« étaient entrés les derniers dans la ville, et
« qui, ayant eu peu de part au butin, cher-
« chaient encore parmi les morts quelques dé-
« pouilles des Sarrasins.

« Bientôt la ville de Jérusalem présenta un « nouveau spectacle. Dans l'espace de quelques « jours, elle avait changé d'habitants, de lois et « de religion. Avant le dernier assaut, on était « convenu, suivant la coutume des croisés dans « leurs conquêtes, que chaque guerrier reste- « rait le maître et le possesseur de la maison ou « de l'édifice dans lequel il se présenterait le « premier. Une croix, un bouclier ou tout autre « signe placé sur une porte, était pour chacun « des vainqueurs le titre de sa possession. Ce « droit de propriété fut respecté par des soldats « avides de pillage; et l'on vit tout-à-coup ré- « gner le plus grand ordre dans une ville qui « venait d'être livrée à toutes les horreurs de la « guerre. Une partie des trésors enlevés aux in- « fidèles fut employée à soulager les pauvres et « les orphelins, et à décorer les autels de Jésus- « Christ, qu'on venait de relever dans la cité « sainte. Les lampes, les candelabres d'or ét d'ar- « gent, les riches ornements qui se trouvaient « dans la mosquée d'Omar, devinrent le partage « de Tancrède. Une chronique du temps rapporte « que ces somptueuses dépouilles suffisaient à « la charge de six charriots, et qu'on employa « deux jours pour les transporter hors de la « mosquée. Tancrède partagea ces richesses im- « menses avec le duc de Bouillon, qu'il avait « adopté pour son seigneur.

« Mais les croisés détournèrent bientôt leurs
« regards des trésors promis à leur valeur, pour
« admirer une conquête plus précieuse : c'était
« la vraie Croix enlevée par Chosroès, et rap-
« portée à Jérusalem par Héraclius. Les chré-
« tiens enfermés dans la ville l'avaient dérobée,
« pendant le siége, aux regards des Musulmans.
« Son aspect excita les plus vifs transports
« parmi les pélerins. *De cette chose*, dit une
« vieille chronique, *furent les chrétiens si joyeux,*
« *comme s'ils eussent vu le corps de Jésus-Christ*
« *pendu dessus icelle.* Elle fut promenée en
« triomphe dans les rues de Jérusalem, et re-
« placée ensuite dans l'église de la Résurrec-
« tion.

« Dix jours après leur victoire, les croisés
« s'occupèrent de relever le trône de David et
« de Salomon, et d'y placer un chef qui pût
« conserver et maintenir une conquête que les
« chrétiens venaient de faire au prix de tant de
« sang. On ordonna des prières, des jeûnes et
« des aumônes pour que le ciel daignât prési-
« der à la nomination qu'on allait faire. Ceux
« qui étaient appelés à choisir le roi de Jéru-
« salem, jurèrent, en présence de l'armée chré-
« tienne, de n'écouter aucun intérêt, aucune
« affection particulière, et de couronner la sa-
« gesse et la vertu. Ces électeurs, dont l'histoire

« n'a pas conservé les noms, mirent le plus
« grand soin à étudier l'opinion de l'armée sur
« chacun des chefs. Guillaume de Tyr rapporte
« qu'ils allèrent jusqu'à interroger les familiers
« et les serviteurs de tous ceux qui avaient des
« prétentions à la couronne de Jérusalem, et
« qu'ils leur firent prêter serment de révéler
« tout ce qu'ils savaient sur les mœurs, le ca-
« ractère et les penchants les plus secrets de
« leurs maîtres. Les serviteurs de Godefroi de
« Bouillon rendirent le témoignage le plus écla-
« tant à ses vertus domestiques; et, dans leur
« sincérité naïve, ils ne lui reprochèrent qu'un
« seul défaut, celui de *contempler avec une vaine*
« *curiosité les images et les peintures des égli-*
« *ses, et de s'y arrêter si long-temps, même après*
« *les offices divins, que souvent il laissait passer*
« *l'heure des repas, et que les mets préparés*
« *pour sa table se refroidissaient et perdaient*
« *leur saveur.*

« Enfin les électeurs, après avoir mûrement
« délibéré et pris toutes les informations néces-
« saires, proclamèrent le nom de Godefroy.
« Cette nomination causa la plus vive joie dans
« l'armée chrétienne, qui remercia le ciel de lui
« avoir donné pour chef et pour maître celui
« qui l'avait si souvent conduite à la victoire. »

A la suite des intéressants détails qui terminent l'impartiale relation que vous venez de lire, mon cher Charles, il est inutile de vous dire que le nouveau roi montra sur le trône les qualités d'un monarque accompli et d'un véritable chretien. Malheureusement il ne survécut qu'un an et trois jours à son élévation : le 18 juillet 1100, les chrétiens ont à pleurer la perte de cet excellent prince, qui meurt regretté de tous.

Baudouin, son frère et son successeur, est couronné le jour de Noel de l'année suivante, et règne dix-huit ans avec gloire. La mort le surprend sur les frontières de l'Égypte, au milieu de ses conquêtes. Le royaume passe à Baudouin II, son neveu, qui gouverne trois ans.

Par suite de son mariage avec Mélisandre, fille aînée de Baudouin II, Foulques, comte d'Anjou, devient quatrième roi de Jérusalem. Dix ans après il périt d'une chute de cheval. Son fils Baudouin III hérite de la couronne, en jouit vingt ans, et meurt empoisonné. Sous ce règne, saint Bernard prêche en Occident une seconde croisade, à la tête de laquelle paraissent Louis VII et l'empereur Conrad.

Amauri I^{er} frère de Baudouin III, Baudouin IV fils d'Amauri, Baudouin V neveu de Baudouin IV, occupent ensuite le trône. Les deux premiers ne

marquent leur passage au pouvoir par aucune action d'éclat; le troisième ne fait que s'y montrer : c'est un enfant qu'une maladie emporte à l'âge de huit ans. Sybille, sa mère, en voulant élever à la royauté Gui de Lusignan, son second mari, fait naître entre les chrétiens des divisions qui ont les suites les plus funestes. Jalouses de l'autorité, des factions se forment; les grands se disputent avec violence le droit de gouverner l'état, se poursuivent, se déchirent, et hâtent la perte de la cité sainte.

En ce temps-là, Adad, calife des Fatimites en Égypte, étant venu à mourir, Saladin, son visir et général de ses armées, s'était fait proclamer lui-même soudan ; et déja, après s'être signalé par de nombreux et rapides triomphes, il marchait sur Jérusalem pour s'en emparer par la force, ne soupçonnant pas que la perfidie dût lui en faciliter la conquête. Arrivé devant Tibériade, il livre bataille aux chrétiens, les met en déroute, fait prisonnier leur roi Lusignan que trahit lâchement Raimond, comte de Tripoli, parvient de succès en succès devant la capitale, en forme le siége, et la réduit à capituler, le 2 octobre 1197. Ses soldats, dans l'ivresse de la victoire, volent au temple, détachent la croix d'or qui en ornait le sommet, la traînent ignominieusement par les

rues, et vont la briser sur la montagne de Sion. Les églises sont envahies et pillées, à la seule exception de celle du Saint-Sépulcre, que la *générosité* du vainqueur accorde à prix d'argent aux chrétiens d'Orient, laissant aux pélerins des autres nations la faculté de la visiter, à la condition de s'y rendre sans armes, et de payer certains droits qu'il se réserve de fixer. Tous les chrétiens sont déclarés esclaves, sans autre adoucissement à leur sort que la permission à chacun de racheter sa liberté moyennant dix besans d'or. Dans l'impuissance de payer une si forte rançon, quatorze mille sont emmenés en servitude.

Six ans après, Saladin tombe malade à Damas, et, comme Alexandre, il connaît qu'il va mourir : *Cognovit quia moreretur*. Détrompé des grandeurs humaines, il fait promener par la ville le linceul dans lequel il doit être enseveli, et le héraut qui porte cet étendard de la mort a ordre de crier : « Voilà tout ce qu'emporte de « ses conquêtes Saladin, vainqueur de l'O- « rient »; paroles qui, sans autre changement que celui des noms, deviennent une sorte d'épitaphe commune à tous les dominateurs de la terre, à tous ces puissants d'un jour qui ne la font trembler un moment, et n'en dévorent à la hâte les habitants et les trésors, que pour en

être dévorés eux-mêmes l'instant d'après, seuls avec un misérable suaire.

Et permettez-moi d'en faire la réflexion en passant, mon cher Charles, vos yeux et les miens n'ont-ils pas vu de ces colosses de puissance auxquels une adulation vraiment païenne a osé attribuer plus qu'au Ciel même l'empire et le gouvernement du monde, et dont les vers, au fond d'un sépulcre, ont déja dévoré toute la majesté? Et ces nouveaux tout-puissants, en présence de qui princes et peuples fléchissaient naguère le genou, n'ont-ils pas eu à se dire avec plus de raison encore que Saladin :

« J'ai joint plusieurs états au sceptre que je porte;
« J'ai terrassé vingt rois, et dans le monument,
« De tant de biens conquis aujourd'hui je n'emporte
« Que ce drap *seulement.* »

En 1228, Frédéric II, empereur d'Allemagne, qui, lors de son couronnement, avait solennellement juré d'aller combattre les infidèles, pressé par le pape d'accomplir sa promesse, part avec des troupes nombreuses, et arrive à Tyr au mois de septembre. Le sultan Mélédin, effrayé, conjure l'orage par un traité d'après lequel il rend aux chrétiens tous leurs prisonniers, et les remet en possession de Jérusalem,

de Bethléem, de Nazareth et de Sidon. Frédéric entre glorieusement dans la ville, va à l'église du Saint-Sépulcre, se met sur la tête la couronne de Godefroi qu'il prend sur l'autel, et que personne ne songeait à lui déférer, et il ne tarde pas à retourner en Europe.

Cependant le vain titre de roi de Jérusalem continue à passer d'un prince à un autre, et à chaque changement les prétentions des factions rivales deviennent une source de maux et de désordres non moindres qu'auparavant.

En 1242, le traité conclu par Mélédin avec Frédéric, et borné à dix ans, était expiré, et les souverains d'Égypte, profitant des troubles intérieurs, étaient redevenus maîtres de la Terre-Sainte.

A cette époque, l'émir de Damas, en guerre avec le soudan, lui enlève Jérusalem, et ne craint pas de l'irriter en la rendant aux chrétiens. La vengeance suit de près. Une armée de Karismiens accourt vers la capitale, la reprend, la pille, en massacre les habitants, et la restitue en cet état déplorable au successeur du prince vaincu mort dans l'intervalle.

En 1248, saint Louis, dans le dessein d'accomplir le vœu qu'il a fait d'aller au secours des chrétiens de Terre-Sainte, s'embarque à Aigues-Mortes, suivi de presque toute la cheva-

lerie de France. Mais le ciel veut qu'il ne paraisse en Orient que pour montrer aux infidèles qu'un roi chrétien est bien plus grand, malade et dans les fers, que sur un champ de bataille. Prisonnier du dernier héritier de Saladin, il voit périr ce prince par les mains de quelques assassins, et les meurtriers eux-mêmes rendent hommage à ses royales vertus au point de les juger dignes du trône de l'Égypte. Il les étonne autant qu'il s'en fait admirer par sa patience et l'intrépidité avec laquelle il repousse toute proposition au dessous de lui. « Nous te regar-
« dions, lui disent-ils, comme notre captif,
« notre esclave, et c'est toi qui nous traites
« comme si nous étions tes prisonniers. »

A dater de cette époque, des chefs de Mameluks montent successivement sur le trône d'Égypte, et apesantissent leur tyrannie sur la Palestine. Dans l'espace de quarante-trois ans, les chrétiens perdent jusqu'à la dernière place qu'ils y possèdent : ils en sont entièrement chassés en 1291, et le royaume de Jérusalem finit après une durée de quatre-vingt-huit ans.

Les seuls restes de ces croisés, dont les glorieuses entreprises sauvèrent l'Occident de la barbarie, et que calomnie la philosophie antichrétienne avec plus de violence et de haine que le Musulman lui-même, se retrouvent dans

les divers ordres de chevalerie religieuse que nous avons vus subsister jusqu'à nos jours. Ces ordres ont défendu, protégé l'Europe comme leur famille, avec dévoûment et vaillance; et l'Europe les a détruits ou laissés s'éteindre, les sacrifiant lâchement à l'irréligion du siècle, et peut-être aussi entraînée par cet appât de l'or qui la tourmente aujourd'hui non moins que le Turc, l'Arabe et le Bédouin.

Depuis 1291, n'ayant plus à redouter les efforts de l'Occident, et délivrés des chrétiens de Palestine par les triomphes de Mélec-Araf, les soudans Baharites se maintiennent dans leurs conquêtes jusqu'en 1382. Vers ce temps ils sont renversés par des Mameluks de Circassie, qui placent successivement un des leurs sur le trône, et dominent jusqu'en 1517. Tourmon-Bey, le dernier de ceux qu'ils avaient élevés à la suprême puissance, ayant été vaincu dans deux combats par le féroce Sélim Ier, empereur des Turcs, perd la vie d'une manière ignominieuse: il est pendu à une des portes du grand Caire par ordre du vainqueur, qui reste maître de tous ses états. La Palestine, depuis lors, n'a cessé d'appartenir aux empereurs ottomans, qui joignent à leurs titres celui de *seigneurs et serviteurs de Jérusalem*.

Je ne sais, mon cher Charles, jusqu'à quel point vous frappe cette suite effroyable de maux qui, pendant tant de siècles, tombent sur Jérusalem, et dont ma plume, rapidement et, pour ainsi dire, en courant, ne vous a retracé ici qu'une bien imparfaite image; si votre ame en ressent tout ce qu'ils font ressentir à la mienne, je puis dire que vous éprouvez une impression qu'aucune paróle ne peut rendre. Dix-huit fois prise, dix-sept fois saccagée, ruinée; après avoir subi pendant la guerre toutes les misères, toutes les horreurs qui accompagnent ce fléau; après avoir perdu des millions d'hommes par la famine, par la peste, par le fer, par le feu; maltraitée, pillée, quelquefois même dévastée pendant les courts intervalles de la paix ; ne reposant jamais que sous le glaive que ses tyrans tiennent continuellement suspendu au dessus d'elle; ne respirant un peu plus à l'aise, s'il est permis de parler ainsi, que le temps nécessaire pour fournir de nouvelles générations à de nouvelles calamités; ne pouvant rappeler les tristes restes du peuple innombrable qu'autrefois elle rassemblait annuellement dans son enceinte, sans que des nuées d'ennemis ne viennent aussitôt fondre sur elle pour tout disperser, tout écraser, tout détruire; conservant à peine, de tous les édifices qui firent son ancienne

gloire, quelques ruines de leurs premières ruines; sentant bouillonner au fond de ses entrailles des torrents de feu prêts à s'échapper pour dévorer quiconque sera tenté de vouloir lui rendre ses autels et sa splendeur, quiconque, avec cette intention, essaiera de remettre une seule pierre sur une autre pierre; condamnée à ne voir et au dedans et autour d'elle d'autres temples que ceux où la piété chrétienne va adorer le Dieu qu'elle a crucifié, et ces mosquées consacrées aux superstitions absurdes autant que sacriléges de Mahomet, le chef comme le modèle des dominateurs sous le sabre desquels elle gémit:.... ne présente-t-elle pas à l'univers un spectacle de misère, d'opprobre et de désolation que n'offre l'histoire d'aucune autre cité du monde? ne dit-elle pas à quiconque, comme moi, vient la regarder de près: *Je suis maudite!* Et imaginerait-on qu'une bouche humaine pût appeler tout cela *fatalité*, *hasard*, si une stupide impiété ne l'avait dit?

Je sais, mon cher Charles, que ce langage de l'impiété a retenti jusqu'à vos oreilles, et qu'il a excité en vous une indignation profonde; il faut être ici pour voir jusqu'à quel point il fait pitié. Ne vous étonnez plus que certains hommes prétendent expliquer par le *hasard* ce qu'à nous autres chrétiens l'histoire de la religion explique

d'une manière si précise, si claire, en nous montrant d'un côté le crime, de l'autre le châtiment. Les hommes qui parlent ainsi sont les mêmes hommes qui font honneur au *hasard* de l'existence, de la marche du soleil, plutôt que d'admettre qu'une souveraine Intelligence l'a lancé dans l'espace, et lui a imprimé cette régularité de mouvement dont il ne s'écarte jamais. Ils sont assez bons logiciens pour sentir qu'il y a danger pour eux à reconnaître, même

« Que l'œil est fait pour voir, l'oreille pour entendre »,

et ils ne veulent pas se compromettre. Le *hasard* est un dieu qui ne fatigue pas les consciences ; il ne punit pas les œuvres mauvaises.

Pour moi, mon cher ami, à ne considérer que des yeux de ma raison la longue chaîne des faits et les conséquences qu'ils renferment, je sens qu'il me faudrait faire violence à mon intelligence pour l'empêcher d'arriver à la foi. Mais quand je viens à ouvrir nos livres saints, à les lire *ici* sur le théâtre même des vengeances divines, oh! combien alors plus claire, plus vive, plus lumineuse me paraît l'empreinte de la main de Dieu sur Jérusalem ! Je la vois s'appesantissant de siècle en siècle sur la cité coupable, parce qu'elle punit en elle le plus grand

de tous les attentats, et en même temps pour qu'il ne passe sur la terre aucune génération qui, à moins de détourner volontairement ses regards, n'aperçoive le châtiment, ne s'y instruise, ou ne demeure inexcusable.

Le Seigneur, me disent les livres saints, *avait choisi et sanctifié ce lieu pour que son nom y fût éternellement béni; ses yeux et son cœur devaient y demeurer à jamais*[1], si Jérusalem elle-même demeurait fidèle ; et la peine de son infidélité lui avait été signifiée d'avance : Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, Amos, Sophonie, l'avaient avertie de tous les maux qu'elle a soufferts avant la venue du Sauveur.

Daniel écrivait plus de six cents ans avant que Titus parût ; et je lis dans Daniel les mêmes prédictions que fesait *ici*, en pleurant, mon Sauveur, trente-huit ans avant que Titus vînt les accomplir :

« Le Christ sera mis à mort, et le peuple qui
« le reniera ne sera plus son peuple. Un peuple
« avec son chef qui doit venir, dissipera la cité
« et le sanctuaire, et la fin sera la dévasta-
« tion.[2] »

[1] Elegi eum et sanctificavi locum istum, ut sit nomen meum ibi benedictum in sempiternum, et permaneant oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus. (*Paralip.* lib. II. cap. VII. v. 16.)

[2] Occidetur Christus, et non erit ejus populus qui eum negaturus

Quand je chercherais à élever des doutes sur la date précise de ces oracles, pourrais-je m'empêcher de m'avouer à moi-même qu'ils étaient écrits, connus, traduits, répandus parmi les nations long-temps avant les événements qui les ont accomplis?

Et supposez, mon ami, qu'il m'arrivât aujourd'hui que l'obstination de quelques hommes tels que, hélas! je n'en ai que trop connus avant de renoncer au monde, me soutînt contre toute évidence que ces prophéties, ces oracles ont été écrits après coup, pensez-vous qu'il me fallût me jeter dans une discussion historique pour les réfuter? Je reprendrais tout simplement Daniel, et je continuerais à lire les destinées de Jérusalem :

« L'abomination de la désolation sera dans le
« temple, et la désolation persévérera jusqu'à la
« consommation et jusqu'à la fin. [1] »

Il serait curieux qu'on vînt me soutenir que Daniel n'est pas mort, et que ces paroles ne sont écrites que d'hier....... Je ne le pense pas.

Et Je suis à Jérusalem, et je ne vois que trop que la désolation persévère.

est, et civitatem et sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo, et finis ejus vastitas. (*Daniel*. IX. 26.)

[1] Et erit in templo abominatio desolationis, et usque ad consummationem et finem perseverabit desolatio. (*Daniel*. v. 27.)

O mon cher Charles! qu'il fait bon croire en Jésus-Christ notre Sauveur, et que d'outrages on est obligé de faire à la raison et au bon sens pour se soustraire à sa sainte loi!

Adieu.

LETTRE VINGT-TROISIÈME.

Jérusalem, 9 février 1832.

Je ne crois pas, mon cher ami, que parmi les hommes que l'intérêt des passions, et de l'orgueil surtout, a le plus violemment soulevés contre le christianisme, il s'en soit rencontré qui aient poussé la folie jusqu'à nier l'existence de Jérusalem. Ce n'est pas qu'en lisant les voyages de quelques-uns de ces savants, qui, par de si honteux motifs, ont tourné leur science contre Dieu, on ne s'aperçoive qu'à leur arrivée en Orient, la vue de la Palestine leur a fait mal, et qu'ils eussent voulu n'en pas trouver de traces. Malheureusement pour leurs désirs pervers, il n'est pas possible d'élever sur ce point le moindre doute capable d'égarer les esprits les plus disposés à se laisser séduire. Le nom de

la capitale de la Judée est lié, pour ainsi dire dès l'origine, à l'histoire des peuples contemporains. En avançant dans les âges jusqu'au temps de Jésus-Christ, on le voit tellement répété et dans les livres et dans les monuments, que pour le faire disparaître, il faudrait déchirer les pages les plus remarquables, non seulement des historiens juifs, mais même des païens, et encore, ainsi mutilées, leurs annales, par les lacunes qu'elles offriraient, avertiraient-elles des retranchements que leur auraient fait subir des mains ennemies de la vérité.

Il ne serait pas moins difficile de pouvoir raisonnablement contester en des points essentiels la position de l'ancienne Jérusalem, de ses montagnes, de son torrent, de ses fontaines, de ses murailles, de ses quartiers, de son temple, de ses principaux édifices, etc. N'eussions-nous que la description que nous en a laissée le *Juif* dont je vous ai longuement parlé dans ma dernière lettre, seule, elle suffirait pour justifier, relativement aux lieux, la plus grande partie des traditions chrétiennes. Le plan que Josèphe nous a transmis de la cité sainte, est si détaillé, si précis, qu'après les dix-huit cents ans qui ont passé sur ses ruines, le génie de l'architecture pourrait en quelque sorte la reproduire à nos yeux, si l'anathême de la jus-

tice divine n'y opposait un invincible obstacle.

D'un autre côté, les personnages publics, les législateurs, les rois, les princes, les chefs des états, les grands hommes, ceux qui ont exercé quelque pouvoir religieux ou civil, qui, par l'importance du rôle qu'ils ont joué sur la scène du monde, ont acquis quelque célébrité, qui, par des actions d'éclat, des vertus ou des crimes, ont influé sur les destinées des nations, etc. : tous ces personnages ont avec les lieux une liaison si intime, que les noms des uns et des autres, selon les époques, se retrouvent ensemble, pour ainsi dire comme s'ils étaient indissolublement unis. Comment alors pouvoir, avec quelque apparence de raison, récuser l'autorité de l'histoire? Toujours le premier temple de Jérusalem rappellera Salomon et sa gloire; toujours le Calvaire redira les souffrances et la mort de Jésus, bien plus encore que Rome et Athènes, à leur origine, ne réveillent la mémoire de Romulus et de Cécrops.

A ces considérations, mon cher ami, ajoutez la continuité et le caractère des témoignages. A Jérusalem, avant qu'elle fût ruinée, il y avait des chrétiens et en grand nombre. De ces nombreux chrétiens plusieurs l'étaient devenus à la vue des miracles dont est remplie la vie de Jésus-Christ : ils s'étaient fréquemment trouvés

à sa suite et dans Jérusalem, et jusque sur les montagnes ou dans les bourgades de la Judée : quelques-uns avaient été l'objet particulier de ses bienfaits. D'autres, témoins aussi des mêmes œuvres, s'étaient convertis après la résurrection, ou plus tard, aux premières prédications des apôtres. Tous, pleins de confiance dans les paroles de leur divin Maître, et n'attendant de bonheur que celui que leur promettait sa doctrine, nourrissaient habituellement leurs espérances du récit ou du souvenir des merveilles dont avaient été accompagnées sa naissance, sa vie, ses souffrances, sa mort, sa sortie glorieuse du tombeau, etc.; tous connaissaient exactement les lieux où s'étaient accomplies de si grandes choses : ils s'en entretenaient, les visitaient, se fesaient un devoir de religion de les signaler à la piété des nouveaux fidèles, dont chaque jour se grossissait l'église naissante; et l'on peut dire que leur foi, leur reconnaissance, leur amour avaient non seulement suivi, observé, mais en quelque sorte marqué tous les pas du Sauveur. La guerre des Romains, la désolation de la cité, la destruction de ses murailles et de son temple, en un mot, tout ce qu'oppose aujourd'hui à la vérité des traditions une incrédulité menteuse, a-t-il pu changer, dénaturer les positions, déplacer les montagnes, le tor-

rent, faire oublier la situation respective de lieux tant de fois parcourus, visités, honorés avec tant de respect? De tout ce dont l'impiété a fait grand bruit, il n'y a que les édifices qui pour la plupart aient disparu; et qu'en résultait-il pour les traditions? C'est que dans l'impossibilité de montrer à leurs enfants ces édifices *debout*, il arrivait aux pères de ce temps-là, en les décrivant, et en en désignant la place, de leur tenir un langage, hélas! trop semblable à celui qu'au milieu des désolations de nos jours, d'autres pères, nos contemporains, ont été réduits à adresser à leurs fils.

« Sous ce tas de pierres était le palais d'Hé-
« rode. — Sous les décombres de ces murailles
« se trouvait le *lithostrotos*, où Jésus fut con-
« damné à mort. — Sous ces débris de pilastres
« le Sauveur rencontra sa sainte mère. — Près
« de ces arcades brisées, le Fils de Dieu parla aux
« saintes femmes. — Cette colonne qui s'élève
« seule au milieu de tant de destructions, était à
« côté de la porte Judiciaire; c'est celle sur la-
« quelle fut attachée la sentence prononcée par
« Pilate, etc., etc., etc. »

Et ce qu'il y a de triste ou de douloureux dans la contemplation des ruines, servait à graver plus profondément les faits dans les esprits, en remuant plus fortement les cœurs.

Mais les moyens dont je viens de vous parler, mon cher ami, et qui sont ceux à l'aide desquels d'ordinaire les faits traversent les siècles et se transmettent d'une génération à une autre génération, semblent, en cette occasion, n'avoir pas suffi à la sagesse de la Providence. Dans l'économie divine de ses desseins, elle a voulu que ce fussent les plus grands ennemis de la croix qui signalassent eux-mêmes aux chrétiens les divers théâtres des ignominies, des opprobres, des douleurs du Fils de Dieu et celui de sa mort. Assurément, rien n'entrait moins dans la pensée des empereurs païens, que l'intention de remplir une pareille tâche. Cependant quand, maîtres absolus de Jérusalem, en haine de la religion nouvelle, et dans l'unique but de l'étouffer à son berceau, ils choisissaient de préférence les lieux qu'elle recommande le plus aux hommages de ses enfants, pour y ériger des temples, des autels, des statues aux divinités de Rome, que fesaient-ils autre chose, sinon d'avertir que là même où le paganisme osait placer ses vaines idoles, son Jupiter, son Adonis, sa Vénus, là s'étaient accomplis les plus augustes mystères de la rédemption et du salut? Et depuis qu'à son tour, le croissant domine sur la malheureuse Jérusalem, que fait autre chose encore l'avarice des pachas, en vendant

à un haut prix l'accès de ces mêmes lieux, dont auparavant l'impureté d'un culte idolâtre, ou des menaces de mort interdisaient l'approche, sans pouvoir les faire oublier? Il n'est pas jusqu'aux ordures dont la populace turque se plaît hideusement à salir certains emplacements, certains édifices, certaines ruines, qui ne servent à maintenir les traditions, et ne contribuent à indiquer, aux pélerins qui de toutes les parties du monde accourent en Terre-Sainte, les endroits vers lesquels la piété chrétienne est le plus fortement attirée, où le cœur se remplit de sentiments d'amour et de reconnaissance plus vifs, plus ardents, plus généreux, plus tendres, plus dignes de Jésus-Christ.

C'est précisément, mon cher ami, vers ce théâtre de la passion de mon Sauveur, qu'à mon retour de Bethléem, s'est reportée ma première pensée. J'ai consacré plusieurs jours à le visiter, non plus comme lors de mon arrivée à Jérusalem, à la hâte et en me bornant aux points principaux, mais avec suite et dans l'ordre des événements marqués dans l'histoire évangélique, en commençant par la *voie de la Captivité*, voie qui comprend tout l'espace que parcourut Jésus-Christ depuis le lieu où il fut arrêté, jusqu'au moment où Pilate, trop lâche pour user de son autorité en faveur de l'inno-

cence, dans l'espoir d'émouvoir la multitude et de désarmer sa fureur, lui montra celui dont elle demandait le sang, revêtu des insignes d'une royauté dérisoire, avili, couvert de plaies, en lui disant : *Ecce homo!* VOILA L'HOMME!

Accompagné de *Jacob*, mon drogman, qui parle très bien le turc et l'arabe, je sortis par la porte Saint-Étienne. Nous descendîmes la montagne où fut lapidé le saint martyr, et, après avoir passé le pont du torrent de Cédron, nous nous trouvâmes à la *première station*, à Gethsémani, dans ce jardin sacré que Jésus arrosa de sa sueur et de son sang, où il fut pris, lié, garroté pour être de là traîné à Jérusalem. Les douloureuses pensées qui la première fois m'avaient assailli [1], vinrent de nouveau déchirer mon ame. L'endroit où le Sauveur fut trahi par le baiser de l'infâme Judas, celui où l'auguste Victime se présenta aux soldats qui venaient l'arrêter, réveillèrent en moi toute l'indignation qu'ils m'avaient fait éprouver d'abord; il me semblait que j'assistasse à la scène d'horreur décrite par saint Jean :

« Judas, le traître, connaissait ce lieu-là,
« parce que Jésus s'y était souvent trouvé avec
« ses disciples.

[1] Voyez la quatorzième lettre, p. 100.

« Judas ayant donc pris une compagnie de
« soldats, et de gens que lui donnèrent les
« princes des prêtres et les pharisiens, vint en
« ce lieu avec des lanternes, des flambeaux et
« des armes.

« Cependant Jésus, qui savait tout ce qui de-
« vait lui arriver, vint au devant d'eux, et leur
« dit : Qui cherchez-vous ?

« Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. Jé-
« sus leur répondit : C'est moi. Or, Judas qui
« le livrait était lui-même avec eux.

« Lors donc que Jésus leur eut dit : c'est moi,
« ils furent renversés et tombèrent par terre.

« Jésus leur demanda une seconde fois : Qui
« cherchez-vous ? Ils lui dirent : Jésus de Na-
« zareth.

« Jésus leur répondit : Je vous l'ai dit : c'est
« moi. Si donc c'est moi que vous cherchez,
« laissez aller ceux-ci ;

« Afin que cette parole qu'il avait dite à son
« Père fut accomplie : Je n'ai perdu aucun de
« ceux que vous m'avez donnés [1]. »

Je croyais voir, je voyais ces soldats, cette multitude, ces torches, ces bâtons, ces glaives; j'entendais les questions répétées du Sauveur, *qui savait tout*, et les réponses de ces hommes

[1] Joan. XVIII. v. 2—9.

furieux. J'étais témoin du terrible effet de ces mots : *C'est moi*, mots si simples, si modestes, si doux, et qui cependant pour ceux auxquels ils s'adressaient, étaient un coup de foudre qui les fesait reculer et les terrassait; et j'admirais dans les transports d'une vive reconnaissance, cette bonté divine qui, acceptant pour elle-même, tous les outrages, tous les opprobres, tous les maux, ne pense qu'à en préserver ses disciples, afin de ne perdre aucun de ceux que son Père lui a donnés, aucun de ceux qui sont à lui.

Ce fut près de la grotte de *l'Agonie* que Jésus s'offrant volontairement et librement à la mort par ces paroles : *Je suis celui que vous cherchez*, tendit ses mains divines aux soldats, qui les lièrent. Je suivis scrupuleusement le chemin qu'ils lui firent prendre. Après avoir cotoyé pendant quelque temps le Cédron, ils passèrent le torrent. Une tradition assure que notre Seigneur, poussé rudement par eux, tomba au bas du pont, où l'on voit encore l'empreinte de deux genoux sur une roche, qui est en très grande vénération. Les arméniens ont acheté le terrain qui l'avoisine.

De là les soldats forcèrent Jésus à monter le mont Sion, et se dirigèrent vers la maison d'Anne, ancien pontife, et beau-père de Caïphe

grand-prêtre de cette année, le même qui avait déclaré aux Juifs qu'il était EXPÉDIENT qu'un seul homme mourût pour le salut du peuple.

Cette maison du grand-prêtre Anne, ou, pour parler plus exactement, l'église élevée sur ses ruines forme la *seconde station*. On y voit maintenant un couvent d'Arméniens; il est bâti près de la porte de David, presque au pied de la montagne de Sion. Dans l'église, à gauche, on fait remarquer le lieu où fut déposé Jésus avant d'être présenté au grand-prêtre.

Tout près est l'emplacement de la salle, dans laquelle Jésus ayant été introduit, devant le vieux pontife impatient de se repaître du spectacle de ses humiliations, fut interrogé par lui sur sa doctrine et ses disciples, et reçut un soufflet d'un des serviteurs du palais, pour avoir répondu librement et avec vérité :

« J'ai parlé publiquement à tout le monde ;
« j'ai toujours enseigné dans la synagogue et
« dans le temple, où tous les Juifs s'assemblent,
« et je n'ai rien dit en secret : pourquoi donc
« m'interrogez-vous ? Interrogez ceux qui m'ont
« entendu : ceux-là savent ce que j'ai ensei-
« gné [1]. »

De la maison d'Anne, Jésus-Christ fut con-

[1] Joan. XVIII. v. 20.

duit au palais de Caïphe, où est la *troisième station*.

Ce fut dans ce palais que Caïphe convoqua pendant la nuit les prêtres, les docteurs de la loi, les sénateurs, les scribes et les pharisiens, devant lesquels il fit comparaître Jésus. Ce fut là qu'au nom du Dieu vivant, ce divin Sauveur fut interpellé par le grand-prêtre de dire *s'il était le Christ fils de Dieu*, et que sur sa réponse : JE LE SUIS, il fut déclaré *blasphémateur*, et comme tel jugé digne de mort.

L'emplacement du palais de Caïphe est sur le mont Sion, hors de l'enceinte actuelle de Jérusalem. Les Grecs y ont construit un monastère. Quelques voyageurs parlent de la salle où notre Seigneur fut interrogé et exposé aux insultes et aux outrages, comme si elle existait encore. C'est une erreur : j'ai vainement parcouru tout l'édifice sans y rien découvrir qui en offrît la moindre trace; j'ai questionné les Grecs et les religieux : ils n'en ont aucune idée.

Ce que j'ai vu de plus remarquable, c'est la cour que traversa, escorté de ses implacables ennemis, le juste et innocent Jésus, pour se rendre devant le tribunal de sang qui déja avait prononcé sa sentence. Ce fut dans cette même cour que Pierre eut le malheur de renoncer trois fois son maître pour s'être exposé, par cu-

riosité, par l'envie de voir à quoi tout se terminerait, *ut videret finem* [1], dans un lieu d'où la vérité et la justice étaient bannies, dans un lieu où Jésus-Christ était prisonnier et méconnu; où dominaient ses persécuteurs et ses bourreaux : image douloureuse autant que terrible de la chute de ces hommes présomptueux qu'une vaine curiosité retient quelquefois dans la compagnie des méchants, en leur fesant braver le danger de trahir leur foi, ou de ceux encore qui, les premiers à se montrer dévoués à la justice quand elle triomphe, se hâtent par une lâche prudence de cacher leurs sentiments aussitôt que la persécution s'élève, plus encore lorsqu'elle leur paraît devoir durer; qui, se croyant *sages* d'attendre l'événement pour obéir ou désobéir ouvertement à leur conscience, prennent insensiblement l'intérêt, le seul intérêt du moment pour guide, en viennent à ménager indistinctement, pendant la lutte, ceux-là seuls qui peuvent leur être utiles, et finissent par une manifeste et honteuse apostasie dès que la cause de la justice leur semble perdue.

Dans l'intérieur du monastère se trouve une petite église très jolie, fort bien tenue, ornée de magnifiques tapis. L'autel est formé de la

[1] Matth. XXVI, 58.

pierre qui fermait l'entrée du saint sépulcre. A côté de cet autel est une petite chambre où l'on assure que Jésus-Christ fut obligé d'attendre le moment d'être présenté au grand-prêtre.

Le vendredi 3 avril, à la pointe du jour, Jésus, entouré d'une foule meurtrière, est entraîné au palais de Pilate, qui est la *quatrième station.* Il marche silencieusement au milieu de la horde que précèdent le pontife, les docteurs et les anciens de Juda. Ils repassent au pied du mont Sion, entrent dans Jérusalem par la porte *Sterquilinienne* ou *du fumier*, et après avoir cotoyé le temple, arrivent au Prétoire.

Ils ne veulent point être introduits, « de peur, « dit l'Évangile, qu'étant impurs, ils ne puissent « manger la Pâque ».

Ainsi a-t-on vu souvent, ainsi n'avons-nous que trop vu nous-mêmes, mon cher ami, des hommes d'iniquité, des hommes avides de sang, ou qui en étaient déja tachés, mêler à leurs rapines ou à leurs injustices de vains scrupules qui ne contrarient ni la cupidité ni l'orgueil, afficher une sorte de délicatesse de conscience, et par une apparence de religion séduire les simples.

Ces princes des prêtres, ces sénateurs qui craignent de contracter une *souillure* en entrant chez un magistrat païen, et qui n'ont pas

craint de se *souiller* en achetant de Judas le captif qu'ils ont condamné, et dont ils viennent poursuivre la mort, eux qui tout à l'heure encore ne craindront pas de se *souiller* par le mensonge et la calomnie pour assouvir leur haine, s'arrêtent, par scrupule, à la porte de Pilate, qui est obligé de sortir pour leur donner audience. Ils lui dénoncent Jésus comme un malfaiteur; ils l'accusent de soulever la nation, de défendre de payer le tribut à César, de se dire le Christ, d'usurper les droits ainsi que le titre de roi, et ils ne doutent point que sur leur rapport, sans autre examen, Pilate ne devienne leur complice, que même il ne prononce à l'instant la sentence de condamnation. Leur espoir est trompé : un sentiment d'équité naturelle, qu'il est assez rare de rencontrer en pareil cas dans un magistrat uniquement guidé par la prudence humaine, détermine d'abord Pilate à faire son devoir ; il veut connaître les motifs sur lesquels portent des accusations si graves; il rentre au Prétoire, se fait amener Jésus, l'interroge, apprend de lui qu'il se dit véritablement ROI, mais roi d'un royaume *qui n'est pas de ce monde*, et, comprenant, quoique gentil, mieux que beaucoup de chrétiens ne l'ont compris après lui, qu'une telle royauté n'a rien de commun avec la royauté des princes

de la terre, qu'elle ne saurait inspirer de crainte fondée pour les Césars et leur trône, il revient, accompagné de Jésus, vers les accusateurs, et leur déclare solennellement qu'*il ne trouve en lui aucun sujet de le condamner*.

Mais en cet instant les plaintes, les murmures, les cris, la fureur éclatent, et ici commence à se manifester la faiblesse qui plus tard doit aboutir à la consommation de l'iniquité de la part du gouverneur romain, et à la mort de l'innocente victime. Au milieu du tumulte, les princes des prêtres s'écrient que la Judée, que la Galilée sont poussées à la révolte par les prédications séditieuses de Jésus. Au mot de *Galilée*, déjà effrayé du désordre, et en appréhendant les suites, Pilate se rappelle que ce pays est sous la juridiction d'Hérode, et ne songe plus dès lors qu'à se débarrasser et de l'accusé et des accusateurs. Il les renvoie au tribunal du tétrarque, remettant ainsi lâchement en question les faits dénoncés à son autorité, les faits qu'il a consenti à examiner, dont il a lui-même reconnu la fausseté, et sur lesquels il a définitivement prononcé.

Le Prétoire, j'ai déja eu l'occasion de le dire, n'offre plus que des ruines. Les bâtiments qui y existent sont occupés par le gouverneur turc. On voit encore le portique de marbre rouge

qui servait d'entrée ; il est bien conservé. On ne peut plus le traverser, parce qu'il a été muré ; mais sa couleur le fait parfaitement distinguer.

L'escalier par lequel monta notre Sauveur a été transféré à Rome, où il est révéré sous le nom de *Scala Santa*, échelle sainte, ou escalier saint.

On monte aujourd'hui par un chemin qui aboutit à une vaste cour, à droite de laquelle se trouvent deux longues voûtes qui mènent à la galerie appelée alors *Xistum* ou *Xistus*.

De cette station à la précédente, on compte au moins treize cents pas.

La *cinquième station* est au palais d'Hérode.

« Hérode, disent les Évangélistes, eut une « grande joie de voir Jésus. Il y avait long- « temps qu'il le souhaitait. Il lui fit donc plu- « sieurs questions ; mais Jésus ne lui répondit « rien. »

Jésus ne lui dit pas même pourquoi il ne lui répond pas, punissant ainsi par un silence absolu l'orgueil de celui qui prétend soumettre la divine sagesse aux caprices de sa vaine curiosité. Mais le prince, aveuglé comme tous ceux qui ne veulent pas comprendre les choses de Dieu, ne voit que de la *folie* dans un silence qui est le châtiment de l'hypocrisie avec la-

quelle il a essayé de mettre en quelque sorte à l'épreuve la science et le pouvoir de l'Homme-Dieu, et, passant de la curiosité à un mépris non moins impie, il le fait revêtir d'une robe blanche, le livre sous ce vêtement de dérision aux insultes et aux railleries de la populace, et le renvoie à Pilate.

Du palais où eurent lieu ces scènes sacriléges, il ne reste que des ruines sur lesquelles s'élèvent aujourd'hui quelques maisons habitées par des Turcs.

La *dernière station* de la voie de la Captivité est, comme la quatrième, au Prétoire, où Jésus est reconduit. Le gouverneur romain, qui par ses premières condescendances a enhardi les calomniateurs, s'épouvante de leur audace, et fait un nouveau pas dans l'iniquité. Il sait que le *juste* dont le sort est entre ses mains, ne lui a été livré que *par envie*. Il désire toujours le soustraire à la mort; mais il désespère de faire triompher pleinement son innocence, et prononce un de ces arrêts que la violence n'arracha jamais qu'à la peur, un de ces arrêts qui ont pour résultat inévitable de mettre dès lors le magistrat à la merci des méchants, et de l'entraîner irrévocablement à une dernière prévarication, dont au commencement la seule pensée lui eût fait horreur.

« Je vais le faire châtier, dit Pilate, et je le « renverrai : *Corripiam ergo illum et dimittam*[1],» et il condamne Jésus à être flagellé !

De féroces soldats déchirent avec des verges ou des lames de cuir le corps de celui en qui le juge lui-même a déclaré publiquement un instant auparavant *ne trouver aucun crime.* Le sang jaillit sous les coups redoublés; ils couvrent d'un lambeau de pourpre ses épaules meurtries, mettent un roseau dans ses mains divines, placent une couronne d'épines sur sa tête, l'y enfoncent avec fureur, l'accablent de soufflets, couvrent sa face de crachats, et à des outrages si cruels joignent une moquerie plus cruelle encore : ils s'agenouillent devant lui, et lui disent avec une horrible dérision : « Salut « au roi des Juifs ! »

C'est le moment que choisit Pilate pour le montrer au conseil des Juifs et au peuple. Il monte au *Lithostrotos*, traînant à sa suite Jésus épuisé de fatigue, de douleur et d'opprobre, et là, d'une galerie qui maintenant porte le nom de l'arcade de l'*Ecce-Homo*, il le présente aux regards impatients de la multitude. *Ecce homo,* lui crie-t-il, VOILA L'HOMME ! et le malheureux qui, par compassion, a cru devoir se montrer

[1] Luc. XXIII, 22.

inhumain, se persuade qu'à la vue d'une couronne, d'une pourpre, d'un sceptre si étranges, la royauté de Jésus, loin de paraître un sujet d'effroi, n'inspirera plus que du mépris ou peut-être de la pitié; il se flatte que les cruautés qu'il a autorisées, et dont il met sous les yeux de ces furieux l'image sanglante, préviendra les excès de celles auxquelles ils voudraient se porter!

Voilà l'homme! répètent les tigres altérés de sang. Eh bien! *crucifiez-le, crucifiez-le, qu'il soit crucifié!* et des cris de mort retentissent aussitôt de toute part. Le frémissement de la populace, le tumulte croissant, les imprécations, les malédictions, les menaces de la colère de César, l'appréhension d'un soulévement général agitent, troublent, déconcertent le magistrat, le livrent en proie à tous les tourments qui peuvent assaillir une conscience qui, par faiblesse et par frayeur, hésite entre le devoir de sauver un innocent, et le crime de le faire attacher à une croix. Une pensée d'équité s'élève, domine un instant dans son ame; il demande de l'eau, se lave publiquement les mains, et s'écrie: *Je suis innocent du sang de ce juste*; et presqu'au même temps il ne voit plus que danger, que péril dans la résistance aux fureurs populaires, et, par la contradiction la plus

honteuse, il prononce un arrêt de mort, il livre le JUSTE pour être crucifié ! *Tunc ergo tradidit eis illum ut crucifigeretur !* [1]

La salle où eut lieu l'horrible flagellation, n'est plus qu'un endroit immonde, en face des ruines du Prétoire et sur la même rue. A peine y trouve-t-on une place où le genou puisse se reposer. Une partie de la colonne à laquelle Jésus fut lié, est dans l'église des Pères franciscains du Saint-Sépulcre, fermée sous un grillage de fer ; on ne la touche qu'avec un bâton de cuivre. Elle n'est exposée à la vénération des fidèles qu'une fois par an, le soir du vendredi-saint.

Au rez-de-chaussée du Prétoire est une salle assez bien conservée. Ce fut là que les soldats jetèrent un manteau sur les épaules de Jésus, et le couronnèrent d'épines. Pendant que ce divin Sauveur était en proie à leurs railleries et à leurs insultes, il était soutenu par un tronçon de colonne conservé aujourd'hui dans une chapelle de l'église du Saint-Sépulcre dont je vous ai déja parlé, et qui appartient aux Arméniens. Ce tronçon de colonne, ainsi que la chapelle, est connu sous le nom d'*Impropère*, c'est-à-dire des *outrages*, des *affronts*.

[1] Joan. XIX. 16.

L'arcade de l'*Ecce-Homo* fesait autrefois partie d'un portique très vaste. On a construit au dessus une espèce de galerie fermée d'un côté par un mur dans lequel on a pratiqué quelques ouvertures fort petites. Au mur opposé est une fenêtre où, selon quelques-uns, Jésus fut obligé de paraître lorsque Pilate le présenta au peuple. Je crois avec quelques autres qu'alors la galerie était tout-à-fait ouverte.

Maintenant, mon cher ami, entrez avec moi dans le chemin de la Croix, parcourons ensemble ce chemin sacré, et que des pensées de douleur, de repentir, de reconnaissance et d'amour, pensées que le grand sacrifice de l'Homme-Dieu se dévouant, mourant pour nous, devrait rendre constamment présentes à nos esprits comme à nos cœurs, accompagnent tous nos pas.

Dans le principe, le Chemin de la Croix se divisait en douze *stations;* aujourd'hui on en compte quatorze, parce qu'on y a joint celle de la descente de la croix et celle du saint sépulcre.

Neuf de ces *stations* se trouvent dans les rues qui forment la voix Douloureuse, en sorte que le pélerin est obligé de s'interdire tout signe extérieur de piété, s'il veut éviter des outrages

ou des insultes, que ne lui épargnerait pas le fanatisme turc. Il m'est arrivé quelquefois de ne pas tenir compte de ces indignes procédés. Je ne conseille à personne d'imiter ma témérité; sur un chemin bordé presque uniquement d'habitations turques, et fréquenté par tout le monde, il vaut mieux se borner à une prière intérieure que de provoquer des injures et des blasphèmes. Un jour, devant la maison de sainte Véronique, je laissai échapper quelques démonstrations de respect; à l'instant un pot d'eau tomba sur moi d'une fenêtre. Ce qu'il y avait de mieux à faire était de ne dire mot. Je passai en silence.

Pour satisfaire au moins un peu leur dévotion, la plupart des pélerins tâchent de toucher à la dérobée l'objet qui indique la *station*, quoique souvent couvert de crachats, et portent ensuite la main sur leur cœur.

La *première station* du Chemin de la Croix commence à l'endroit même où finit la dernière de la voie de la Captivité, c'est-à-dire au *Lithostrotos*, où Jésus fut condamné au supplice de la croix.

Le *Lithostrotos*, appelé en hébreu *Gabbatha*, était une terrasse, ou même une galerie, une espèce de balcon pavé de marbre ou de pierre, ainsi que son nom l'indique, du haut duquel Pilate prononça la sentence de mort. Il était

attenant au Prétoire. Il se trouve aujourd'hui renfermé dans l'enceinte de l'habitation du gouverneur turc. Comme les avenues en sont gardées par des sbires et des janissaires, on fait cette première *station* au portique de la *Scala*, situé dans la partie la plus basse de Jérusalem. Autrefois les pélerins pouvaient monter jusqu'à l'*arcade;* suivant quelques voyageurs, on y fesait remarquer la place qu'occupait Jésus lorsqu'il fut condamné, et celle d'où le gouverneur romain parlait au peuple, quand il rendait ses arrêts. « Les pélerins qui ont l'honneur d'y « monter, dit un écrivain du temps, se pro- « sternent devant la première, la baisent avec « grand respect, et détestent avec horreur et « exécration la seconde, comme le siége de « pestilence. »

La *seconde station* est à l'endroit où Jésus, livré à ses implacables ennemis, fut entraîné à travers une populace furibonde qui l'accablait d'imprécations, pour y être chargé de la croix qu'il devait porter jusqu'au Calvaire. Rien n'indique le point précis de cette *station.* A l'exemple d'autres pélerins, je la fais à environ vingt pas de la première.

Pour arriver à la *troisième*, il faut passer sous l'arcade de l'*Ecce-Homo.* Au bout de la rue, en tournant à gauche, on trouve près d'un bain

turc une colonne de marbre rouge renversée; qui, d'après la tradition, indique que là le Sauveur du monde succomba pour la première fois sous le poids de l'instrument de son supplice.

Quarante pas plus loin, on entre dans une rue qui aboutit à la voie Douloureuse, et où était autrefois une église sous l'invocation de *Notre-Dame des Sept-Douleurs* ; on y fait la *quatrième station.* Ce fut dans cet endroit que Marie, repoussée par les soldats, rencontra son fils traînant péniblement le bois ignominieux sur lequel il allait mourir. Sans parler explicitement de cette rencontre, les évangélistes la supposent dans leur récit, en nous montrant la Sainte-Vierge sur le Calvaire, au moment de la mort de Jésus, et la tradition qui s'en est conservée, appuyée sur le témoignage de plusieurs grands saints, remonte à la plus haute antiquité.

Soixante pas au delà, commence la *cinquième station*, au pied de la colline qui conduit au Golgotha. C'est là que Jésus-Christ, épuisé par ses longues souffrances, chancelle, et que les Juifs, avides de son sang, arrêtent un Cyrénéen, et le forcent à porter sa croix. « Comme ils le menaient à la mort, ils prirent « un homme de Cyrène, appelé Simon, qui « revenait des champs, et le chargèrent de la

« croix, la lui fesant porter après Jésus [1]. »

En avançant de quatre-vingts pas environ, on se trouve à la *sixième station*. C'est la maison de Véronique, ou pour parler avec plus d'exactitude, l'emplacement sur lequel était bâtie cette maison, dont les ruines mêmes ont disparu, et où se voit aujourd'hui l'habitation d'une famille grecque. On montre le lieu où cette femme héroïque se fit jour à travers les soldats et la foule qui entouraient Jésus, et, se jetant à ses pieds, essuya ses traits défigurés, qui restèrent empreints sur le voile qu'avait touché le visage auguste du Sauveur du monde.

A une centaine de pas de la maison de sainte Véronique, est la porte Judiciaire, par où passaient les criminels qui devaient être exécutés sur le Calvaire. Cette porte est murée à la moitié de sa hauteur; derrière on aperçoit la colonne de pierre où la sentence de Pilate fut affichée. Elle est élevée et se voit de loin.

On compte environ quatre-vingts pas de la porte Judiciaire à l'endroit où Jésus succomba pour la seconde fois sous le poids de sa croix, et qui forme la *septième station*. Elle est indiquée par une incision qu'on remarque dans une pierre de la muraille.

[1] Luc. cap. XXIII.

De la porte Judiciaire au sommet du Calvaire, la montée commence à devenir plus raide.

La *huitième station* est à environ trente toises de la précédente. On la reconnaît à une grosse colonne placée au devant d'une porte de peu d'apparence et qui est murée. Ce fut là que Jésus-Christ parla aux femmes de Jérusalem qui versaient des larmes sur son sort, et les invita à pleurer sur elles-mêmes.

Le chemin qui conduisait autrefois au Calvaire et par où passa le Sauveur, n'existe plus, il est couvert de maisons, au milieu desquelles se trouve la *neuvième station*, indiquée aussi par une grosse colonne, dont le fanatisme turc s'est plu à rendre l'abord désagréable, en y entassant des ordures, afin d'en éloigner les chrétiens. Pour visiter la montagne sainte, le pélerin est obligé de prendre un chemin nouveau, établi à cinquante pas de là.

La *dixième station* et les quatre dernières sont dans l'immense basilique du Saint-Sépulcre, qui, comme j'ai déja eu l'occasion de vous le faire remarquer, renferme l'endroit où Jésus fut dépouillé de ses vêtements et abreuvé de fiel, celui où il fut cloué à la croix, le Calvaire où il expira sur la croix, et le tombeau dans lequel il fut déposé.

Je viens, mon cher ami, de vous retracer

briévement, mais avec autant d'exactitude que je l'ai pu, le tableau des lieux par lesquels passa le Sauveur dans le cours de sa longue passion. Les faits que ce tableau présente à nos méditations, avaient été annoncés à Isaïe sept siècles d'avance, et Dieu les lui avait dès lors montrés comme accomplis. Le prophète avait vu l'homme de douleur souffrant et mourant pour nous. Sous la dictée de l'Esprit saint, il avait écrit :

« Il a été couvert de plaies à cause de nos « iniquités, il a été brisé pour nos crimes ; le « châtiment qui nous a mérité la paix est tombé « sur lui, et nous avons été guéris par ses meur- « trissures....... Le Seigneur l'a voulu briser « au temps de son infirmité. [1] »

Dans le but de ranimer la piété des chrétiens qui ne peuvent visiter la terre sacrée où s'est opéré cet incompréhensible prodige de miséricorde, ce prodige, pour lequel il n'y aura jamais dans les cœurs assez de reconnaissance, assez d'amour, l'Église a voulu que les temples où elle rassemble ses enfants leur présentassent une sorte de *chemin de la croix*, figure de celui de Jérusalem ; et cette tendre attention de sa sollicitude a produit partout des fruits abondants de graces et de bénédictions.

[1] Is. cap. LIII. v. 5 et 10.

Toutefois, mon cher Charles, jamais, et en aucun lieu, ces *plaies* dont Jésus a été couvert à cause de nos iniquités, ce *châtiment* qui nous a mérité la paix et qui est tombé sur lui, ces *meurtrissures* par lesquelles nous avons *été* guéris, cette *infirmité* et ce *brisement* causé par nos crimes, ne feront une impression plus profonde, plus salutaire, plus efficace qu'à Jérusalem et sur le chemin même arrosé des larmes, des sueurs et du sang de Jésus-Christ.

Lorsque, parcourant les annales de la justice humaine, j'y lis la peine dont elle a frappé un homme coupable, pour peu qu'elle me paraisse empreinte d'une injuste et inutile rigueur, je suis porté à oublier le crime pour plaindre celui qui l'a commis ; un cri d'humanité impose silence à ce sentiment d'équité sévère qui dit à ma raison que le criminel doit être puni, la société vengée ; et je ne trouve plus en moi que de la pitié.

Si, jetant mes regards plus loin, il m'arrive de les fixer sur un arrêt dans lequel la *justice* s'est trompée, que des preuves évidentes de l'innocence de celui sur qui est tombé son glaive, se déroulent à mes yeux, quelque étranger que soit cet homme à mes affections, à mes rapports, à ma religion, à mon pays, mon ame s'émeut, s'indigne, gémit, déplore l'erreur ou

maudit l'iniquité, et le supplice du condamné devient aussi pour moi un supplice.

Mais voilà que continuant à feuilleter l'histoire des jugements humains, je suis tout-à-coup arrêté par une de ces sentences de mort telles qu'il ne s'en voit que trop à ces époques maudites, heureusement rares dans le cours des siècles, où les choses et les actions les plus glorieuses, les plus honorables ont perdu leur nom d'honneur et de gloire, où même les affections, les liens les plus doux, les plus purs, les plus sacrés, ne sont plus considérés par la loi et par ses organes que comme une sorte de complicité avec les personnes auxquelles ces affections, ces liens nous unissent. C'est une sentence qui a envoyé à l'échafaud un père en qui la justice *du temps* a voulu punir le crime d'un fils que la tendresse paternelle a refusé de livrer aux bourreaux ; et ce père est mort résigné, content, joyeux de sauver ainsi les jours de son fils ! Oh ! alors je ne suis plus le maître des émotions qui agitent mon ame : les pensées les plus déchirantes, les plus douces s'y élèvent, s'y pressent, s'y heurtent, s'y repoussent, et, au milieu de ce conflit qui devient pour moi un inexprimable tourment, une voix sort de mes entrailles et me crie : Eh ! si ce père était ton père !

Si ce père était mon père! A cette dernière pensée, je n'ai plus de paroles : je me tais, et je laisse en silence couler mes larmes.

Que serait-ce si, tout-à-coup transporté sur les lieux mêmes où ce père fut jugé, traîné au supplice, immolé, je pénétrais dans la salle où fut prononcée l'inique sentence, que j'y visse de mes propres yeux et la place où siégeaient les juges, et celle où se trouvait celui qui n'avait d'autre tort que de m'avoir donné le jour et de m'aimer; que, sortant de là, je parcourusse le chemin par où il passa pour aller mourir, et qu'arrivé à l'endroit même où fut dressé l'échafaud, foulant de mes pieds le sol qui fut teint de son sang.....?

Que fais-je, mon cher Charles? tout cela ne vous dira pas ce qu'ici éprouve mon ame. Celui qui a passé par *le chemin de la Croix*, et dont j'ai parcouru les voies depuis Gethsémani jusqu'au Calvaire, est pour moi, et pour tous les chrétiens, plus qu'un bienfaiteur, plus qu'un ami, plus qu'un père : c'est Jésus innocent se sacrifiant pour des coupables, c'est mon Rédempteur, c'est mon Sauveur, c'est mon Dieu.

LETTRE VINGT-QUATRIÈME.

Jérusalem, 20 février 1832.

Je continue mes courses, mon cher Charles, tantôt à cheval, tantôt à pied, tantôt en compagnie, tantôt seul; et quoi qu'on ait pu me dire, mon cœur me ramène souvent à la voie Douloureuse. Les Turcs commencent à se faire à mon costume, à mes lunettes, qui les occupaient singulièrement d'abord. La plupart me prennent pour un médecin; et je suis quelquefois arrêté dans les rues par des hommes ou des femmes, qui me forcent à leur tâter le pouls. Cette réputation de médecin a sa cause dans un petit mensonge de mon drogman, qui se le permit un jour pour me faciliter l'approche de la mosquée d'Omar et l'entrée du Cénacle.

L'erreur du peuple sur ma profession donnait lieu à des visites ou à des sollicitations qui devenaient pour moi fort importunes. J'ai ordonné expressément à Jacob de démentir les bruits qu'il avait lui-même répandus à cet égard, et je suis un peu plus tranquille; je dis *un peu plus*,

parce que plusieurs personnes supposent que ce n'est de ma part qu'une défaite.

Je n'ai été jusqu'à présent insulté que rarement : quelques pierres ont été dirigées sur moi; je les ai accueillies, s'il m'est permis de le dire, avec toute la résignation, toute la soumission d'un pélerin cheminant sur la voie Douloureuse; ou, si vous voulez, je n'ai pas fait semblant de m'apercevoir de ces avanies : c'était le seul moyen d'y mettre fin.

Ma course favorite est au mont des Olives. Pour s'y rendre, on passe par la porte Saint-Étienne et la vallée de Josaphat; on traverse le torrent de Cédron sur un pont d'une seule arche. Arrivé au pied de la montagne, on a à sa gauche l'église qui renferme les tombeaux de la Sainte-Vierge, de saint Joseph, de saint Joachim, de sainte Anne, et la grotte de l'Agonie; à droite est le jardin de Gethsémani, dont je vous ai parlé. Je vous dirai quelques mots de ces lieux, que je ne vous ai point encore fait connaître.

La vallée de Josaphat est aussi appelée dans l'Écriture, la vallée de Lara, la vallée Royale, la vallée de Melchisédec. Ce fut là que le roi de Sodome vint complimenter Abraham, après la victoire que ce patriarche avait remportée sur cinq rois. Elle se trouve entre le mont des Olives

et le mont Moria. L'aspect en est extrêmement triste : les murailles gothiques de Jérusalem, qui la couronnent du côté du couchant, y répandent une ombre, une espèce d'obscurité bien propre à retenir l'ame dans les réflexions sérieuses que doit naturellement y faire naître le nom même de *Josaphat*. Elle paraît avoir été de tout temps un lieu de sépulture: l'œil ne peut s'y arrêter que sur des trophées de la mort. On y trouve des tombeaux de la plus haute antiquité; on en trouve d'un jour. C'est vers cette vallée que les juifs, dispersés dans l'univers, tournent leurs regards; des milliers d'entre eux, même à la fleur de l'âge, quittent leur patrie avec l'espoir d'y être un jour ensevelis. Leurs pierres sépulcrales y sont innombrables; elles couvrent tout-à-fait le mont des Scandales [1], s'étendent le long du torrent de Cédron, et remontent derrière les tombeaux d'Absalon, de Zacharie et de Josaphat, jusqu'au chemin de Béthanie. Le village de Siloé en est tellement entouré, qu'il paraît faire partie de ce vaste cercueil des Israélites.

La vallée de Josaphat est une vallée de mystère. Son nom, qui signifie *jugement de Dieu*,

[1] *Mons Offensionis*, nom qui a été donné à la montagne où Salomon devint prévaricateur.

éveille dans l'ame je ne sais quelles pensées douces et terribles; mélange ineffable d'espérance et d'effroi.

Suivant le prophète Joel, les hommes y comparaîtront un jour devant le Juge suprême :

« J'assemblerai toutes les nations, et les mé-
« nerai dans la vallée de Josaphat, et j'entrerai
« en jugement avec eux [1]. »

« Sortez de la mort éternelle,
Rassemblez-vous, ames des morts,
Et, reprenant vos mêmes corps,
Paraissez devant Dieu : c'est Dieu qui vous appelle.
Arraché de leur froid repos,
Les morts, du sein de l'ombre, avec terreur s'élancent,
Et près de l'Éternel en désordre s'avancent,
Pâles et secouant la cendre des tombeaux.

O Sion, ô combien ton enceinte immortelle
Renferme en ce moment de peuples éperdus !
Le musulman, le juif, le chrétien, l'infidèle,
Devant le même Dieu s'assemblent confondus,
Quel tumulte effrayant! que de cris lamentables !
Ciel! qui pourrait compter le nombre des coupables ?..... »

J'avais apporté avec moi le sermon de Massillon sur *le Jugement dernier*; imaginez, si vous le pouvez, à quelles émotions, à quels

[1] Congregabo omnes gentes, deducam eas in vallem Josaphat, et disceptabo cum eis ibi. (III, 2.)

sentiments mon ame fut en proie, lorsqu'assis sur une roche solitaire de cette vallée, véritable région de la mort, et plein de la pensée du jour terrible des rétributions et des vengeances, je lus les paroles suivantes :

« Quel changement de scène dans l'univers!
« C'est alors que tous les scandales seront arra-
« chés du royaume de Jésus-Christ, et que les
« justes, entièrement séparés des pécheurs, for-
« meront une nation choisie, une racine sainte,
« l'église des premier-nés, dont les noms étaient
« écrits dans le Ciel; c'est alors que le com-
« merce des méchants, inévitable sur la terre,
« ne fera plus gémir la foi des justes, et trem-
« bler leur innocence; c'est alors que le partage
« n'ayant plus rien de commun avec les infi-
« dèles et les hypocrites, les justes ne seront
« plus contraints d'être les témoins des crimes
« des méchants, ou les ministres de leurs pas-
« sions; c'est alors que, tous les liens de société,
« d'autorité ou de dépendance qui les atta-
« chaient ici bas aux impies et aux mondains,
« étant rompus, ils ne diront plus avec le pro-
« phète : — Seigneur, pourquoi prolongez-vous
« ici notre exil et notre demeure? notre ame
« sèche de douleur à la vue des crimes et des pré-
« varications dont la terre est infectée. — C'est

« alors que leurs pleurs se changeront en joie,
« et leurs gémissements en actions de grace; ils
« passeront à la droite comme les brebis, et la
« gauche sera pour les boucs et pour les impies.

« La disposition de l'univers ainsi ordonnée;
« tous les peuples de la terre ainsi séparés; cha-
« cun immobile à la place qui lui sera tombée
« en partage; la surprise, la terreur, le déses-
« poir, la confusion peints sur le visage des
« uns; sur celui des autres se montrant la joie,
« la sérénité, la confiance; les yeux des justes
« levés en haut vers le Fils de l'Homme, d'où
« ils attendent leur délivrance; ceux des impies
« fixés d'une manière affreuse sur la terre, et
« perçant presque les abymes de leurs re-
« gards, comme pour y marquer déja la place
« qui leur est destinée : le Roi de gloire, dit
« l'Évangile, placé au milieu des deux peuples,
« s'avancera, et, se tournant du côté de ceux
« qui seront à sa droite, avec un air plein de
« douceur et de majesté, seul capable de les
« consoler de toutes leurs peines passées, il leur
« dira : — Venez, les bénis de mon Père, possé-
« der le royaume qui vous a été préparé dès le
« commencement des siècles........ Les pécheurs
« vous avaient toujours regardés comme le rebut
« et la portion la plus inutile du monde; qu'ils
« apprennent aujourd'hui que le monde lui-

« même ne subsistait que par vous, que tout
« était fait pour vous, et que tout a fini dès
« que vótre nombre a été rempli. Sortez enfin
« d'une terre où vous avez toujours été étran-
« gers et voyageurs; suivez-moi dans les voies
« immortelles de ma gloire et de ma félicité,
« comme vous m'avez suivi dans celles de mes
« humiliations et de mes souffrances. Vos tra-
« vaux n'ont duré qu'un iustant; le bonheur
« dont vous allez jouir ne finira jamais. *Venite,*
« *benedicti Patris mei, possidete paratum vobis*
« *regnum a constitutione mundi.* —

« Puis se tournant à la gauche, la fureur dans
« les yeux, lançant çà et là des regards terribles
« comme des foudres vengeurs sur cette foule
« de coupables; d'une voix, dit un prophète,
« qui entr'ouvrira les entrailles de l'abyme pour
« les y engloutir, il dira : — Retirez-vous de
« moi, maudits! allez dans le feu éternel qui est
« préparé à Satan et à ses anges....... Vous étiez
« les élus du monde, vous êtes maudits de mon
« Père. Vos plaisirs ont été rapides et passa-
« gers; vos peines seront éternelles. *Discedite a*
« *me, maledicti, in ignem æternum qui paratus*
« *est diabolo et angelis ejus*[1]. —

« Les justes alors s'élevant dans les airs avec

[1] Matth. XXV. 41.

« le Fils de l'homme, commenceront à chanter
« ce cantique céleste : — Vous êtes riche en
« miséricorde, Seigneur, et vous avez cou-
« ronné vos dons ! — Alors les impies maudi-
« ront l'Auteur de leur être et le jour fatal qui
« présida à leur naissance ; ou plutôt, ils entre-
« ront en fureur contre eux-mêmes, comme les
« auteurs de leur malheur et de leur perte ; les
« abymes s'ouvriront, les cieux s'abaisseront.
« Les réprouvés, dit l'Évangile, iront dans les
« supplices éternels, et les justes, dans la vie
« éternelle........ »

En cet endroit, mon ami, le livre échappa de mes mains ; mon ame troublée n'était plus à elle : j'entendais la trompette fatale ; les tombeaux dont j'étais environné s'ouvraient devant moi ; j'en voyais sortir des fantômes, des formes confuses... Mon sang se glaçait dans mes veines ; je me sentais défaillir en pensant à ce séjour de félicité où allaient être appelés les bons, à ce lieu d'horreur où devaient être précipités les méchants. Des deux mains couvrant mon visage, je m'écriai saisi d'effroi :

O mon ame ! quel sera ton partage !

Le torrent de Cédron, je vous l'ai déja dit, traverse la vallée de Josaphat ; il est à vingt pas du jardin de Gethsémani. David le passa pour

se soustraire à la poursuite d'Absalon; il est surtout célèbre par la passion de notre Seigneur. Plusieurs écrivains ont avancé qu'il porte dans certains temps une eau rougeâtre; je puis assurer qu'il n'en est rien. Jamais année n'a été aussi pluvieuse que celle-ci : pendant six jours consécutifs la pluie est tombée à verse; néanmoins j'ai vu le torrent toujours si sec, qu'à peine eussé-je pu m'y laver les mains.

On m'a assuré qu'en plusieurs endroits on en a détourné les eaux pour les diriger dans des citernes.

L'église de la Sainte-Vierge, vis-à-vis du jardin de Gethsémani et à côté de la grotte de l'Agonie, est elle-même une grotte immense, d'un travail d'autant plus extraordinaire, qu'il a été exécuté dans le roc; c'est sans contredit un des ouvrages les plus considérables qu'aient faits les habitants de la Palestine et de l'Asie-Mineure. On y descend par un magnifique escalier large de quinze pieds, et dont les marches, au nombre de cinquante, sont en marbre. Au bas se trouve le tombeau de la Sainte-Vierge, dans une petite chapelle où brûlent nuit et jour une grande quantité de lampes d'argent et d'or. Un dôme surmonte l'autel où l'on dit la messe.

A peu près au milieu, sur la gauche, est le tombeau de saint Joseph; à droite sont ceux de saint Joachim et de sainte Anne.

Cette église appartenait autrefois aux latins; maintenant elle est partagée entre les grecs et les arméniens, et M. de Châteaubriant se trompe quand il dit que les catholiques *possèdent le tombeau de Marie.*

A une centaine de pas de ce tombeau, et non loin de Gethsémani, est l'endroit où, malgré l'incertitude des traditions à cet égard, les chrétiens d'Orient soutiennent qu'eurent lieu les merveilles de l'Assomption de la très sainte mère de Dieu.

De cet endroit on commence à monter le mont des Olives, qui est fort raide. Rien n'égale la surprise que l'on éprouve, lorsqu'arrivé à la moitié de sa hauteur, en se retournant, on aperçoit devant soi Jérusalem. Ce n'est plus cette ville en ruines dont les rues sales, étroites et tortueuses font sur les étrangers une si triste et si profonde impression. La tour de David, les coupoles de l'église du Saint-Sépulcre, la mosquée d'Omar, bâtie au milieu de la place où était jadis le temple de Salomon; les maisons qui l'environnent, cette foule de minarets, les couvents du Saint-Sauveur, des Grecs et des Arméniens; ces murs crenelés qui entourent la ville; la porte Dorée, celle de Saint-Etienne; ces églises désertes, dont le lointain empêche de distinguer les ruines : tout

cela donne à la ville sainte un air de grandeur et de magnificence qui frappe le pélerin et arrête long-temps ses regards.

Du sommet de la montagne, en portant ses pas à gauche, on traverse un champ d'oliviers, et de là on arrive à des masures connues sous le nom de *Viri Galilei.* Comme ces deux mots sont les premiers qu'adressèrent les anges aux fidèles, témoins de l'ascension du Sauveur, en leur demandant *pourquoi ils s'arrêtaient à regarder au ciel*[1], plusieurs ont cru que ce fut de cet endroit que Marie, les apôtres et les cent vingt disciples virent notre Seigneur s'élever dans les cieux. D'autres disent que la dénomination de ces masures ne vient que de ce qu'avant Jésus-Christ, elles servaient de retraite aux Galiléens qui allaient à Jérusalem célébrer la Pâque. Ce qui donnerait quelque probabilité à cette dernière opinion, c'est la distance considérable de ce point au lieu de l'ascension. Elle est au moins de trois cents pas.

La première fois que je parcourus le mont des Olives, en m'avançant vers le levant à travers des sépulcres turcs, j'aperçus tout-à-coup la mer Morte, la plaine de Jéricho, le Jourdain, et au delà les montagnes de l'Arabie-Pétrée.

[1] Viri Galilei, quid statis aspicientes in cœlum (*Act.* I. 2)?

Quoique éloignée de près de sept lieues, cette plaine çà et là brillante de verdure, cette mer, ce fleuve, paraissaient être à mes pieds.

Quel coup-d'œil ! que de souvenirs il éveillait en moi ! comme il me rendait impatient de les voir de plus près ! Mais aussi comme devenait plus vive ma crainte de ne le pouvoir pas! Je ne savais en détacher mes yeux : je distinguais parfaitement le Jourdain, quoiqu'il coule dans un lit très enfoncé; plusieurs feux s'élevaient sur les bords résineux de la mer Morte.

La journée était belle, je me portais bien ; depuis long-temps je n'avais été aussi heureux. Je passai plusieurs heures, la lunette d'approche à la main, sur la pointe de la montagne ; et je puis dire que je compterai ces instants parmi les plus agréables de ma vie.

En revenant sur ses pas comme pour retourner à Jérusalem, et toujours sur le sommet de la montagne, on trouve une mosquée sur l'emplacement de laquelle était jadis une église de la plus grande magnificence, bâtie par sainte Hélène au lieu même d'où Jésus-Christ monta au ciel après sa résurrection. Cette mosquée, qui menace ruine, est entourée de misérables maisons habitées par des Turcs.

Au centre, dans une espèce de chapelle, on voit le vestige qu'imprima sur le rocher le pied

gauche du Sauveur, au moment de quitter la terre pour s'élever dans les cieux.

On assure que jadis on y voyait aussi l'empreinte du pied droit, que les Turcs l'ont d'abord soustraite et enterrée pour la transporter ensuite dans la mosquée du temple. L'insuffisance des renseignements que j'ai recueillis ne me permet pas de rien dire de positif à ce sujet.

Quant à l'empreinte du pied gauche, elle existe de manière à ne laisser aucun doute, quoiqu'elle soit un peu usée par les baisers sans nombre que les pélerins, depuis tant de siècles, ne cessent d'y imprimer, et peut-être aussi par quelques pieux larcins qu'une surveillance sévère n'a pas toujours pu prévenir.

Cette partie du rocher, aujourd'hui entourée de maçonnerie, est confiée à la garde d'un *santon*, espèce de moine turc, chargé de s'opposer à la moindre altération. Ce santon est pourvu de petites pierres carrées qu'il fait toucher au vestige du pied de notre Seigneur, et qu'il offre ensuite aux pélerins ; il en reçoit en échange un petit présent.

A en juger par la direction du pied, le Sauveur, en montant au ciel, devait avoir le visage tourné au nord.

Les catholiques, les grecs et les arméniens

célèbrent, le jour de l'Ascension, la messe dans cette mosquée, après l'avoir auparavant purifiée.

En descendant le mont des Olives, du côté opposé à celui par lequel j'étais monté, on trouve, à quatre-vingts pas de la mosquée, les ruines d'une ancienne chapelle où notre Seigneur enseigna à ses disciples l'Oraison Dominicale, prière admirable qui autorise le chrétien, *averti par les préceptes salutaires et formé par l'instruction même de son Sauveur*, à *oser* donner à Dieu le doux nom de *père*, à se considérer comme son enfant, et à demander avec confiance à sa toute-puissante paternité les graces et les biens qui peuvent seuls lui donner la portion de bonheur qu'il est permis de goûter sur la terre, et lui assurer l'immense et éternelle félicité de la vie à venir.

Plus loin, sont les ruines d'une espèce de citerne, remarquable par douze arcades ou niches voûtées, sous lesquelles il ne peut entrer qu'une seule personne. Selon la tradition, c'est là qu'avant de se séparer, les apôtres composèrent en commun le symbole auquel les fidèles devaient se reconnaître entre eux. En réfléchissant que les douze pauvres pécheurs de qui nous vient ce symbole, s'étaient trouvés réunis en cet endroit, peut-être à la place que j'occupais moi-même; que là, comme dans un premier temple,

ils avaient commencé solitairement à réciter ce CREDO dont retentissent aujourd'hui tous les temples de l'univers, je tombai à genoux devant les humbles ruines que j'avais sous les yeux : *Je crois en Dieu*, m'écriai-je, et je continuai à réciter, dans toute l'effusion de mon ame, la profession de foi apostolique.

Je ne vous dirai point, mon cher Charles, quels sentiments tout-à-fait nouveaux fesaient naître en moi les paroles de cet auguste symbole, à mesure qu'elles s'échappaient de mes lèvres, ou plutôt de mon cœur : jamais je ne les avais prononcées avec une émotion aussi profonde. Mais je ne puis vous taire quelques unes des pensées qui s'offraient en foule à mon esprit, et dont la méditation, pendant quelques moments, m'absorba tout entier. C'était pour moi une magnifique, une ineffable merveille, que ce *Credo*, œuvre de quelques hommes sans science et sans lettres, ce *Credo*, sorti d'un coin obscur de la Judée, se fût répandu dans toutes les parties de l'univers, et fût devenu le symbole, non seulement des peuples, mais encore de tout ce qu'il y a eu depuis sur la terre d'hommes véritablement grands, surtout d'hommes solidement vertueux; donnant aux plus timides le courage et la force de braver les persécutions et la mort, et triomphant

partout des tyrans, comme des philosophes, des sophismes comme des échafauds. Mais ce qui produisait en moi une impression bien autrement vive, parce que jusqu'alors je n'y avais point pensé, c'est que là, sur les lieux, le *Credo* ne m'apparaissait plus vaguement comme contenant une simple profession de foi religieuse, mais comme renfermant encore une véritable déposition de témoins qui rendent hommage à la certitude des faits sur lesquels repose toute la doctrine du salut. Je considérais que, par une disposition particulière de la Providence, ce témoignage était constant, perpétuel, fixe, au milieu des peuples dont un mouvement rapide entraîne toutes les générations dans la tombe, et j'admirais avec une sorte de ravissement la lumière dont la Sagesse infinie se plaît à environner ses œuvres, afin que la vérité en paraisse plus sensible aux hommes de bonne volonté, et que son éclat déconcerte les méchants. Sans doute, pour constater les faits de l'histoire évangélique, il devait suffire qu'ils eussent été publiquement attestés sur les lieux mêmes où ils s'étaient accomplis, qu'ils eussent été confirmés par les témoins, en présence des chefs du peuple et des magistrats, et scellés par eux de leur sang. Que deviendrait la certitude de tant de faits dont personne ne doute, si ceux qui

les ont vus, qui les ont racontés, n'avaient pu mériter créance qu'à la condition de se faire égorger? Toutefois ce n'était pas encore assez dans les desseins miséricordieux de la sagesse divine : elle a voulu, non seulement que les *faits* de la naissance, de la passion, du crucifiement, de la mort et de la résurrection du Sauveur fussent consignés dans le *Credo*, mais qu'à ce témoignage des apôtres vînt se joindre le témoignage de tous les chrétiens contemporains, et qu'exprimé par le même symbole, il fût répété d'âge en âge par tous ceux qui deviendraient membres de l'Église de Jésus-Christ, qu'en tout temps, en tout lieu, dans les persécutions comme au sein de la paix, dans les assemblées particulières comme en public, dans l'intérieur des familles comme dans les temples, etc., il ne cessât pas un seul jour d'être proclamé; de manière que de toutes les voix du monde chrétien réunies il ne résultât, en quelque sorte, qu'un seul et unique témoignage, tenant, s'il est permis de parler ainsi, par un premier anneau, aux faits même dont il est l'objet, et devant se rattacher par le dernier à la croix glorieuse et triomphante, avec laquelle, au jour redoutable, Jésus reparaîtra sur la terre pour juger et ceux qui auront cru, et ceux qui auront refusé de croire.

A cent pas du lieu qui m'inspirait les graves réflexions que vous venez de lire, mon cher ami, on trouve quelques grottes qu'on appelle, je ne sais pourquoi, *le tombeau des Saints-Prophètes.*

Dans le voisinage, sur une pente rapide et pierreuse qui continue jusqu'au bas du mont des Olives, on voit les débris de quelques bâtiments, près d'un rocher appelé *le rocher de la Prédiction*, parce que ce fut là que Jésus étant arrivé, et regardant Jérusalem, pleura sur elle, en disant :

« Ah! si tu reconnaissais, au moins en ce jour
« qui t'est encore donné, ce qui peut te pro-
« curer la paix; mais maintenant tout cela est
« caché à tes yeux :

« Aussi viendra-t-il des jours pour toi où tes
« ennemis t'environneront de tranchées, qu'ils
« t'enfermeront et te serreront de toute part
« qu'ils te raseront et te détruiront entièrement
« toi et tes enfants qui sont dans tes murs,
« et qu'ils ne te laisseront pas pierre sur pierre,
« parce que tu n'a pas connu le temps auquel
« Dieu t'a visitée. »

Paroles, que selon mon habitude, je lus sur le lieu même, découvert et à genoux.

L'histoire a remarqué que, par une permission toute particulière de la Providence, lors

du siége de la ville coupable, Titus avait sa tente dressée précisément à l'endroit où le Seigneur avait prédit ainsi la ruine de Jérusalem.

Adieu !

LETTRE VINGT-CINQUIÈME.

Jérusalem, 27 février 1832.

Je poursuis mes excursions avec ardeur, mon cher ami, et, grace à Dieu, malgré mes fatigues, malgré l'inconstance de la température, qui dans le même jour, est tantôt brûlante, tantôt très humide, tantôt extrêmement froide, je me porte fort bien, à quelques légères incommodités près. Je n'ai vraiment jamais connu de climat semblable à celui-ci : il m'est arrivé d'éprouver le matin une chaleur étouffante, et de voir la neige tomber le soir, en assez grande quantité. A Jérusalem, tout porte le cachet de la malédiction dont cette malheureuse ville fut frappée. Tout y est extraordinaire; tout y est triste : l'oiseau y chante peu; les colombes n'y roucoulent pas; les jeux des enfants, dans les rues, sont souvent bruyants; on entend parfois des cris, mais la gaité en paraît bannie.

Dans le courant de l'année, Jérusalem se présente sous deux aspects bien différents; celui qui ne verrait cette ville qu'au temps du Carême, ne pourrait certainement pas s'en faire une idée juste. Alors, dix mille pélerins grecs, arméniens, russes, syriens, cophtes, y accourent et lui donnent pendant quelque temps l'apparence d'une cité pleine de mouvement et de vie. Ce n'est pourtant à cette époque, qu'un cadavre paré, dont les traits sont couverts d'un masque trompeur, et qui, dépouillé, n'offre plus que la triste réalité, la mort et ses hideux ravages. Le peu de boutiques qui s'ouvrent en Carême, se ferment ensuite, du moins pour la plupart; les rues deviennent désertes, ou si l'on aperçoit quelques personnes, c'est sur les terrasses, où elles viennent, à moitié nues, tuer au soleil une vermine qu'elles ne sauraient entièrement détruire. Le vendredi, le samedi et le dimanche, on voit hors des portes, quelques habitants turcs, juifs ou chrétiens, se promenant, les hommes séparés des femmes, qui sont voilées de la tête aux pieds. C'est ordinairement au milieu des tombeaux qu'ils portent leurs pas. Le mari en passant à côté de sa femme, feint de ne pas l'apercevoir; et la femme fait de même à l'égard de l'enfant que porte nonchalamment après elle une malheureuse esclave.

Le jour paraissait à peine, avant-hier, que j'étais déja à la porte de Jaffa. J'avais l'intention de visiter *Haceldama*, le champ du sang, le puits de Néhémie, la fontaine de Siloé et les tombeaux d'Absalon, de Josaphat et de Zacharie. Accompagné de mon drogman, je pris en sortant le chemin à gauche; je passai près d'une piscine assez grande, mais à sec, qui porte le caractère d'une haute antiquité. Elle est connue sous le nom de piscine de Bethsabée.

Après une demi-heure de marche, j'arrivai au champ du Potier, acheté par les prêtres avec les trente deniers que Judas était allé leur rendre, et qu'ils ne voulurent pas remettre dans le trésor, parce que c'était le prix du sang. Il fut destiné à la sépulture des étrangers. C'est une croyance commune parmi les juifs que Judas y fut enterré.

Ce champ est long mais étroit. Sainte Hélène le fit clore de murailles. Les arméniens, qui en sont aujourd'hui en possession, vendent aux pélerins le droit de s'y faire inhumer. Il sert aussi de cimetière aux caraïtes, secte de juifs qui rejette les traditions, et s'attache uniquement à la lettre de l'Écriture.

Une chose digne d'attention, et que mon drogman me fit remarquer, c'est que l'on trouve dans ce champ une grande quantité de têts ou

morceaux de vases de terre cassés, qui indiquent la profession du propriétaire auquel il appartenait d'abord. J'en ramassai plusieurs en qui on reconnaît l'empreinte d'une haute antiquité.

A gauche est la vallée de Gehennon ou Benhennon, vallée maudite où les rois impies qui régnèrent quelques temps sur Israel, avaient élevé un temple au dieu Molach, auquel le peuple, devenu idolâtre, sacrifiait des enfants en les mettant dans les bras de sa statue embrasée.

Cette vallée est très profonde. Le vent qui y soufflait avec violence à travers les crevasses et les fentes des rochers, me rappelait les gémissements des enfants livrés à l'ardente idole.

A droite est une suite non interrompue de tombeaux creusés dans le roc, et dont il ne paraît pas possible d'assigner la véritable origine. Quelques écrivains les font remonter au delà de notre ère ; d'autres supposent qu'ils existaient en partie du temps d'Adrien, pendant l'intervalle de bonheur et de paix dont les chrétiens jouirent sous cet empereur, après la dispersion des Juifs. J'entrai dans plusieurs de ces réduits de la mort, ils sont à peu près tous les mêmes. Sur quelques-uns on voit des restes d'inscriptions en hébreu et en grec, tellement mutilées, qu'on ne peut les lire. La plupart de ces tombeaux sont une suite de chambres qui

contiennent une grande quantité de caveaux oblongs destinés à la sépulture des morts. En général, les portes en sont si basses, qu'on ne peut parvenir dans l'intérieur qu'en marchant à *quatre pates* comme les animaux.

En sortant d'un de ces sépulcres, je fus fort surpris de me trouver vis-à-vis d'un Turc d'assez mauvaise mine, qui, armé d'un fusil, me demanda une étrenne (un *bachi*) d'un air insolent. Comme il me croyait seul, et que j'étais sans armes, son audace allait croissant, quand il vit un turban sortir du même trou par où j'avais paru : c'était mon drogman. Malgré la présence de *Jacob*, il insista pour avoir de l'argent, assurant que la semaine précédente un Anglais, en pareille occasion, lui avait donné deux écus. Je lui fis dire que c'était une preuve que cet Anglais était plus riche que moi; et quels que fussent ses cris et ses importunités, je persistai dans mon refus.

C'est une chose déplorable qu'aux environs de Jérusalem, comme dans toute la Palestine, un étranger ne puisse pas aller seul sans courir les risques d'être dépouillé ou même assassiné. Les courses les plus intéressantes sont presque constamment troublées par cette espèce de *qui vive* sur lequel il faut être lorsqu'on marche sans suite. A cet égard, j'ai souvent commis des

imprudences qui pouvaient me coûter cher. Il faut espérer que si le pacha garde la Palestine, le brigandage des Arabes sera réprimé [1], et que

[1] Au moment de livrer cette page à l'impression, j'apprends que quarante mille Arabes viennent de fondre sur la malheureuse Jérusalem, que pour la dix-neuvième fois elle a été prise, saccagée, et que ce sont les *juifs* qui ont le plus souffert. Le pillage et les massacres ont duré six jours, et n'ont cessé qu'à l'arrivée de l'armée d'Ibrahim. Quand, à la suite des réflexions qui terminent la vingt-deuxième de ces lettres, après avoir cité la prophétie de Daniel relative à l'anathème prononcé contre la ville déicide, j'ajoutais : *Je ne vois que trop que la désolation persévère*, j'étais loin de penser qu'une catastrophe plus terrible que tout ce que je voyais, dut en fournir si tôt une nouvelle preuve. Voici les détails que je trouve dans une lettre publiée récemment par les journaux :

« Jérusalem, 16 juillet 1834.

« Mon séjour dans cette ville, et surtout mes excursions parmi les « Arabes, m'avaient mis à même, depuis mon arrivée, d'apprendre « que ce peuple était très mécontent d'Ibrahim, et surtout très cour- « roucé de ce qu'on enlevait les jeunes gens pour en faire des recrues. « J'appris qu'une vaste conspiration était sur le point d'éclater, et « que je ferais bien de quitter la Palestine. Il était malheureusement « trop tard, je fus forcé de rester. A peine le pacha était parti pour « Jaffa, que déja la révolution avait commencé. Les garnisons d'He- « rek et de Solth furent taillées en pièces, et les Arabes de Samarie « et d'Hébron marchèrent sur Jérusalem. Le pacha n'avait laissé que « six cents hommes dans cette ville, et les assaillants fondirent sur la « ville au nombre de quarante mille. Quelques canons disposés sur les « murs auraient suffi pour tenir en respect ces hordes ennemies, qui « n'avaient pour armes que des lances et des fusils; mais les Arabes « avaient découvert un passage souterrain qui n'était pas gardé : ils « firent leur entrée à minuit, et les soldats, après une vigoureuse « défense, furent obligés de se retirer dans le château. Tous les

les étrangers pourront y voyager avec cette sûreté qui, en Égypte, accompagne ordinairement partout le voyageur.

Après avoir marché une heure entière tantôt

« chrétiens s'enfuirent dans les divers couvents, où ils trouvèrent leur « salut.

« Pendant cinq ou six jours, la ville fut abandonnée au pillage. « C'était un affreux spectacle. Les juifs eurent surtout à souffrir : « leurs maisons furent saccagées, les meubles dispersés, les femmes « insultées, outragées. Le cœur se soulève au récit de tant d'atroci- « tés. L'espoir sans doute d'obtenir de fortes rançons fit respecter les « couvents. Pour mettre le comble à tant de maux, un tremblement « de terre violent renversa plusieurs maisons, et détruisit la partie « de la muraille qui tient à la mosquée. A Bethléem, le couvent tomba « presqu'en ruines, et presque tous les habitants furent ensevelis « sous les décombres. Pendant dix jours les secousses se succédèrent; « mais aucune ne fut aussi violente que la première. Le pacha, en « apprenant cet événement, marcha en toute hâte avec cinq mille « hommes qu'il amenait de Jaffa.

« Il n'y a que douze heures de marche entre Jaffa et Jérusalem, et « le pacha fut trois jours et demi avant de pouvoir nous secourir. « Plus de trente mille paysans arabes s'étaient portés sur les hau- « teurs, et quand les soldats se furent engagés dans les ravins et les « défilés étroits, les Arabes, profitant de la position supérieure qu'ils « occupaient, fesaient rouler sur leurs têtes d'énormes masses de ro- « chers, et le passage était devenu impraticable pour la cavalerie et « l'artillerie. L'activité et le courage d'Ibrahim parvinrent cependant « à triompher des obstacles, et il entra victorieux dans Jérusalem. La « guerre meurtrière que le pacha continue à faire aux Arabes, ne « permet pas de quitter la ville. Mais à la première occasion, m'é- « lançant sur mon dromadaire, je traverserai aussi vite que le vent le « désert qui mène au Caire et à Alexandrie, et je passerai en Eu- « rope. »

par des chemins assez faciles bordés de terres plus ou moins cultivées, tantôt en grimpant dans des sentiers pratiqués sur des rochers où l'on rencontre quelques grottes sépulcrales, nous arrivâmes à l'extrémité de la vallée que nous avions cotoyée depuis que nous étions entrés dans Haceldama, et laquelle se joint à celle de Josaphat. Cheminant ensuite à droite, nous parvînmes au puits de Néhémie. Ce puits est ainsi appelé parce que Néhémie, à son retour de Babylone, y retrouva le feu sacré que les prêtres y avaient caché par ordre de Jérémie. Il est très profond et entouré de bâtiments qui ressemblent aux ruines d'une mosquée, et dans lesquels se trouvent des réservoirs où les troupeaux vont s'abreuver. Malgré son extrême profondeur, quelquefois, surtout dans les hivers pluvieux, il se remplit au point qu'il déborde, et c'est dans l'opinion commune un signe certain que l'année sera fertile. En de telles circonstances, les Bédouins ne manquent jamais de venir demander des étrennes aux habitants de Jérusalem, qui eux-mêmes s'empressent d'aller voir couler l'eau à travers la vallée. Ils y lavent leurs tapis, leurs vêtements. C'est une espèce de fête publique, à laquelle presque tous accourent, et qui cause un plaisir d'autant plus vif qu'il se renouvelle plus rare-

ment. C'est la seule époque à laquelle on aperçoive quelque joie au milieu de ces régions de la mort. Et quelle est l'objet de cette joie? hélas! un chétif ruisseau qui dans quelques jours sera sec, et qui souvent est même un signe trompeur de fertilité : image sensible de toutes les joies vaines et passagères de ce monde!

Après ma visite au puits de Néhémie, je revins sur mes pas pour voir la fontaine de Siloé. En chemin, mon drogman me fit remarquer un mûrier d'une grande ancienneté, qui indique le lieu où fut scié le prophète Isaïe. A deux cents pas de là est la fontaine de Siloé, où Jésus envoya l'aveugle qu'il venait de guérir avec un peu de boue.

« Lorsque Jésus passait, il vit un homme
« qui était né aveugle......

« Il cracha à terre, et ayant fait de la boue
« avec sa salive, il oignit de cette boue les yeux
« de l'aveugle;

« Et lui dit : Allez vous laver dans la piscine
« de Siloé, mot qui signifie *envoyé*. Il y alla, il
« s'y lava, et il revint voyant clair. [1] »

Cette piscine est revêtue de pierres au devant et à l'entrée; on y descend par un escalier d'une vingtaine de degrés taillés grossièrement

[1] Joan. IX. v. 1, 6 et 7.

dans le roc. Autrefois, assure-t-on, elle était très ornée. La source sort d'un rocher, et offre cette particularité que son eau a périodiquement un flux et un reflux dont l'effet est d'accroître ou de ralentir alternativement la vitesse avec laquelle elle s'écoule. Tous les chrétiens qui la visitent, s'y lavent les yeux en mémoire du miracle opéré par le Sauveur.

Vis-à-vis est le village de Siloé, qu'habitent des Arabes renommés par leur férocité. Les femmes de l'endroit vont habituellement s'approvisionner d'eau à la fontaine. Il s'y en trouvait quelques-unes au moment où j'y descendais moi-même. Dès qu'elles aperçurent mon habit blanc, costume qui leur était tout-à-fait inconnu, elles se mirent à jeter les hauts cris ; l'impossibilité où elles se voyaient de fuir sans passer devant moi, les fesait hurler comme des forcenées. Mon drogman avait beau leur dire de n'avoir pas peur, que je n'étais qu'*un pélerin blanc*, elles ne criaient que plus fort. Je fus obligé de remonter et de m'éloigner pour les laisser partir. Je les vis bientôt courir à toutes jambes, et je redescendis dans la fontaine.

Jacob avait eu soin d'apporter une bouteille; je la remplis, l'emportai dans ma cellule, et, le soir, assis devant une table cassée, sur laquelle ne figuraient qu'un petit pain de froment de

Terre-Sainte et une bouteille d'eau de Siloé, je fis un repas plus doux, plus délicieux que tous ceux qu'il m'arriva jamais de prendre sous des lambris dorés ou à la table des rois.

En quittant la fontaine de Siloé, je repassai par la vallée de Josaphat, laissant derrière moi le mont Moria et l'emplacemeut du temple de Salomon, et je me trouvai bientôt au pied du mont du Scandale, devant le tombeau d'Absalon. C'est un monument carré formé d'un seul bloc de rocher, qui peut avoir huit ou dix pieds dans chacune de ses dimensions. Il est orné de vingt-quatre colonnes d'ordre dorique, distribuées également sur chaque face. Au dessus s'élève une espèce de pyramide qui m'a paru n'être point du même bloc, et dont la hauteur n'est pas en proportion avec le tombeau.

A côté l'on voit une espèce de sépulcre où, d'après une tradition très ancienne, les chrétiens d'Orient croient que l'apôtre saint Jacques alla se cacher lorsque Jésus-Christ fut arrêté, protestant qu'il n'en sortirait point qu'il n'eût vu l'accomplissement des promesses et la résurrection du Sauveur. Quelques-uns pensent que c'est le tombeau de Barachias, qui fut tué entre le vestibule et l'autel. Ce monument, élevé au dessus du chemin d'environ vingt pieds, est orné de quatre colonnes d'un fort bel effet.

Le tombeau de Zacharie, qu'on aperçoit tout près, est d'une seule pierre comme celui d'Absalon.

Un peu plus loin est une espèce de salle carrée taillée dans le roc, et dont la porte est d'un goût remarquable. C'est le tombeau de Josaphat. Déja presque entièrement caché sous les éboulements qui se succèdent chaque jour, il finira bientôt par disparaître. Il suffirait, pour le découvrir, du travail d'un petit nombre d'ouvriers pendant quelques heures ; mais telle est la stupide ineptie du gouvernement, dont j'ai déja signalé le fanatisme et l'ombrageuse jalousie, que si j'eusse sollicité la permission de faire enlever la terre à mes frais, je n'aurais pu l'obtenir.

Que de trésors enfouis sous des débris, sous un terrain qu'on n'ose ni fouiller ni remuer, de peur de s'exposer à des persécutions, à des avanies, à des amendes énormes ! Aucun pays du monde n'offre peut-être autant d'objets précieux de tout genre ensevelis sous les ruines, que Jérusalem et ses environs. Le moindre orage qui entraîne un peu de terre, met souvent à découvert des médailles ou des monnaies rares, qui presque toutes tombent entre les mains des Arabes. Quand le mauvais temps a cessé, on les voit courir de Siloé au mont Moria, et suivre

les flancs de la montagne pour les recueillir. Ils les portent aux juifs, qui les achètent à vil prix, et les font ensuite payer chèrement aux pélerins.

Les médailles de Constantin, et de sainte Hélène surtout, sont très recherchées par les Grecs. J'en ai trouvé moi-même plusieurs. Un jour je rencontrai un Turc qui tenait à la main une petite statue en bronze, de la hauteur d'un demi-pied, représentant un guerrier revêtu d'une cotte de mailles, élevant une massue au dessus de sa tête. Cette pièce que, sans doute, il venait de trouver, me sembla provenir d'un tombeau. Je témoignai en avoir envie; il me la céda à très bon marché.

Peu après, ayant su que les chaudronniers achetaient au poids ces sortes d'antiquités et en trafiquaient, je me rendis avec mon drogman chez celui qu'on me désigna comme le plus achalandé, et le priai de m'apporter ce qu'il aurait de curieux et de rare. Le surlendemain mon homme vient fort mystérieusement me présenter un vieux morceau de cuivre, et m'assure que c'est un fragment de l'ancienne porte Dorée qui conduisait au temple, et par laquelle notre Seigneur passa le jour des Rameaux. Il ne pouvait me dire rien d'aussi faux et d'aussi ridicule. Je n'en fus point dupe : l'air

de bonhommie avec lequel il me parlait, cachait plus que de la finesse. Ce chaudronnier était un Grec.

Après les excursions dont je vous rendais compte tout-à-l'heure, j'ai voulu visiter les *tombeaux des rois* et ceux *des juges* ; j'y consacrai la journée d'hier.

Les *tombeaux des rois* sont à un quart de lieue environ de la ville sainte. En sortant par la porte de Damas, après avoir marché quelque temps sur un chemin pierreux d'où l'œil n'aperçoit çà et là que quelques oliviers plantés dans une terre rocailleuse et stérile, on descend par une pente rapide dans une espèce de cour à peu près carrée, dont les côtés formés par des rochers taillés à pic, présentent l'aspect de quatre murailles tout-à-fait perpendiculaires, de quatorze à quinze pieds de hauteur. Sur l'un des côtés est une grande porte au dessus de laquelle des ornements en relief représentent des palmiers avec leur feuillage, des raisins et d'autres fruits.

A gauche et dans l'enfoncement est un corridor aujourd'hui tellement encombré, qu'on ne peut y pénétrer qu'en rampant. Au bout de ce passage est un sentier très incliné par lequel on arrive à une chambre pratiquée au sein même du rocher. Dans l'épaisseur des murs sont des

niches longues de six pieds sur trois de large, destinées à recevoir des cercueils. Cette pièce communique par trois portes à sept autres également creusées dans le roc pour la même fin. Les cercueils qu'elles renfermaient, étaient de pierre, et ornés d'arabesques. Il en existe encore quelques-uns d'entiers, avec des débris de quelques autres. Les portes de ces asyles de la mort sont en pierre du même rocher, ainsi que les gonds. Je n'en ai remarqué qu'une qui ne fût pas brisée; il ne reste des autres que des fragments épars.

Il n'est pas aisé d'assigner d'une manière précise l'époque à laquelle appartiennent ces tombeaux; toutefois, malgré le nom que leur donne une tradition populaire, il est évident qu'ils n'ont pu servir de sépulture aux rois de Juda, puisque, d'après les livres saints, ces princes furent inhumés à Jérusalem ou sur le mont Sion. D'ailleurs, il suffit de jeter les yeux sur l'architecture de ces monuments pour reconnaître qu'ils sont d'une date moins ancienne. Plusieurs voyageurs, s'appuyant d'un passage de Josèphe, ont cru qu'ils avaient été construits par ordre d'Hélène, reine d'Adiabène, et que cette princesse y avait été enterrée. Quelques-uns, se fondant sur un autre passage du même Josèphe, ont pensé qu'ils étaient l'ouvrage d'Hé-

rode le Tétrarque, qui les avait fait creuser pour lui et pour sa famille. Simple pélerin, je laisse aux savants à éclaircir et à résoudre les doutes que fait naître la diversité des opinions à cet égard.

Un étranger conçut, il y a quelques mois, le projet d'enlever le plus beau cercueil de ces chambres sépulcrales, et de le faire conduire à Jaffa, afin de l'embarquer de là pour Alexandrie. L'entreprise offrait d'autant plus de difficultés, qu'il fallait mettre plusieurs personnes dans la confidence. Cependant, à force d'argent et de persévérance, il réussit à tirer le cercueil du lieu où il reposait depuis tant de siècles; et, l'ayant fait charger sur des chameaux, il s'éloignait déja avec son trésor, quand il reçut avis que le gouverneur de Jérusalem, informé de l'important larcin, avait donné ordre d'arrêter le convoi. En effet, un bruit de cavaliers ne tarda pas à lui apprendre le danger qu'il courait; il n'eut que le temps de faire tomber le sarcophage en coupant les cordes qui le tenaient lié sur les chameaux, et de prendre la fuite à la faveur des ténèbres. J'ai vu, j'ai examiné souvent ce beau cercueil au milieu du chemin, où il est encore maintenant, sans que personne ose y toucher. Lors de l'entrée des Égyptiens, j'aurais peut-être pu obtenir la permission de l'enlever

et de l'envoyer en Europe; mais le Carême approchait, et d'autres pensées m'occupaient. D'ailleurs, la personne qui avait pris tant de peine et fait tant de frais pour l'avoir en sa possession, pouvait espérer de parvenir plus tard, par quelques démarches auprès d'Ibrahim, à la pleine exécution de son projet, et il eût été douloureux pour elle de voir qu'une autre l'eût prévenue.

Ce sarcophage est de marbre blanc, orné de bas-reliefs d'une grande beauté, mais qui ne représentent aucune figure d'hommes ni d'animaux; ce ne sont que des feuillages, des vignes et des fleurs.

A un quart de lieue des *tombeaux des Rois*, se trouvent ceux *des Juges* d'Israel; ils sont du même genre que les précédents, mais moins magnifiques. La porte d'entrée, surmontée d'un triglyphe, travail considérable mais sans goût, introduit dans une vaste salle carrée qui sert de communication à une infinité de petites chambres, dans les murailles desquelles sont creusées diverses niches les unes au dessus des autres, et toutes destinées, comme celles dont j'ai parlé, à recevoir des cercueils.

Rien ne justifie la dénomination sous laquelle ces tombeaux sont connus, et ce qu'on débite à ce sujet me paraît tout-à-fait dénué de preuve.

Une chose à remarquer, c'est que le grand nombre de ces sépulcres réunis en un même lieu, indique évidemment qu'ils n'étaient pas la propriété d'une seule famille. En les parcourant, on ne se lasse pas d'admirer la grandeur du travail, et l'on s'étonne que le ciseau et le marteau aient suffi pour pratiquer dans des rochers très durs de pareilles excavations.

Adieu.

LETTRE VINGT-SIXIÈME.

Jérusalem, 10 mars 1832.

A l'approche du Carême, j'avais eu d'abord, mon cher ami, l'intention de m'enfermer pour tout le temps de sa durée dans l'église du Saint-Sépulcre, mais il m'eût fallu suspendre mes courses autour de Jérusalem, au risque de ne pouvoir les continuer ensuite; il m'eût fallu trop contrarier la plus douce des habitudes que je me suis faites ici, celle de visiter régulièrement les lieux qui me rappellent les plus dou-

loureuses circonstances de la passion de mon Sauveur. J'avais en outre un motif qui, bien que d'un intérêt secondaire, n'était pas à mes yeux sans gravité. Plusieurs ouvriers arabes sont en ce moment occupés à fabriquer pour moi divers objets de piété que je désire emporter en Europe, objets dont le prix devient aujourd'hui d'autant plus élevé, que l'affluence des pélerins de différentes nations est plus considérable, et que les demandes de l'Espagne, du Portugal et de l'Italie sont plus nombreuses. Je souhaitais pouvoir suivre le travail, le hâter, et veiller à ce qu'il fût convenablement exécuté et n'éprouvât pas d'interruption. Ces considérations m'ont déterminé à changer le plan que je m'étais fait. Je visiterai le Saint-Sépulcre tous les jours de Carême où il sera ouvert; mais je ne m'y enfermerai que dans la dernière quinzaine pour en sortir à Pâques. J'ai voulu toutefois y aller passer dans une retraite absolue les derniers jours de ce temps que le monde appelle le *Carnaval*, c'est-à-dire les trois jours qui précèdent le mercredi des Cendres, et j'y entrai le samedi.

Dans ces jours de désordre où les mondains semblent ne plus connaître d'autres temples que les salles d'assemblée et les théâtres, n'avoir plus d'autres divinités que la volupté et la licence, j'éprouvais un vif besoin de monter au

Calvaire faire amende honorable pour les égarements des pécheurs, et surtout pour la part que, hélas! j'avais eu le malheur de prendre moi-même autrefois à ces criminels plaisirs. C'était pour moi une occasion précieuse de témoigner mes regrets, mon repentir, et de puiser dans une méditation profonde les sentiments que je dois à la bonté infinie qui m'a retiré de l'abyme. Oh! combien ils ont été doux, mon cher Charles, combien ils ont été doux les moments que j'ai passés au tombeau de mon Sauveur! Combien surtout elles ont été douces les heures de la nuit et du silence! combien différentes de celles où, enivrés d'une joie insensée, au milieu des danses et des festins, les mondains, oubliant leur salut, oubliant Celui qui les a rachetés, sacrifient leur repos, ruinent leur santé et perdent leur ame!

Agenouillé, prosterné sur la pierre où reposa le corps sacré de Jésus, je repassai dans ma mémoire tout ce qu'a fait pour nous ce Sauveur si tendre, si miséricordieux, si généreux, si bon; je le suivais par la pensée dans tous les instants de cette vie pauvre, laborieuse, souffrante, à laquelle il s'est condamné, depuis sa naissance dans l'humble crêche où je l'avais adoré naguère, jusqu'à cette croix sur laquelle il a voulu consommer son sacrifice d'expiation

pour nos péchés, jusqu'à ce sépulcre où il est resté trois jours sous l'empire de la mort. Jamais je n'avais mieux aperçu, mieux senti cet excès d'amour dont il a aimé le monde, et cet excès d'ingratitude avec lequel le monde l'a méconnu; et du fond de mon ame, je lui demandais pardon pour ce monde ingrat, et pour moi-même qui en ai partagé les égarements.

Une pensée surtout préoccupait mon esprit. Seul, dans le silence de la nuit, en présence de ce tombeau, je me trouvais heureux, heureux d'une sorte de bonheur qu'aucune expression ne saurait rendre. L'amour de Jésus pour moi ne parlait pas moins fortement à mon cœur que si le sépulcre, en s'entr'ouvrant, me l'eût montré dans l'état où l'avaient réduit les tourments et la mort dont il a triomphé. Je voyais ce chef sacré, ce front meurtri par les épines, cette chevelure ensanglantée, ces pieds, ces mains percés...... que dis-je? je le voyais vivant, victorieux; je me sentais comme entouré, comme pressé dans ses bras; je goûtais avec délices combien il est doux à ceux qui veulent le servir, qui veulent être tout à lui; et au même temps une voix intérieure me criait : Qu'as-tu fait pour mériter la grace d'être aujourd'hui séparé de ces malheureux qui, au moment où une félicité si pure inonde ton cœur, se livrent

à de vains plaisirs, à de fausses joies, et leur demandent quelques jouissances fugitives dont le terme ne sera jamais que le remords, la lassitude et le dégoût ?.... Et dans les transports d'une reconnaissance qu'accroissait encore le sentiment de mon indignité, je ne savais assez bénir le Ciel d'avoir accordé au repentir d'un pécheur un bienfait qui eût été la digne récompense d'un saint.

Il y a quelques années, et à une époque où je ne pouvais pas espérer le bonheur de faire un jour un pélerinage aux saints lieux, j'avais, dans un ouvrage sous ce titre : *Au tombeau de mon Sauveur*, recueilli quelques réflexions sur un sujet que ne saurait assez méditer un chrétien. J'avais ce petit livre avec moi; je l'ouvris et je lus :

« Quel silence!...... quelle consternation !...... quelles ténèbres, quelle obscurité m'environnent!... quelle profonde et auguste nuit couvre la terre de ses ombres !........ Impénétrable, elle pèse sur la nature interdite, dont les vastes campagnes gissent étendues sans mouvement et sans voix !.... Les airs épouvantés retiennent leur haleine gémissante; le silence du trépas règne seul sur la tremblante nature, dont le deuil apprend à l'univers que Celui qui repose dans cette tombe est son auteur et son maître...

Quel calme funèbre!.... quel silence lugubre!... un voile épais enveloppe les cieux!...Un silence de mort règne au loin sur la terre, je n'entends que les battements de mon cœur, les gémissements de mon ame éplorée!.......... Prosterné au bord de cette tombe sacrée, j'adore profondément mon Sauveur, la face contre terre, et couvrant de mes tremblantes mains mon visage inondé de pleurs.... Le Fils du Très-Haut, le fils de l'amour du Dieu vivant, splendeur de sa lumière, Celui que les cieux prosternés saluent du nom de l'Éternel, et dont la parole enfanta ce vaste univers..... Jésus, Jésus, l'objet de mon amour, est renfermé dans ce sépulcre solitaire taillé dans la roche sauvage..... Corps adorable, si défiguré par les tourments les plus affreux et la mort la plus horrible, ah! permets que je t'arrose de mes larmes !.... tourments que l'ame frémissante tremble de concevoir, et que n'exprimera jamais la parole des cieux, alors même qu'au pied du trône elle chante l'Éternel !........ Quelle pâleur! quelle pâleur, ô grand Dieu ! décolore ce visage où naguère se peignaient avec tant de charmes, dans leur ineffable union, une grandeur toute divine, le calme des cieux, le sourire du pardon et l'humaine bonté jointe à la céleste clémence........... Ses paupières sont baissées!......... Ces yeux si doux, sanctuaire de

l'amour, d'où ne sortaient que des regards de tendresse, sont entièrement éteints, mais humectés encore de quelques larmes, interprètes d'une pitié à jamais fidèle!..... Sa bouche divine est scellée du sceau du trépas!.......... Ces lèvres adorables, d'où découlaient des paroles de vie, dont le sourire céleste peignait les délices du ciel, qui ne s'ouvraient que pour annoncer la clémence, que pour prononcer le pardon des pécheurs, maintenant livides et desséchées!..... Ces mains qui répandaient partout des bienfaits, froides, sans mouvement, percées et couvertes de sang!......... Sur la pierre humide repose son chef sacré et sa chevelure ensanglantée........ Ce sein du Seigneur ouvert à tous les malheureux, maintenant immobile et couvert des linceuls du trépas!......... Ce côté percé d'une lance, ces plaies profondes, ces pieds qui recherchaient constamment la brebis égarée.......... O Jésus! ô mon amour!......... ô mon bien-aimé! Jésus, entendez le cri de ma douleur à cette vue déchirante qui me glace d'effroi et qui brise les facultés de mon ame.... Quel outrage affreux!... quel crime horrible! et combien dut-il blesser le cœur d'un père qui, se laissant attendrir sur le sort de ses esclaves, leur envoie son fils unique pour opérer l'œuvre de leur réconciliation, et qui les voit immoler de leurs propres mains

leur libérateur !..... O ciel! quel est donc le monstre qui a osé commettre un tel forfait, et tremper ses mains meurtrières dans le sang du Fils bien-aimé du Très-Haut ?... Quel est donc le barbare qui a osé entrelacer sa tête auguste de cette couronne d'épines couverte de son sang glacé ?.......... O Jésus! le plus aimable et le plus beau des enfants des hommes, qui vous a donc ainsi défiguré?... qui a osé froisser vos membres adorables et déchirer cette chair divine dont j'inonde toutes les meurtrissures d'un torrent de larmes ?..... Approche, pécheur.... viens contempler toutes ces plaies, viens voir si tu ne connaîtras pas quel est celui qui a porté les coups......... Tu pâlis et recules d'effroi........ approche..... approche de plus près, mets ta main sur ce sanglant cadavre, incline ton visage sur cette face livide, et ose jurer que tu n'es pas le meurtrier ?..... Eh quoi! quel trouble s'élève dans le fond de mon ame?..... d'où vient que je frissonne d'horreur et d'indignation ?... haletant d'effroi, mon cœur palpite sous le poids de la terreur.... saisi de crainte et de tremblement, je sens la frayeur pénétrer jusqu'à mes os... Grand Dieu! suis-je donc le coupable? Mais quelle voix, que je cherche en vain à étouffer, retentit jusqu'au fond de mon cœur, et me crie : Oui, malheureux, c'est toi !........ Moi!....... Oui, toi-

même.......... Moi, coupable du plus affreux des crimes, du plus monstrueux attentat...... Je demande où est le coupable, et c'est moi-même!... Je suis le meurtrier de mon Dieu.... Oui, je suis un déicide...... Moi, un déicide!...... Ah! puis-je y penser sans que mon cœur se brise de douleur et sans répandre des torrents de larmes.... Puis-je, sans expirer de douleur, entendre la voix du sang de mon Jésus qui me répète sans cesse : Oui, c'est toi qui, par la main des bourreaux, m'as flagellé, meurtri, déchiré, ensanglanté, couronné d'épines... Et ces bourreaux... ce sont tes crimes....... Mes crimes!...... O mon ame! humilie-toi dans la poussière!... O péché, monstre affreux, qui ne sera pas saisi d'horreur à ta vue?....... qui ne fuira pas jusqu'à ton ombre, en pensant que tu es la cause de la mort de mon Dieu? Eh! quelle mort! la mort de la croix...... O prodige! ô mystère ineffable!..... le méchant pèche, et le juste est puni; le criminel est épargné, et l'innocent est traité avec une rigueur extrême.......... L'Éternel livre son Fils unique pour racheter un vil esclave.... L'auteur de la vie se laisse conduire à la boucherie comme une brebis; un homicide fer perce ses pieds et ses mains bienfesantes, et son sang répandu efface tous les péchés de ses créatures..... Quel mystère de clémence!......... Quel excès de

charité, de compassion, de miséricorde! ô Jésus! la promesse du Très-Haut, pleine de fidélité, de patience, qui nous avez engendrés dans le sang et les horreurs du trépas, tendre libérateur, rédempteur, sauveur si bon, si généreux, Jésus seul parfait ami, Jésus, Dieu de ma vie, Jésus, amour des amours, dont le cœur divin est l'inépuisable source de la clémence et du pardon, de l'amour généreux et fidèle, de sa bonté sans mesure comme sans bornes, ah! dès ce moment je reviens à vous, et ne veux plus éloigner un seul instant mon esprit et mon cœur de votre souvenir et de votre amour. Je veux mettre désormais toute ma gloire à vous appartenir, à vous aimer, à vous servir et à me conformer en tout à votre sainte volonté... Ah! ne serait-ce pas le crime des crimes que de refuser mon cœur à un Dieu qui m'a aimé jusqu'à donner son sang et sa vie pour sauver mon ame? Oui, mon ame est le prix du sang et de la mort de mon Dieu........ Ah! n'oublie jamais ce qu'elle vaut par ce qu'elle a coûté......... Non, ô mon Jésus, rien de ce que le mortel tente de concevoir n'approchera jamais de vos douleurs, ô mon bien-aimé! ni la patience avec laquelle vous avez enduré vos maux............ Plus rempli d'amour qu'aucun mortel, qu'aucun esprit des cieux, vous avez souffert les outrages de l'enfer.

Parmi les cris et les sifflements de vos ennemis, vous avez porté la pourpre du mépris, un vil roseau se balança pour sceptre dans votre droite royale, un diadême de ronces entoura votre tête divine... vous fûtes conduit à l'infame colline, et l'arbre du trépas soutint vos membres sanglants..... vous soupirâtes dans l'ardeur de la soif, et le fiel souilla vos lèvres desséchées, et la longue torture de la croix consuma votre immortelle vie.......... Tombeau divin, tu renfermes toutes mes affections, toutes mes délices, Jésus, mon sauveur Jésus-Christ que j'adore et que j'aime de toutes les forces de mon cœur et de mon ame.......... O mon tendre Jésus, de tous les maîtres le meilleur et le plus doux, dont les jours ne furent qu'une chaîne de bienfaits, dont l'inépuisable bonté rendait aux aveugles la lumière des cieux, aux sourds le bonheur d'entendre leurs frères; dont la voix ressuscitait les morts, animait les membres desséchés; qui aimiez tant les pauvres, les infortunés; Jésus, dont la vie fut de souffrir et de prier, d'enseigner l'immuable vérité et de souffrir encore, qui avez bu jusqu'à la lie le calice des opprobres, ô mon bien-aimé! vous dormez dans votre sépulcre, arraché aux souffrances de votre cruel martyre........ vous dormez, mais du même sommeil que sur la mer agitée, qui

ne vous empêcha pas d'entendre les gémissements de vos chers disciples, et qui maintenant ne vous rend point sourd à la prière secrète de mon cœur....... Votre divinité éternelle et toute puissante ne dort jamais, et ce n'est que la dépouille mortelle de l'être increé qui n'est point sujette à la corruption comme la mienne et celle de tous les mortels, qui repose sous cette tombe; toujours près de votre créature, votre présence divine embrasse ses plus secrètes pensées, nulle parole n'échappe à mes lèvres tremblantes, nul soupir à mon cœur oppressé, que d'avance vous ne l'ayez connu, ô mon Sauveur et mon Dieu! Oui, Jésus dont la droite est armée de puissance, dont le nom est sacré, et que n'exprime nul nom, pas même le nom sublime dont vous appelle le ciel! grand Dieu! principe et accomplissement de toute chose, qui dès avant les siècles vous immolâtes à l'amour, non, vous ne faites que sommeiller... Vous sommeillez pour vous réveiller soudain. Tel en un instant vous créâtes l'univers, alors qu'appelés par vous, roulèrent les soleils enflammés, entraînant avec eux les sphères obéissantes. Vous sommeillez, et ce tombeau que j'étreins sur mon cœur palpitant de douleur et d'amour, qui recueillit votre corps sacré, vous verra réveillé du trépas et foulant sa tremblante poussière.

« Mais quels accents viennent frapper mon oreille ?... Du fond de ce tombeau il me semble entendre une voix céleste m'adresser ces touchantes paroles : Enfant de mes larmes et de mon sang, couleras-tu tes jours jusqu'au moment terrible de ton trépas, dans cette mollesse, dans ces délices chimériques, dans cet éclat, cette vaine joie, ce triomphe de l'orgueil, ce goût du monde mon ennemi, cet éloignement de la croix, instrument sacré qui sanctifie les ames ?............ Enfant de ma tendresse et de mon amour, travaille donc à ton salut; il n'y a point de temps à perdre.......... Plus tu as vécu, plus tu es près du trépas........ Sous peu tu seras couvert des ténèbres de la mort ; ce corps que tu flattes et que tu idolâtres, sera étendu dans un cercueil et plongé dans le sein de la terre, pour y devenir la pâture des vers........... Aujourd'hui, dans la pompe et dans la splendeur, recherché, aimé, adoré, et demain dans le tombeau... Enfant de mon cœur, les joies du monde sont courtes et se changeront en pleurs éternels. Les plaisirs passent et brillent comme l'éclair, mais ces éclairs annoncent les foudres qui éternellement tomberont sur les coupables........ Cette nuit, cette nuit, il te faudra peut-être dire un éternel adieu à ce monde, à ses faux attraits, à ses

charmes trompeurs, à ses prestiges, à ses illusions, à ses pompes, à ses spectacles, à ses assemblées, à ses beaux jours; la trame sera coupée, le prestige dissipé, le monde se sera enfui, et l'éternité à jamais t'aura ouvert ses abymes. »

Ainsi lisais-je; et, en présence de la tombe sacrée, le repentir, les regrets qu'expriment ces pages, se retrouvaient dans mon cœur plus vifs et plus amers ; les vérités terribles par lesquelles elles se terminent, lui imprimaient une terreur plus profonde; et, toutefois, sur ces sentiments divers dominait un sentiment plus fort et plus doux, celui de la faveur si gratuite, si peu méritée qui m'avait arraché aux vaines joies des pécheurs, et par laquelle il m'était donné de goûter avec délices le bonheur des enfants de la croix.

Adieu!

LETTRE VINGT-SEPTIÈME.

Jérusalem, 14 mars 1832.

Mercredi dernier, mon cher ami, je suis sorti de l'église du Saint-Sépulcre. Avant d'y entrer, j'avais recommandé à mon drogman de me chercher un endroit d'où il me fût facile d'examiner de près l'emplacement de l'ancien temple bâti par Salomon. Déja j'avais pu le considérer du palais de Pilate, où habite aujourd'hui le gouverneur, et mieux encore, à l'aide d'une lunette d'approche, du mont des Olives, l'un des points les plus convenables pour le bien observer. Toutefois cela ne me suffisait point : je voulais être à portée, non seulement d'en saisir les détails, mais d'embrasser du même coup d'œil, s'il était possible, les bâtiments qui l'entourent et la mosquée d'Omar, qui méritent aussi de fixer l'attention des voyageurs en Terre-Sainte. Ce n'était pas chose aisée. Il est rigoureusement défendu aux chrétiens de pénétrer dans l'intérieur : quiconque serait surpris dans la mosquée ou

même sur la place qui y conduit, encourrait la peine de mort, à laquelle il ne pourrait se soustraire que par une infame apostasie. En ce point, plus peut-être qu'en tout le reste, les Turcs poussent le fanatisme jusqu'au dernier excès. Le sultan lui-même ne peut accorder de permission, ou s'il en donne, ses sujets de Jérusalem se croient en droit de n'y avoir aucun égard. On raconte qu'un étranger se présenta un jour au gouverneur, et, qu'un firman à la main, il lui demanda à voir la mosquée : « Ton firman, lui dit le gouverneur en cour« roux, porte de te laisser entrer dans la mos« quée, tu peux y entrer; mais penses-y bien, « il ne m'ordonne pas de t'en laisser sortir. » L'étranger jugea prudent de renoncer à son projet. Sir Sidney Smith, à qui la défense de Saint-Jean-d'Acre avait mérité une haute considération dans tout le pays, fit pour le même but des démarches qui furent tout aussi infructueuses. On cite cependant deux ou trois chrétiens qui, au moyen d'un travestissement, sont parvenus à tromper la vigilance musulmane, comme j'aurai bientôt occasion de vous le raconter.

Mon drogman ne tarda pas à m'annoncer que ma commission était remplie. Il avait parlé à un Turc dont l'habitation, plus rapprochée de

la mosquée que tous les autres édifices qui l'entourent, avait ses fenêtres sur la place même, et il avait obtenu pour moi, en ma prétendue qualité de médecin, la permission d'aller satisfaire ma curiosité en regardant de derrière les volets d'un de ses appartements.

Je m'y rendis à dix heures du matin. Le Turc, après avoir fait retirer les femmes, m'introduisit chez lui avec une sorte de mystère. La maison, quoique mal tenue, me parut belle. Elle avait besoin de quelques réparations que le temps avait rendues nécessaires, mais auxquelles je ne m'aperçus pas que l'on songeât. Je suis souvent obligé de le répéter, les Turcs se plaisent dans les ruines. Une colonne brisée, des pilastres fendus ou dégradés, ne sont jamais pour eux sans quelque charme. Cette maison avait primitivement appartenu aux templiers, qui en avaient possédé aux mêmes lieux plusieurs autres bien plus belles encore.

Après les premières politesses, je m'approchai des volets pour commencer mes observations. Mon Turc ne me perdait pas de vue un seul instant; il se tenait constamment à côté de moi et de mon drogman, et chaque fois qu'il voyait un des siens traverser la place, il m'avertissait de me mettre à l'écart. Une fois surtout, en me pressant plus vivement de m'éloi-

gner, il s'écria avec l'accent de la frayeur : « Voilà le Capidgi-verde ! je crains bien qu'il ne « vous ait aperçu ! » Malgré l'air de sincérité avec lequel il me témoignait ses appréhensions, je soupçonnais fort que ce n'était qu'un moyen adroit de me faire mieux apprécier la complaisance dont j'étais l'objet; je n'avais point franchi les limites prescrites, et je ne crois pas qu'il courût le moindre risque d'être puni lors même que j'aurais été découvert.

La plate-forme sur laquelle était bâti le temple, avait en carré six cents coudées, ou environ mille vingt-cinq pieds. Du côté de la ville, elle est bornée par une suite de bâtiments entre lesquels on distingue le palais du gouverneur, autrefois palais de Pilate, et la maison du cadi, jadis celle du patriarche. Du côté opposé, elle a pour limites les remparts qu'elle domine, et au delà desquels la vue s'étend sur la vallée de Siloé et sur celle de Josaphat. Au centre s'élève la mosquée d'Omar; à l'extrémité est une autre mosquée de couleur rougeâtre, beaucoup moins grande. C'était autrefois une église sous l'invocation de la Mère de Dieu. Elle fut construite sur une partie de l'emplacement du temple, où cette très sainte Vierge passa, dit-on, douze années de sa vie.

Il n'est dans l'univers aucun lieu auquel se

rattachent autant de souvenirs, des souvenirs aussi grands, aussi augustes que ceux que réveille la place que j'avais sous les yeux. C'était là qu'était le temple le plus riche, le plus magnifique que jamais les hommes aient élevé à la gloire du Très-Haut. Salomon en jeta les fondements l'an du monde 2992, l'acheva l'an 3000, et le dédia solennellement l'année suivante. Le troisième livre des Rois, le second des Paralipomènes, Ézéchiel et Josèphe l'historien vous donneront sur la construction et sur les richesses de ce monument, des détails que leur longueur ne me permet pas de consigner ici.

En l'an du monde 3416, ce temple célèbre fut pillé et livré aux flammes par Nabuzardan, général des armées de Nabuchodonosor roi des Assyriens; il n'en resta que des cendres.

Cinquante-deux ans après, Zorobabel et Josué, ou Jésus, fils de Josédech grand-prêtre des Juifs, obtinrent de Cyrus la permission de le reconstruire sur le même emplacement, et dès lors ils se mirent à l'œuvre; mais leurs travaux éprouvèrent ensuite des obstacles multipliés, soit de la part du prince qui les avait favorisés d'abord, soit de ses successeurs, et ne purent être terminés qu'en l'an du monde 3488, sixième du règne de Darius, époque à laquelle

en fut faite la dédicace. Quoiqu'on eût employé à cette reconstruction des sommes énormes, et qu'on eût épuisé toutes les ressources pour l'embellir, les vieillards qui se rappelaient l'ancien édifice, et qui en fesaient la comparaison avec le nouveau, ne se lassaient pas d'en déplorer la perte.

En l'an du monde 3986, Hérode le Grand fit aux Juifs la proposition de détruire le temple existant, et promit d'en reconstruire un autre qui surpassât en étendue et en magnificence celui de Salomon, objet constant des regrets de la nation. Le peuple, surpris, montra d'abord quelque répugnance à y consentir, dans la crainte de se trouver sans temple et sans autel; mais Hérode le rassura en lui déclarant qu'il ne démolirait l'édifice où il allait adorer le Seigneur, que quand tous les matériaux nécessaires à l'exécution de son projet seraient préparés. Il commença le travail dès l'année suivante, et y consacra des trésors immenses. Dix à onze mille ouvriers furent employés à combler les précipices, à couper les rochers, ou à élever les bâtiments. L'ouvrage fut achevé vers le milieu de la dixième année; la dédicace s'en fit en l'an du monde 3996, jour anniversaire de celui où le prince était monté sur le trône. Il ne subsista que soixante-et-dix-sept ans.

C'est le temple dont Jésus-Christ avait prédit la ruine, et à l'occasion duquel Titus disait aux députés des nations qui lui envoyèrent des félicitations et des couronnes : « Je n'ai fait que « prêter mon bras à la vengeance divine », paroles dont la poésie s'est emparée, et qui se retrouvent avec une admirable énergie à la fin des vers suivants :

« O peuple que je plains, ton vainqueur, est-ce moi?
C'est ton Dieu, c'est ton Dieu qui se venge de toi.
Oui, sans doute, le Ciel te punit d'une offense!
Je n'ai fait que prêter mon bras à sa vengeance ! »

En 638, Jérusalem, après avoir soutenu deux années de siége, se vit forcée de demander à capituler. Omar la reçut à composition; puis, affectant les sentiments d'une dévotion profonde, il entra dans la ville revêtu d'un cilice grossier, tissu de poil de chameau, se rendit sur la place du Temple-de-Salomon, en fit enlever les immondices par ses soldats, auxquels il donna lui-même l'exemple, et promit publiquement d'y bâtir une mosquée pour ceux de sa secte. En peu d'années l'œuvre fut accomplie; la mosquée s'appela *Gameat-el-Sakra*, du nom d'un rocher où l'on prétendait que Dieu avait parlé à Jacob. Lors des conquêtes des Croisés,

un grand nombre de Musulmans coururent y chercher un refuge. La plupart furent massacrés à l'intérieur ou au dehors de ce temple, qui fut ensuite converti en église, et servit au culte catholique jusqu'à l'époque des triomphes de Saladin sur les chrétiens.

La mosquée d'Omar est construite sur une plate-forme élevée de six pieds au dessus du sol de la place, et présentant un carré dont chaque côté peut avoir environ deux cents pas de long. A chacun des quatre points cardinaux est un escalier de huit degrés en marbre, par lequel on y monte.

L'édifice est octogone, et surmonté d'un dôme qui recouvre une lanterne de la même forme, ornée de vitraux de diverses couleurs. Les murailles, revêtues de petits carreaux de marbre ou porcelaine peinte, offrent à la vue une espèce de mosaïque bordée de rinceaux et de feuillages faits de caprice, dans lesquels sont, pour ainsi dire, encadrés les passages les plus remarquables du Coran, écrits en lettres d'or.

Tout près est la citerne des *ablutions*, où les Turcs vont se purifier avant la prière.

L'éloignement où se trouve l'observateur, même dans la position que j'occupais, ne permet pas de calculer d'une manière précise les proportions du bâtiment. S'il faut s'en rapporter

aux écrivains qui paraissent en avoir parlé avec quelque connaissance, sa circonférence serait de deux cent cinquante-six pieds, et sa hauteur de cent vingt.

Mon Turc m'assura avec le plus grand sérieux qu'à l'intérieur on voyait une pierre d'une grosseur énorme suspendue en l'air, et s'y soutenant comme par miracle. Mon drogman, qui n'est ni sot ni crédule, me l'affirmait aussi, et, chose singulière! un maçon catholique qui nous avait accompagnés, m'en disait autant. Tous trois, ils prenaient en pitié mon incrédulité, et s'impatientaient de m'entendre taxer de conte leur incroyable récit. Le maçon passe à Jérusalem pour un fort brave homme. Vingt fois je l'ai interrogé sur le même *prodige*, et vingt fois il m'a répété sa première assertion. Il prétend être d'autant plus sûr de ce qu'il avance, qu'il a été employé pendant un certain nombre de mois aux réparations de l'intérieur; « Et j'ai bien eu le temps, ajoute-t-il gravement, « de voir, d'examiner cette pierre; elle est de « couleur verte ».

J'ai voulu questionner encore quelques personnes de Jérusalem, qui me semblaient ne pas manquer de sens. Quelle a été ma surprise de les voir se scandaliser de mon obstination à ne pas croire! S'il pouvait y avoir quelque chose de

vrai dans le fait que je persiste à regarder comme évidemment fabuleux, ce serait sans doute que la pierre dont il s'agit, se voit effectivement au haut de la mosquée, mais qu'elle y a été fixée si habilement, qu'au point d'élévation où elle est placée, l'observateur qui la regarde d'en bas est dupe d'une illusion, et se persuade qu'elle ne tient à rien.

Il n'est peut-être pas de voyageurs qui, se trouvant ici, n'aient eu la tentation de pénétrer dans cette mosquée, afin de se convaincre par eux-mêmes de la vérité ou de la fausseté de tout ce qu'on en raconte. En général, ils ont été retenus, les uns par la crainte du danger personnel auquel ils s'exposaient, les autres par l'appréhension de compromettre ceux de qui ils recevaient l'hospitalité, ou même tous les catholiques habitant à Jérusalem. On parle néanmoins de quelques personnes qui, déguisées en Arabes, ont réussi à voir ce qu'elles désiraient : on cite entre autres un Espagnol nommé don Domingo Badia y Leblich qui voyageait sous le nom d'Aly-Bey-el-Abassi, et M. Bourckard, savant très distingué de Bâle, qui avait pris le nom d'Ibrahim-Scheik, tous deux se fesant passer pour mahométans. Il se pourrait que le dernier le fût réellement; car il le disait ouvertement lui-même sans paraître s'inquiéter

de l'opprobre attaché à la qualité de renégat. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'un et l'autre parlaient l'arabe assez bien pour faire croire qu'ils appartenaient au pays.

En 1818, Madame Belzoni employa avec succès le même stratagême. Sous le costume d'une femme turque, elle parvint à pénétrer sans obstacle dans la mosquée. Elle y vit une grande quantité de colonnes, la plupart en granit, dont les chapiteaux lui parurent d'un travail grossier comme tous les ouvrages d'architecture mahométane. Étant entrée dans une espèce de cabinet éclairé par une grande fenêtre, elle y trouva un maçon catholique qui lui dit que c'était là que le saint vieillard Siméon et sainte Anne, tenant dans leurs bras l'enfant Jésus, avaient prophétisé. L'ouvrier lui fit remarquer ensuite dans la muraille une ouverture qui donne sur Siloé, et lui assura que primitivement il y avait là une porte par laquelle Jésus-Christ entrait dans le temple. Il voulait lui montrer bien d'autres choses non moins intéressantes, et qu'il regardait comme sacrées; mais la dame ne connaissant pas l'arabe, sachant très peu l'italien, et ne saisissant qu'avec beaucoup de peine les explications qu'il lui donnait, tourmentée d'ailleurs par l'appréhension bien légitime d'être surprise en un tel lieu, le remercia et se hâta de sortir.

Avant de nous retirer, mon drogman me fit remarquer autour de la place, et particulièrement sur les points les plus rapprochés de nous, des débris de portiques, des colonnes, des arcades auxquelles de nombreuses lampes étaient suspendues, et m'en signala une comme étant sur l'emplacement même de la BELLE PORTE, *porta templi quæ dicitur Speciosa*, où mendiait le boîteux de naissance que l'apôtre saint Pierre guérit au nom de Jésus de Nazareth.

Mon Turc était plus occupé de m'entretenir des traditions musulmanes. « Voyez-vous, me « disait-il, en me montrant à droite une espèce « de chapelle, voyez-vous ce petit monument? « il renferme une pierre qui ne s'y trouve que « par un prodige. » A l'entendre, cette pierre avait été autrefois enlevée par les Grecs; mais à peine était-elle hors de Jérusalem, qu'elle avait eu le bon esprit de revenir d'elle-même à l'endroit où elle est aujourd'hui.... Puis appelant mon attention sur un autre édifice adossé à la muraille qui borne la place du côté de la vallée de Josaphat : « C'est là, me dit-il, c'est là, pré- « cisément là, que le grand Salomon venait s'as- « seoir pour surveiller les travaux du temple. » Il m'aurait dit beaucoup d'autres belles choses pour peu que j'eusse voulu être patient ou indis-

cret. Je le remerciai de son obligeance, et je me retirai admirant en lui une politesse à laquelle les Turcs ne m'avaient point accoutumé.

Adieu !

LETTRE VINGT-HUITIÈME.

Jérusalem, 17 mars 1832.

Je n'attendais, mon cher Charles, qu'une occasion favorable pour aller visiter le célèbre monastère de Saint-Sabas; elle se présenta la semaine dernière, et je m'empressai d'en profiter.

Comme les chemins sont peu sûrs, et qu'il eût été d'une extrême imprudence de s'y hasarder autrement qu'en caravane, j'avais demandé au prieur du monastère, qui réside presque habituellement ici, de vouloir bien m'avertir lorsqu'il en partirait une. Ce religieux, dont les manières sont tout-à-fait cordiales, et qui ne parle point mal l'italien, m'invita, dès le lendemain, à me tenir prêt pour le 15. Le jour indiqué, à huit heures du matin, je me trouvai chez lui ; nous nous mîmes en route avec

quelques Arabes. Il avait eu soin de nous faire précéder par les pélerins grecs, au nombre d'une centaine, qu'accompagnait un janissaire, avec ordre de nous attendre au puits de Néhémie.

Arrivés au pied du mont Sion, vis-à-vis d'*Haceldama*, nous voyons venir à nous en grande hâte un messager tout essoufflé, qui s'adresse au prieur et lui remet une lettre. Celui-ci ouvre la dépêche, et à peine en a-t-il lu quelques lignes qu'il pâlit de douleur et de surprise. Toutefois il se tait d'abord sur ce qu'elle contient, et moi je crois devoir respecter son silence. Mais bientôt les mots de *brigands*, de *voleurs*, s'échappent presque involontairement de ses lèvres; puis portant la main à son front: « C'est « incroyable! dit-il en se parlant à lui-même, « c'est incroyable!.... comment?.... malgré trois « portes de fer!..... Les voleurs! les voleurs! » Je me crus suffisamment autorisé par ce monologue à lui demander qu'elle pouvait être la cause de son affliction. « Hélas, me répondit- « il en poussant un profond soupir, hélas! le « monastère où nous allons, vient d'être pillé « par les Arabes. Au lieu de s'attaquer aux trois « portes de fer qui en défendent l'entrée, et « derrière lesquelles nous nous croyions en « sûreté, *ils ont fait un trou* à la muraille, pénétré

« dans l'intérieur, enlevé toutes les provisions,
« et indignement traité nos frères, avant de se
« retirer. Ce qui ajoute à mon chagrin, et le
« rend plus amer, continua-t-il tristement et
« avec beaucoup de politesse, c'est de penser
« que dans une maison ainsi dévastée, il nous
« sera impossible de vous recevoir aussi bien
« que vous le méritez. Je viens de donner des
« ordres, afin qu'au moins les choses les plus
« nécessaires nous soient promptement ap-
« portées de Jérusalem. » J'assurai au bon prieur
que, religieux comme lui et appartenant à un
ordre très sévère, j'étais accoutumé aux priva-
tions, et que ma seule peine était la cruelle
épreuve dont il allait souffrir, lui et toute sa
communauté.

Nous atteignîmes bientôt nos pélerins; les
uns étaient à cheval, les autres à pied, mais
tous réunis, bien serrés, et prêts à se défendre
en cas d'attaque. Nous continuâmes ensemble
notre route, marchant entre des montagnes
sans arbres, sans ombre, sans verdure, et dont
le triste aspect nous préparait à celui de Saint-
Sabas, plus triste encore.

A deux lieues de Jérusalem, nous rencontrons
un camp de Bédouins, puis un autre une lieue
plus loin. Le premier se composait de quinze
tentes, le second d'une vingtaine, toutes d'une

étoffe noire, tissue de poil de chameau. Les hommes nous paraissaient extrêmement maigres, mais bien faits, et si hâlés, que nous eussions pu les prendre pour des Éthiopiens. Les chameaux, les chèvres, les ânes, les chiens, les femmes, les enfants, se trouvaient pêle-mêle. A notre approche, les hommes se lèvent, les femmes se couvrent, les enfants se mettent à pleurer, et les chiens à aboyer. Notre présence inattendue, et surtout notre nombre, leur avaient inspiré un véritable effroi.

A quelques pas du camp, j'aperçus de pauvres femmes qui arrachaient péniblement des racines. « C'est pour s'en nourrir, me dit le bon « prieur : la disette qui en ce moment désole « le pays, les réduit à cette extrémité. Le couvent « s'épuise en secours; il fait des sacrifices « énormes. Tous les deux jours il donne au « moins un petit pain à chaque homme, et ne « renvoie pas une seule des personnes qui se pré- « sentent, sans lui accorder quelque aumône. « Et cependant, ajoutait-il, les coquins! ils *font* « *des trous* aux murs pour venir nous piller!.... « Les malheureux!.... Et nous avons trois portes « de fer, mon révérend Père, trois portes de « fer!.... et nous ne sommes point en sûreté!.... « Avant ce maudit siége d'Acre, qui ne finit « pas, ils n'auraient jamais osé! maintenant « ils osent tout, personne ne les punit! »

Nous avions fait environ une lieue et demie depuis le second camp des Bédouins, quand tout-à-coup nous apercevons devant nous la pointe de deux hautes tours qui semblent s'élancer d'un abyme : c'étaient celles de Saint-Sabas. Je ne crois pas qu'il fût possible à des anachorètes de s'établir en un lieu plus aride, en un plus affreux désert. Il n'y a rien d'exagéré dans ce que les voyageurs ont raconté de plus fort pour en peindre l'horreur. On ne voit partout que poussière ou rochers, et c'est sur la pente escarpée et presque perpendiculaire de ces rochers, à quatre cents pieds au dessus du torrent de Cédron, dont le lit pierreux se découvre au fond du ravin, qu'est construite la première terrasse, ou plutôt, si je puis parler ainsi, le rez-de-chaussée du monastère. Le reste des bâtiments, graduellement adossé à la montagne, s'élève par derrière comme d'étage en étage jusqu'au sommet, base de la partie de l'édifice qui domine toutes les autres, et qui elle-même est encore dominée par les tours dont le faîte avait d'abord frappé nos regards.

Sur le côté opposé, et à une profondeur telle que l'œil s'effraie en voulant la mesurer, on remarque une multitude de grottes dont la suite s'étend à plusieurs lieues. L'inégalité, l'escarpement des rocs, leur stérilité, tout, ce

semble, aurait dû concourir à en interdire l'accès, et cependant il n'en est pas une qui n'ait été habitée par quelques-uns des pieux solitaires qui ont rempli l'univers du bruit de leurs austérités et de leurs vertus. Long-temps avant saint Sabas, elles étaient peuplées de cénobites et d'anachorètes, et le nombre s'en accrut encore beaucoup sous l'illustre saint. La prière, la méditation, les louanges du Seigneur, le travail des mains y occupaient leurs journées, et se prolongeaient dans le silence des nuits.

En l'an 1100, les infidèles firent un massacre affreux de ces religieux, dont on me montra quatre ou cinq cents têtes conservées comme des reliques.

Maintenant les grottes n'ont d'autres habitants que des colombes bleues auxquelles elles servent de retraites, et qui aiment à y faire leur nid.

Il est peu de tableaux aussi intéressants pour la piété chrétienne que celui que saint Éphrem nous a laissé des religieux dont la vie pénitente et toute sainte a fait la gloire de ces déserts.

« Les cavernes et les rochers, dit-il, sont leurs
« demeures; ils se renferment dans les monta-
« gnes comme entre des murs et des remparts
« inaccessibles ; la terre est leur table, les
« herbes sauvages qu'elle produit sont leur

« nourriture ordinaire, et les eaux qui coulent
« dans les ruisseaux, ou qui sortent des fentes
« et des ouvertures des rochers, sont tout leur
« rafraîchissement. Ils font des églises de tous
« les lieux où ils se rencontrent ; leurs prières
« sont continuelles, et ils passent les journées
« entières dans ce saint exercice; les louanges du
« Seigneur sont les sacrifices qu'ils lui offrent
« dans les concavités de leurs antres ; ils sont
« eux-mêmes les prêtres et les victimes; ils gué-
« rissent nos maladies par l'efficace de leurs
« oraisons ; ces saints intercesseurs sont tou-
« jours présents devant Dieu, et ne s'en séparent
« jamais; ils ne savent ce que c'est que de s'é-
« lever dans les honneurs et de rechercher les
« premiers rangs; leur bassesse est toute leur
« gloire, et c'est par elle qu'ils s'efforcent de
« se rendre fidèles imitateurs de Celui qui,
« étant riche, s'est fait pauvre pour l'amour de
« nous; ils ne se donnent aucun repos dans ce
« monde, parce qu'ils sont remplis de consola-
« tions spirituelles; ils vont errants dans les
« déserts, et vivent avec les bêtes sauvages
« qu'ils y rencontrent; ils sont sur le sommet
« des montagnes comme des flambeaux ardents
« qui éclairent ceux qui viennent les trouver
« par le mouvement d'une piété sincère ; ils
« sont dans les solitudes comme des murs iné-

« branlables, et c'est ce qui fait qu'ils y con-
« servent une paix ferme et constante; ils se
« reposent sur les collines comme des co-
« lombes, et ils se tiennent comme des aigles
« sur la cîme des rochers les plus élevés. S'ils
« se lassent quelquefois dans la suite de leurs
« travaux, ce leur est une espèce de délice de
« prendre un peu de repos sur la terre; mais
« ils se réveillent aussitôt, et avec une ferveur
« toute nouvelle ils font retentir de toute part
« les louanges de Dieu comme des trompettes
« éclatantes. Jésus-Christ, qui ne les abandonne
« point, et les armées de ses anges qui les en-
« vironnent sans cesse, les défendent contre
« les attaques de leurs ennemis. S'ils mettent
« les genoux sur la terre, elle est aussitôt toute
« trempée de leurs larmes; et lorsque leurs
« prières sont finies, Dieu lui-même ne dédaigne
« pas de servir ses serviteurs.

« Leur mort n'est ni moins heureuse ni
« moins admirable que leur vie; ils n'ont au-
« cun soin de se construire des tombeaux, car
« ils sont crucifiés au monde, et la violence de
« l'amour qui les unit à Jésus-Christ leur a
« déja donné le coup de la mort. Souvent l'en-
« droit même où ils s'étaient arrêtés pour finir
« leurs jeûnes, est celui de leur sépulture. Plu-
« sieurs d'entre eux se sont endormis d'un

« sommeil doux et tranquille, dans la force
« et dans la ferveur de leurs prières. D'autres,
« étant comme attachés à la pointe des rochers
« escarpés, ont remis volontairement leur ame
« entre les mains de Dieu. Il y en a qui, se pro-
« menant avec leur simplicité ordinaire, sont
« morts dans les montagnes qui leur ont servi
« de sépulcre. Quelques-uns, sachant que le
« moment de leur délivrance était arrivé, con-
« firmés dans la grace de Jésus-Christ, après
« s'être armés du signe de la croix, se dispo-
« saient et se plaçaient d'eux-mêmes dans
« le tombeau. D'autres se sont reposés dans
« le Seigneur en mangeant quelques herbes
« que sa providence leur avait préparées. Il
« s'en est trouvé qui, en chantant les louanges
« du Seigneur, ont expiré dans le moment et
« dans l'effort de leur chant, la mort seule ayant
« terminé leurs prières et fermé leur bouche.
« Enfin ces hommes incomparables attendent
« incessamment que la voix de l'archange les
« réveille de leur sommeil, et que le moment
« étant arrivé auquel la terre doit rendre, par
« le commandement de Dieu, les corps qui
« lui ont été confiés, ils renaissent et refleu-
« rissent tout de nouveau comme des lis d'une
« blancheur, d'un éclat et d'une beauté infinie;
« et que Jésus-Christ couronne de sa main et

« récompense de son éternité bienheureuse les
« travaux qu'ils ont endurés pour son service
« et pour sa gloire. »

Ce sont aujourd'hui des religieux du rit grec qui habitent le monastère de Saint-Sabas ; leur vie est aussi austère que celle de la Trappe, à l'usage de l'huile près, dont nous ne nous servons pas ; mais leur pain est bien inférieur au nôtre. Malgré la rigueur de leurs jeûnes et de leur pénitence, ils jouissent d'une bonne santé et parviennent à une extrême vieillesse : j'en ai vu un âgé de cent et un ans, et qui n'était point encore hors de combat.

Je fus reçu par la communauté avec toute sorte d'égards. L'appartement qu'on m'assigna était une chambre très propre et entourée de divans fort élégants. A la muraille était suspendu un tableau de la Sainte-Vierge, devant lequel brûlait une lampe. J'aurais volontiers sollicité la faveur d'être placé dans une simple cellule ; mais je sentis que ma demande ne serait point accueillie : je ne parlai que de ma reconnaissance.

Bientôt on m'apporta mon dîné proprement servi sur un plateau : c'étaient des olives, des œufs de poisson, des anchois et une espèce de petite salade qu'on venait de recevoir de Jérusalem. J'avais eu quelque peine à me laisser installer

dans mon petit *salon*; je ne pus me résoudre à prendre mon repas, assis sur un divan, moi, religieux de la Trappe, et dans le monastère de Saint-Sabas, à quelques pas de quelques centaines de têtes de martyrs! Je portai donc, à la grande surprise des frères, mon plateau à la grotte de saint Sabas, pratiquée dans un rocher non loin du couvent, et là, assis sur la pierre où jadis il s'asseyait lui-même, ayant pour table une autre pierre, j'y renouvelai un de ces dînés heureux, semblable à ceux dont je vous ai déja parlé quelquefois.

L'après-midi j'allai visiter l'intérieur de la maison dans tous ses détails. Je m'arrêtai quelques moments dans la chapelle où est enterré saint Jean Damascène.

En sortant de là pour me rendre aux tours, je fus frappé de trouver sur la terrasse un superbe palmier dont le feuillage frais et d'un beau vert, offrait le plus agréable contraste avec la teinte uniformément jaune ou grisâtre de cet aride désert. Je ne me lassais pas de le contempler; le voyageur qui au milieu des sables brûlants de la Libye rencontre une oasis, n'éprouve pas une impression plus consolante et plus douce.

Arrivé dans une des tours, j'y vis une assez grande provision de petits pains extrêmement

noirs. Les Arabes affamés viennent heurter à la porte, et de quatre-vingts pieds de haut les pères leur envoient par une corde cette nourriture, qu'ils dévorent plus d'une fois de l'œil avant de l'atteindre. Probablement les voleurs n'avaient pu parvenir en cet endroit le jour où ils pillèrent le couvent. Peut-être aussi, la proie leur paraissant de trop peu de valeur, s'attachèrent-ils à la farine et au riz. J'emportai un de ces pains, que je ne saurais comparer à aucun autre, si ce n'est à ceux qu'en Europe on fait pour les chiens. Deux jours après je le mangeai, et, chose singulière! je le trouvai bon; il ne me fit aucun mal.

En descendant, j'allai voir dîner les pélerins grecs avec lesquels j'étais venu. Ils étaient plus de cent, la plupart marins de l'Archipel. Il n'y avait point de femmes : elles ne peuvent, sous aucun prétexte, être admises dans le monastère.

On servit aux nouveaux convives une soupe de lentille, quelques oignons, des œufs de poisson, puis le café, objet de première nécessité dans le Levant, et enfin , de l'eau-de-vie.

Le prieur dînait avec eux, et tous mangeaient en silence.

Sur le soir, d'autres provisions nous vinrent de Jérusalem. Elles me semblèrent moins nécessaires que je ne l'avais pensé dans les premiers

moments. Ce que je voyais, me portait à croire que le bon prieur s'était un peu exagéré le mal fait par les Arabes, ou que peut-être ceux-ci n'avaient pas pu enlever tout ce qu'ils auraient voulu.

Cependant la nuit était venue, et les religieux s'étaient paisiblement endormis en attendant l'heure de chanter les louanges de Dieu. Pour moi, couché sur mon divan, vainement eussé-je essayé de donner quelques moments au sommeil : tout ce que le jour m'avait montré, cette nature triste et sauvage, cette terre désolée, ces montagnes âpres et frappées de stérilité, ces antres, ces rochers entr'ouverts, ces grottes désertes et silencieuses, ces profonds abymes, ce torrent roulant à peine assez d'eau pour couvrir les rocs sur lesquels il coule, ce monastère, ces têtes de martyrs qui s'y conservent et restent là pour attester que la religion de Jésus-Christ ne craint pas les bourreaux, ces religieux se maintenant et se perpétuant sous la protection du Ciel au milieu des ennemis les plus acharnés de la croix, le souvenir de tant de héros de la pénitence qui se sanctifièrent aux mêmes lieux, et léguèrent à leurs successeurs l'héritage de leurs exemples, cette horrible famine chez les Arabes, cette immense charité chez les bons pères, etc. : toutes ces images,

toutes ces pensées se succédaient dans mon ame, s'y poussaient l'une l'autre, si je puis le dire, avec une telle précipitation, que longtemps elle ne fut pas maîtresse de s'arrêter au sentiment que chacune fesait naître.

Et lorsque ce mouvement si rapide se fut rallenti, et qu'il me fut possible de méditer, songeant alors à la chose qui, de toutes celles de la terre, est la plus chère à mon cœur : « Qu'est devenue, me disais-je, qu'est devenue « cette maison où, admis à la pénitence, moi « aussi je goûtais le bonheur, un bonheur « plus pur encore que celui que goûtent dans « leurs cellules les bons pères de Saint-Sabas, « malheureusement, hélas! séparés de l'u- « nité! Où est cette couche que le monde juge « si austère, et où j'ai dormi les sommeils les « plus doux de ma vie? Qui l'eût imaginé, que « des hommes qui ne demandent la félicité « qu'à la mollesse, à l'or, à la puissance, à la « volupté, prissent à tâche de ravir à d'autres « hommes la félicité de coucher sur la dure, de « travailler la terre à la sueur de leur front, de « nourrir leur corps d'un peu de pain ou de « légumes arrosés de quelques gouttes d'eau? »

Et mes yeux se mouillaient de larmes, et les soupirs s'exhalaient de ma poitrine oppressée, et je sentais venir le murmure.

Mais au milieu de ces pleurs, de ces gémissements que m'arrachait la douleur d'être éloigné d'un Ordre à qui mon amour me lie bien plus encore que mes serments, voilà que tout-à-coup une voix intérieure m'arrête et me demande doucement si, de toutes les règles auxquelles je me suis engagé par mes vœux, LA SAINTE VOLONTÉ DE DIEU n'est pas la première et la plus sacrée; si elle n'est pas le signe caractéristique du trappiste fidèle, la sainte volonté de Dieu!....

Et mes larmes et mes soupirs cessent ; et, le cœur fixé par un ineffable attrait sur la volonté de mon Jésus, je commence à comprendre qu'il y a plus de bonté, de miséricorde qu'aucune langue ne le pourrait dire, dans ses dispositions les plus rigoureuses à l'égard de ceux qui l'aiment; je comprends combien c'est être aveugle ou injuste que de ne pas porter ses regards au delà des injustices humaines, pour considérer et la justice de celui qui s'en sert, et la justice des choses qu'il en fait.

Et il me semblait qu'en ce moment mon bon Sauveur s'adressât en particulier à moi-même, et qu'il me dit : « Si ce qu'il a plu à ma sagesse « de permettre, je ne l'eusse pas permis, aurais-tu jamais eu le bonheur de venir me visiter, m'adorer aux lieux mêmes où je naquis, « où je souffris, où je mourus pour toi? de

« toucher de tes mains, de tes lèvres, et la
« pierre de ma crêche, et celle de ma tombe
« que mon corps a touchées? de voir, de con-
« templer de près jusqu'à quel point je me suis
« anéanti pour te sauver, pour sauver tous les
« pécheurs? Et ma grace ne te dit-elle pas que
« tu en remporteras plus de foi, plus d'espé-
« rance, plus d'amour? »

Et de nouvelles larmes bien différentes des premières, larmes cette fois de paix et de charité, coulaient de mes yeux, et je bénissais le Seigneur, et jusqu'au dernier de mes jours je garderai le souvenir de l'heureuse nuit de Saint-Sabas.

A huit heures du matin, je descendis au torrent de Cédron pour voir dans le fond d'une grotte une fontaine qui porte le nom du saint, et que, selon une très ancienne tradition, Dieu accorda à sa prière. Cette fontaine, m'a-t-on assuré, n'a jamais tari depuis lors. C'est là qu'ordinairement les pélerins vont puiser de l'eau.

Je me disposais à retourner à Jérusalem, lorsque des cris épouvantables qui parvenaient jusqu'à nous du dehors du monastère, et l'air effrayé des bons religieux dont j'allais me séparer, me fit appréhender un moment qu'il ne fût arrivé quelque nouveau malheur. Des Arabes

en assez grand nombre s'étaient emparés de toutes les issues, et ne laissaient sortir aucun de nos pélerins qu'il ne leur eût donné un bachis.

Je n'en montai pas moins à cheval. Lorsque je parus, les hurlements redoublèrent, la foule me pressa de toute part. Cependant il n'était nullement dans mon intention, moins encore était-il dans mon caractère, de satisfaire ses volontés. Je lui fis déclarer par le janissaire qui avait accompagné les pélerins, que j'étais Franc, sujet du grand empereur d'Autriche, et que je ne m'avilirais pas à leur payer même une obole d'un argent qu'ils n'avaient pas droit d'exiger.

Mon air déterminé leur imposa. Pendant que le janissaire et le gardien, tous deux fort embarrassés, leur expliquaient mes paroles, je passai au milieu d'eux sans qu'ils osassent saisir la bride de mon cheval et m'arrêter.

Le prieur se hâta de me rejoindre pour m'exprimer la peine qu'il ressentait de ce qui venait d'arriver. Il m'assura que jusque là jamais les Arabes n'avaient mis à contribution les pélerins à leur sortie de Saint-Sabas, et rejeta charitablement sur la famine les torts de ces malheureux. Je le quittai pénétré de reconnaissance pour l'hospitalité pleine d'égards que j'en avais reçue.

La conduite des Arabes n'était pas très propre à inspirer de la sécurité aux pélerins. La plupart se retiraient, s'attendant à de nouvelles avanies ; quelques-uns paraissaient avoir peur de n'en être pas quittes pour leur bourse. Ce nous fut un motif de plus d'observer pour le retour le même ordre, les mêmes précautions qu'au départ, au moins jusqu'à ce que nous fussions hors des montagnes, au milieu desquelles une attaque ou des embûches étaient plus à craindre. Quatre heures après nous étions tous rentrés sans encombre dans la cité sainte.

Adieu !

FIN DU PREMIER VOLUME.